

INTÉGRALE BRUSSOLO



BRUSSOLO

CAPTAIN SUICIDE



Serge Brussolo

CAPTAIN SUICIDE



VAUVENARGUES

1992, Éditions Fleuve Noir.
2006 GECEP
ISBN : 2 7443 1208 8

CHAPITRE PREMIER

Du voyage, il ne conserva que des images incohérentes, faites de lumière et de nuit, d'éclairs et de scintillements mouillés. Des bruits aussi : le fracas de l'averse martelant les tôles, allant et revenant sans cesse, en vagues de plus en plus serrées. L'illusion d'être emporté dans les airs au creux d'un tonnelet de fer, de rouler en aveugle au fond d'une barrique dévalant une pente de plus en plus vive... C'était un vieil avion propulsé par quatre moteurs à hélices. Une antiquité de métal inoxydable au fuselage couvert de bosses et d'éraflures. Sur les ailes et la queue on distinguait encore les traces d'anciennes peintures militaires. Des symboles et des numéros. Une étoile jaune inscrite dans un cercle bleu, ou quelque chose d'approchant. Les gros moteurs accrochés aux ailes faisaient vibrer la tôle, communiquant leurs secousses à toute la carcasse. David, depuis le départ, avait l'impression d'avoir élu domicile à l'intérieur d'un ventilateur. Dès qu'on tendait l'oreille, on ne pouvait manquer de percevoir le chant cristallin des boulons jouant dans leur logement, et se dévissant au fil des heures. Ce n'était pas très rassurant. À certains endroits les plaques d'acier disjointes laissaient passer la lumière du dehors – celle des éclairs, principalement. Quant aux hublots, ils étaient presque tous fêlés.

C'était un avion-cargo rescapé de la Seconde Guerre mondiale, une antiquité qu'on rafistolait de manière opiniâtre depuis une bonne centaine d'années. Un avion conçu pour le transport du matériel et totalement dépourvu de sièges, si l'on faisait exception des deux banquettes de bois installées de part et d'autre de la travée médiane. David songea qu'à une époque lointaine des parachutistes avaient attendu sur ces mêmes bancs, des hommes pris en sandwich entre les paquets soyeux des parachutes dorsaux et ventraux. Des hommes qui avaient nerveusement fixé la petite lampe rouge vissée à la paroi en

attendant, la peur au ventre, un ordre de saut. Mais c'était si vieux... Grosse machine pataude, l'avion encaissait durement les ruades du vent. On entendait les rafales s'acharner sur son fuselage, lui expédiant des bourrades qui le faisaient frémir de toutes ses membrures. L'appareil n'étant pas pressurisé, on ne volait pas en altitude mais David ne se sentait pas rassuré pour autant : on est toujours trop haut dès qu'il s'agit de s'écraser...

Il se redressa sur un coude pour observer la perspective de la soute : un tunnel obscur seulement éclairé par les minuscules lampes de sécurité suspendues aux parois. Les arceaux métalliques des membrures du carénage vous donnaient l'illusion d'être entré par mégarde dans la cage thoracique d'un quelconque dinosaure. On aurait en vain cherché des rangées de fauteuils, sitôt quitté la cabine de pilotage on pénétrait dans la cale, ce cylindre d'acier qui courait jusqu'à la queue de l'appareil. Jadis on y avait sans doute entassé des tonnes de bombes calées sur leur berceau de largage. David aurait aimé se frayer un chemin jusqu'au bout de la travée pour vérifier s'il ne subsistait pas, ici ou là, une tourelle de mitrailleuses. Lorsqu'il avait embarqué à bord du charter, il faisait nuit et la pluie serrée qui criblait le ciment de la piste d'envol l'avait forcé à courir, les yeux baissés, le chapeau rabattu au ras des sourcils, le col du trench-coat relevé... Il n'avait fait qu'entrapercevoir la silhouette longiligne de l'appareil avec ses moteurs protubérants et les éclairs d'argent des hélices qui commençaient à tourner dans l'obscurité. On lui avait crié de se presser. Le charter du sommeil allait décoller d'une minute à l'autre... Il avait couru sans pouvoir vérifier s'il s'agissait d'un banal avion-cargo ou d'un ancien bombardier. D'un vieux Dakota ou d'une Superforteresse... La silhouette luisante l'avait avalé comme une baleine gourmande, et pendant quelques secondes il n'avait plus entendu que le martèlement de l'averse sur les tôles du fuselage. Puis les moteurs s'étaient mis à vrombir, brassant les ténèbres, le fer rigide des hélices prenant l'aspect d'un curieux tourbillon liquide, d'un maelström de mercure.

— Bienvenue à bord du « charter du sommeil », avait crachoté la voix de l'hôtesse derrière le grillage du haut-parleur. La Compagnie Repos et Sécurité vous souhaite un bon voyage.

Dans quelques minutes nous procéderons à une distribution de somnifères...

Plongé dans une demi-obscurité, le ventre de l'appareil offrait un curieux spectacle de hamacs suspendus en travers du passage. Trompé par le manque de visibilité, David avait d'abord cru qu'il s'agissait de ballots accrochés aux membrures des parois. Il lui avait fallu une minute pour comprendre qu'il se trouvait en présence de voyageurs installés pour la nuit. Certains dormaient à même le sol, emmitouflés dans des sacs de couchage kaki, d'autres se balançaient, recroquevillés dans des hamacs en maille de nylon. De cet entassement de corps montait un relent aigre de transpiration qui prenait à la gorge. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, tous enfouis dans le cocon des duvets, chenilles amalgamées flanc contre flanc pour préserver leur chaleur.

L'hôtesse s'était approchée de David pour lui remettre son sac de couchage personnel.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, mais vous vous êtes présenté trop tard à l'embarquement, il n'y a plus de hamac disponible. Installez-vous, je vous apporte tout de suite la carte des somnifères, à moins que vous n'ayez une marque préférée ?

David bégaya qu'il n'avait aucune intention de dormir, mais l'hôtesse s'était déjà éloignée, louvoyant pour conserver son équilibre.

C'est ainsi qu'il avait dû s'installer sur le plancher, tout près de la porte, car la soute était en fait pleine à craquer. Comme il tardait à se glisser dans le sac de couchage, l'hôtesse l'avait morigéné :

— L'appareil n'est pas pressurisé et la température va beaucoup tomber dès que nous aurons pris de l'altitude, il faut vous couvrir ou vous allez attraper la mort...

« Allons, couchez-vous.

Il s'était senti forcé d'obéir. La femme était elle-même engoncée dans un vaste anorak blanc qui lui faisait une silhouette d'ours polaire. Avec une certaine répugnance, David s'était introduit dans le duvet. Malgré la désinfection, le nylon molletonné conservait une odeur de transpiration. Il eut la

sensation de s'installer dans le lit d'un malade. Autour de lui des formes s'agitaient, bafouillant des mots incompréhensibles.

— On a atterri ? demandait une femme avec une angoisse non dissimulée. On s'est posés ?

L'hôtesse se précipita vers elle pour la rassurer.

— Juste pour faire le plein, chuchota-t-elle, nous repartons déjà. N'ayez pas peur, dans une minute nous serons à nouveau en l'air. Voulez-vous un comprimé supplémentaire ?

Elle allait de l'un à l'autre, distribuant des gobelets d'eau et des pilules soporifiques qu'elle faisait tomber d'un petit tube métallique. Un à un les dormeurs se rallongèrent, tirant par-dessus leur tête le capuchon du sac de couchage. Il n'y eut bientôt plus que le bruit des moteurs, ce vrombissement de frelon qui faisait trembler les tôles. David demeura crispé tout le temps que mit l'appareil pour grimper en altitude. L'inclinaison du fuselage faisait glisser les dormeurs vers la queue de l'avion, augmentant leur entassement, mais ils semblaient trop profondément endormis pour s'en rendre compte.

De temps à autre quelqu'un rêvait à voix haute ou s'agitait brièvement, puis tout rentrait dans l'ordre. De tous les côtés montaient des ronflements, stridents ou nasillards, coupés de hoquets ou de reniflements. David ne parvenait pas à comprendre ce que faisaient ces gens entassés les uns sur les autres. Et pourquoi se gavaient-ils de somnifères ? Quand l'hôtesse s'approcha de lui avec la carte des hypnotiques, il lui posa la question. Elle leva les sourcils, visiblement stupéfaite de son ignorance.

— Mais voyons, souffla-t-elle, c'est le charter du sommeil. Je pensais que vous le saviez...

— Non, avoua David. On m'a dit de prendre ce vol parce que c'est le seul qui se pose à Shaka-Kandarec. Quelle est votre destination finale ?

— Mais nous n'en avons pas, balbutia la jeune femme. C'est un vol circulaire. Les gens qui le prennent ne vont nulle part.

— Nulle part ? Mais alors pourquoi montent-ils à bord ?

— Pour dormir, bien sûr. *Pour dormir en paix*. Nous ne nous posons que pour faire le plein, notre compagnie garantit les

escales les plus courtes possibles. Avec Repos et Sécurité, on est certain de passer un maximum de temps en l'air.

David hocha la tête, peu désireux de poursuivre cette conversation de fou. Il avait atterri la veille à l'astroport principal de la planète Almoha. Avec une certaine surprise, il avait constaté qu'il était le seul passager à descendre de la fusée assurant la liaison entre les étoiles colonisées de la zone Bêta-5. Almoha attirait manifestement aussi peu de touristes que de colons, et son estomac s'était crispé de manière désagréable quand il lui avait fallu traverser la piste d'envol dans la plus grande solitude, l'écho de ses pas résonnant sur les hautes façades délabrées des bâtiments. Derrière lui la fusée s'était empressée de décoller, l'abandonnant sur cette terre sans attrait. En s'approchant de la tour de contrôle, il avait pu vérifier que les baies vitrées des installations étaient pour la plupart fendues ou brisées. Il régnait sur les lieux une étrange atmosphère de délabrement et d'inactivité. Une fois à l'intérieur du hall d'accueil, il avait eu le plus grand mal à dénicher un employé capable de lui indiquer comment rejoindre Shaka-Kandarec où on l'attendait. Aucune navette ne semblait en état de fonctionner. Pour finir, un mécanicien débraillé et dont l'haleine empestait la bière, lui avait conseillé d'emprunter le charter du sommeil.

Désorienté, mal à l'aise, David n'avait pas eu le temps d'exiger de plus amples explications. Le mécano l'avait poussé sans ménagement vers l'une des aires d'envol où le charter était justement en train de faire le plein.

— « Si vous vous remuez le cul, vous pouvez l'avoir », avait-il grogné en lui désignant la silhouette d'un quadrimoteur qui semblait échappé d'un quelconque musée de l'aviation.

« Mais je ne vais tout de même pas grimper là-dedans ? » avait failli protester David en luttant contre la poigne du mécanicien. Durant une seconde, il avait eu l'impression absurde de se trouver en face d'un bombardier fantôme... Un appareil surgi d'un lointain passé, le survivant d'une escadrille s'étant illustrée durant la guerre du Pacifique.

Puis il s'était mis à courir, sous la pluie, encore plus effrayé peut-être à l'idée de rester au sol, prisonnier des bâtiments déserts et crasseux de l'aéroport.

À présent il était allongé sur le plancher caoutchouté de l'avion, coincé entre une grosse femme qui dormait la bouche ouverte et un homme qui grinçait obstinément des dents. L'hôtesse vint s'agenouiller à son chevet, lui brandissant sous le nez une sorte de menu qu'elle éclairait à l'aide d'une minuscule torche électrique qui la faisait ressembler à une placeuse de cinéma.

— Vous voulez dormir « léger » ou « profond » ? s'enquit-elle. Avec ou sans rêves ? Certains passagers aiment carrément plonger dans la non-existence, d'autres veulent rêver, mais agréablement... Si c'est votre cas prenez de *l'Hypnogodon*, c'est un somnifère additionné d'un léger euphorisant. Vous rêverez eh bleu et rose, je vous le garantis.

— Mais je ne veux pas dormir, protesta David. Si je m'endors je risque de manquer l'arrêt de Shaka-Kandarec... (Il se fit la réflexion qu'il parlait, comme un bouseux qui monte pour la première fois de sa vie dans un autocar.) Vous vous posez bien à Shaka-Kandarec ?

— Oui, fit l'hôtesse, pour faire le plein. Vous voulez dire que vous avez pris cet avion pour *voyager* ?

Elle dévisageait David comme s'il avait soudain fait allusion à quelque répugnante perversion. Ne cherchant nullement à dissimuler sa désapprobation, elle referma le menu avec un claquement sec et s'éloigna, l'abandonnant dans le noir. Dès que l'appareil eut atteint son altitude de croisière, la température baissa d'un coup, et David put voir de petits nuages de buée s'échapper de la bouche des dormeurs. Le froid ne paraissait pas les gêner cependant. Assommés par les soporifiques, ils encaissaient les embardées de l'avion sans faire mine de se réveiller. David, lui, sursautait chaque fois que le vieux bombardier, aspiré par un trou d'air, perdait brusquement de la hauteur. Les mains crispées sur le ventre, il s'asseyait, persuadé qu'on allait s'écraser... Y avait-il des parachutes à bord ? Allait-on devoir les accrocher sur le dos des dormeurs avant de les pousser dans le vide ? Cela semblait peu probable...

Ratatiné dans son sac de couchage, il écoutait les bruits suspects de la carlingue. Un simple rideau noir séparait le poste de pilotage du reste de l'appareil, et derrière ce mince écran, on entendait les pilotes bavarder d'une voix morne. David les imaginait fatigués par cet interminable vol circulaire, la paupière lourde, proches de s'abandonner eux aussi au sommeil. Existait-il un système de pilotage automatique sur ce type d'engin ? Il n'en savait rien, jamais il n'avait voyagé dans des conditions aussi rudimentaires. Probablement revendait-on aux colons d'Almoha les rebruts de la technologie terrienne ? Le faible niveau de vie de la planète ne permettait guère à ses habitants d'acquiescer ce qui se faisait de mieux en matière de mode de transport et il n'ignorait pas que beaucoup d'entreprises d'exportation peu scrupuleuses s'appliquaient ainsi à écouler sur les colonies lointaines d'outre-espace des machines hors d'âge que les colons devaient ensuite réparer inlassablement. Les charters de la Compagnie Repos et Sécurité avaient probablement été achetés en bloc à un quelconque musée de l'air avant d'être retapés et acheminés sur Almoha par le vaisseau de liaison intergalactique.

Des avions... Des avions usés et dont le fuselage devait encore porter les cicatrices de la *flak* allemande ou de la DCA japonaise. Des avions qui avaient survolé les terrains d'opération européens ou les mers du Pacifique à la recherche de la flotte du Soleil Levant.

David avait du mal à se persuader qu'il ne rêvait pas, qu'il était bien là, coincé entre les corps mous d'une femme qui faisait des bulles en dormant, et d'un homme qui – à intervalles réguliers – marmonnait dans son sommeil :

— C'est le gosse, j'te dis que c'est le gosse qui pleure...

Et pourtant il était bel et bien vautré dans un sac de couchage puant, en route pour une cité qu'il ne connaissait pas, pour effectuer un travail dont on ne lui avait presque rien dit. Deux semaines plus tôt on l'avait convoqué à la direction de la Société Anton Némoref, *sépultures adaptées*, pour laquelle il travaillait depuis bientôt dix ans, et on lui avait ordonné de se tenir prêt à partir pour Almoha, une lointaine colonie stellaire dont il n'avait jamais entendu parler auparavant.

La Compagnie Intergalactique de Pompes Funèbres, rituels et cérémonies adaptés (pour citer l'intégralité de ses titres) avait été jadis fondée par la corporation des fossoyeurs de l'espace ; elle n'ignorait rien des multiples cérémonials en usage dans la Galaxie. En dix ans de service funèbre, David avait assisté à plus de rituels qu'un ethnologue dans toute sa carrière. Il jouait parfois à se les rappeler tous, les énumérant le plus rapidement possible...

Sur Aldébaran, par exemple, la coutume voulait qu'on enterrât seulement les yeux, le cerveau et l'appareil génital des morts. Le reste du corps, considéré comme impur, devait être dévoré sur place par une troupe de chiens albinos en nombre pair. Sur Alpha du Centaure, on teignait les morts en rouge, ou bien on les déshydratait pour les restituer à leur famille sous forme de sachets emplis de poudre rose. Sur l'un des satellites de Jupiter, le rite exigeait que chaque corps fût enterré debout, un iguane cousu à l'intérieur du ventre. Il y avait aussi le cérémonial du dépècement tel qu'on devait le pratiquer sur Saturne, dissociant chaque cadavre au scalpel sous les yeux de la famille réunie pour sceller ensuite dans trois urnes bien distinctes les muscles, les os, et l'ensemble des viscères. Ce fractionnement ayant pour unique but de détruire l'intégrité physique du défunt, l'empêchant de revenir hanter les vivants. Le pourrissement accéléré était, lui, une habitude typiquement martienne. Jamais David n'avait vu le savoir des maîtres de la compagnie pris en défaut, et les exigences les plus folles étaient chaque fois comblées au-delà de toute espérance.

En dépit de son expérience, on ne lui avait rien dit, ou presque, des problèmes d'Almoha. Suzie Boomayer, la correspondante locale de l'agence l'informerait sur place ; c'est du moins ce qu'on avait prétendu avant de le pousser dans le vaisseau de liaison inter-mondes.

Ce flou l'emplissait d'une crainte vague. Une fois de plus il redoutait de se trouver confronté à un problème insoluble, comme cela lui était déjà arrivé dans le passé.

En attendant, il rongea son frein, bercé par le bourdonnement des hélices, engourdi par l'atmosphère d'étable qui régnait à l'intérieur de l'avion.

*
* *

L'aérogare de Shaka-Kandarec lui parut à l'abandon. Des animaux trottaient dans le grand hall d'arrivée : des chiens qui compissaient allègrement les sièges, mais aussi des chats, qui – perchés au sommet des consignes automatiques – l'observaient d'un œil méfiant. De rares garçons de piste passaient fugitivement, comme des ombres, et aucun d'entre eux ne répondit à ses appels répétés. Toute la main-d'œuvre paraissait rassemblée autour du charter du sommeil qui faisait à nouveau le plein avant de reprendre son voyage imbécile. David eut le plus grand mal à dénicher un taxi qui accepte de le conduire au siège de la société. À cause de la nuit et de l'averse, il ne vit pas grand-chose de la cité. Par instants, les éclairs qui bombardaient les bâtiments lui laissaient entrevoir des structures de béton dépourvues de grâce, des dômes et des tours à l'architecture purement utilitaire et réduite à des formes géométriques simples. Beaucoup de bâtiments semblaient inachevés ; les poutrelles rouillées jaillissant des blocs de ciment indiquaient du reste que les travaux étaient suspendus depuis un moment déjà et que les chantiers, comme tout le reste, avaient succombé au marasme qui semblait peser sur la planète entière.

La foudre jetait sur tout cela une lumière bleuâtre et grésillante, un embrasement de court-circuit qui gommait les couleurs naturelles et donnait aux visages comme aux objets l'aspect de la cendre.

Le véhicule s'arrêta enfin devant le bâtiment des pompes funèbres. David découvrit qu'il s'agissait d'un cube grossier, aux parois rugueuses dépourvues d'ornements. Ça aurait pu être un bunker ou l'annexe d'un quelconque arsenal. Une vitrine épaisse de trois centimètres permettait d'admirer les dernières créations de la maison. David s'immobilisa, soudain indifférent aux rigoles glacées qui dégouлинаient de son chapeau chaque fois qu'il penchait la tête. Les bras alourdis par les valises qu'il n'osait planter dans la boue du sol, il laissa courir son regard sur

les pancartes explicatives flanquant les objets mis en montre. C'étaient des cercueils, bien sûr, mais des cercueils d'un type particulier, aux aspects déroutants. Un panneau artistement calligraphié vantait les mérites d'une « caisse à fond blindé », que rien ne pouvait transpercer. Une coupe transversale du modèle exposé permettait d'admirer la superposition de différents alliages analogues à ceux employés dans la confection des coffres-forts. La plupart des cercueils avaient été coulés dans un acier gris qu'on n'avait pas cherché à dissimuler sous la peinture ou le placage, comme si la vue du fer brut, avec ses boulons, ses traces de soudures, pouvait rassurer le client éventuel et emporter son adhésion. Certains de ces sarcophages étaient manifestement fort lourds. On les fermait au moyen d'un système de serrures à combinaison extrêmement compliqué. En les observant on ne pouvait s'empêcher de penser à ces cloches à plongeurs qu'on utilise pour la prospection des grands fonds. Ils en avaient la lourdeur, l'étanchéité et la résistance, comme si l'inhumation allait les soumettre à des pressions abyssales susceptibles de les broyer.

Inviolables ! proclamaient les pancartes publicitaires. *Choisissez la sécurité absolue. Mettez vos défunts à l'abri des intrusions indésirables. Optez pour nos Cercueils blindés, ils garantiront à vos chers disparus le parfait repos.* D'autres panneaux parlaient de remises avantageuses, de rabais, trahissant par là même le marasme du marché. David contemplait toujours la vitrine quand un visage de femme se matérialisa tout à coup derrière le verre, émergeant des ténèbres de la boutique. L'apparition l'avait pris par surprise et il sursauta malgré lui. La femme vint coller son nez contre la vitrine et l'observa d'un air méfiant. Elle sortait sans aucun doute à l'instant même du lit, et son corps dodu disparaissait sous l'enveloppe d'un peignoir informe. David lui donna environ quarante ans. Elle était encore jolie, mais quelque chose s'était affaïssi dans ses traits. Une sorte de mollesse malsaine empâtait ses joues et son menton. Sa bouche, aux lèvres épaisses, semblait figée en une moue à la fois lasse et dégoûtée. Elle s'était de toute évidence couchée sans se démaquiller, le fard avait bavé vilainement autour de ses paupières, lui donnant une

apparence vaguement inquiétante. Elle dit quelque chose que David n'entendit pas. Puis, d'un ongle au vernis écaillé, tapa sur la vitrine pour lui enjoindre de se présenter à la porte d'entrée. David s'ébroua. Il était fatigué, il avait froid, mais la vue de cette femme négligée ne lui donnait nullement envie de pénétrer dans la boutique. Il fut certain par avance qu'elle aurait les mains moites, qu'elle sentirait à la fois le tabac refroidi, l'alcool, et quelque parfum coûteux dont elle se serait aspergée à la hâte avant de déverrouiller le battant.

Il ne se trompait pas. À peine eut-il franchi le seuil qu'une bouffée de sueur, de mégot et d'eau de toilette à la rose, le frappa au visage.

— Je suis Suzie Boomayer, dit la femme. On m'a envoyé un télex pour m'annoncer votre arrivée. Vous êtes David Sarella, c'est ça ?

David acquiesça. Derrière la femme il aperçut, posés sur le couvercle d'un cercueil, un verre à demi plein et un cendrier débordant de mégots fumés jusqu'au filtre.

— Vous regardez nos promotions ? lança Suzie Boomayer avec un petit rire sec. C'est moi qui suis à l'origine de toutes ces astuces. J'ai essayé d'inventer de nouveaux produits, de m'adapter à la demande, mais rien n'y fait. Les ventes n'arrêtent pas de chuter. La clientèle ne nous fait plus confiance ; si nous ne trouvons pas très vite un nouveau mode de sépulture nous perdrons le marché, ce sera la faillite...

Elle s'agitait en parlant, avivant l'odeur de transpiration qui montait de ses aisselles. Le peignoir bâillait, dévoilant des sous-vêtements noirs qui tranchaient sur une peau blême, un peu bouffie. Malgré ces prémices de déchéance physique, c'était encore une belle femme, bien en chair, avec une bouche vorace dont le maquillage baveux accentuait la sensualité. Les cheveux blonds, amidonnés à la laque, s'étaient grotesquement hérissés durant le sommeil, auréolant son visage d'une étrange crinière léonine. Peut-être parce qu'il était lui-même fatigué, à bout de nerfs, David se sentit tout à coup curieusement excité par les relents de beuveries et de mauvais sommeil qui flottaient autour de Suzie Boomayer. L'espace d'une seconde il eut violemment envie de cette femme grasse, qu'il devinait moite et un peu sale

sous son peignoir. Une envie douloureuse et irraisonnée, le désir soudain de lui enfoncer les doigts dans la chair et de la fouiller, de la pétrir jusqu'à la souffrance.

— J'ai envoyé un dossier très complet au siège de la société, disait-elle. Mais la situation s'est dégradée à une vitesse folle sans qu'on puisse enrayer le processus. La clientèle s'est peu à peu détournée de nos produits qu'elle estime peu fiables. Et pourtant je me suis donné du mal... Tenez, regardez !

Elle s'était mise à déambuler entre les cercueils exposés, les palpant, les cognant du poing, comme si elle était en train de vanter leurs qualités à un acheteur potentiel.

— Cet article, lança-t-elle, est équipé d'un fond imperçable capable de résister aux outils les plus tranchants, son alliage est analogue à celui employé pour les coffres-forts des grandes banques. C'est notre modèle de base. Cet autre est muni de tout un appareillage défensif. Une fois qu'il est enterré on ne peut plus le toucher sans déclencher un système d'autodéfense qui fait jaillir de sa masse des aiguilles d'acier longues de cinquante centimètres. Il suffit de le bousculer, et hop ! le voilà qui se met en boule, comme un hérisson. Bien sûr, chacune des pointes est enduite d'une solution toxique extrêmement vénéneuse...

Elle remuait les mains avec nervosité, faisant naître des tourbillons dans la fumée de cigarette qui stagnait dans la pièce. Elle ponctuait chacun de ses commentaires de petits gloussements nerveux dont on ne parvenait pas à déterminer s'ils trahissaient la moquerie ou une certaine forme de désespoir.

— Celui-ci, dit-elle encore en caressant un sarcophage aux boulons protubérants, celui-ci est équipé d'une pompe spéciale activée par un détecteur de choc. Un simple coup sur la caisse, et la voilà qui se met à cracher de l'acide sous pression, rongéant tout ce qui se trouve autour d'elle dans un rayon de trois mètres... J'ai tout essayé : les cercueils munis de pièges à feu, les sépultures entourées de mini-champs de mines, les caveaux équipés de signaux d'alarme assez puissants pour crever les tympanes de tout être normalement constitué... Rien n'a fonctionné. Regardez ces sarcophages, c'est intentionnellement qu'on leur conserve cet aspect grossier. J'avais pensé que la vue

du métal, des boulons, des soudures, éveillerait des idées d'invulnérabilité dans l'esprit des clients. Et cela a marché, pendant un temps, du moins... Aujourd'hui je ne sais plus ce que je dois faire. C'est pour cela que vous êtes là, pour m'aider à trouver une solution.

Elle se tut, chercha fébrilement son verre et le vida d'un coup.

— Vous en voulez un ? interrogea-t-elle. Ça vous remonterait. Vous avez une sale tête... Vous êtes venu comment ?

Dès que David évoqua le charter du sommeil les mains de Suzie Boomayer se mirent à trembler et une expression d'avidité intense se peignit sur ses traits. En une seconde sa bouche devint humide et ses yeux luisants.

— Le charter, murmura-t-elle d'une voix altérée. Et vous n'en avez pas profité pour dormir ? Oh, mon Dieu... Si j'avais été à votre place...

David devina qu'elle avait été à deux doigts de le traiter d'idiot. Il prit le verre qu'elle lui tendait.

— C'est une sorte de saké local, expliqua-t-elle comme si la chose avait quelque importance. Les colons le distillent à tous les coins de rue, on en fait une grande consommation depuis que les choses ont commencé à mal tourner.

David sentait la fatigue lui engourdir le cerveau. Des pensées idiotes se télescopaient dans son esprit. Pour un peu, il se serait laissé tomber au fond de l'un des cercueils exposés dans la vitrine pour dormir à poings fermés.

— Venez, dit Suzie Boomayer, je vous ai préparé une chambre à l'étage. Vous serez plus en sécurité ici qu'à l'hôtel. La tension monte chaque jour un peu plus et il y a des émeutes toutes les semaines. On a cassé trois fois la vitrine du magasin au cours du dernier semestre, c'est pour cela que j'ai fait poser du verre blindé. La colère populaire a choisi de faire de nous des boucs émissaires. On nous accuse de ne pas savoir faire notre métier, d'être incapables d'assurer le repos des défunts.

Elle s'était emparée des valises de David et dirigée vers le fond du magasin. Sous l'effort, son peignoir se mit à bâiller davantage. Elle avait des taches de rousseur sur la poitrine.

— Almoha est peuplé de colons assez frustes, expliqua-t-elle en s'engageant dans l'escalier. Très superstitieux. Les rites funéraires ont pour eux une extrême importance. C'est pour cette raison que les choses ont rapidement dégénéré. Si nous ne trouvons aucune solution, une guerre civile éclatera avant peu, et nous en serons les premières victimes.

David hochait la tête mécaniquement, partagé entre une hilarité nerveuse et une frayeur croissante. Il ne comprenait rien à ce qu'essayait de lui expliquer Suzie Boomayer. Qu'est-ce qui se passait réellement ici ? À quoi rimaient ces cercueils bardés de défenses et de blindages ? Depuis quand était-on forcé d'enterrer les morts au sein de coffres-forts à verrous multiples ?

Suzie avait ouvert la porte d'une petite pièce sans caractère, meublée comme n'importe quelle chambre d'hôtel.

— Vous avez l'air crevé, observa-t-elle tandis que David se laissait tomber sur le lit. Allongez-vous, je vais vous enlever vos chaussures.

Il se laissa faire, bien qu'il lui répugnât de se retrouver en chaussettes devant une femme qu'il connaissait à peine. Suzie évoquait à nouveau le charter du sommeil, et il y avait dans sa voix une gourmandise étrange qui mettait de la langueur dans ses yeux.

— Je ne l'ai pris qu'une fois, murmura-t-elle en s'asseyant au bord du lit. Tout allait de travers, je n'en pouvais plus. J'ai fermé le magasin et je suis partie à l'aéroport. Je suis montée à bord de l'avion et j'ai payé pour une semaine entière. Une semaine entière à dormir dans les airs...

— Mais, bégaya David, vous ne pouviez pas tout simplement dormir dans votre lit, je veux dire : chez vous ?

La femme eut un haut-le-corps douloureux, comme si David venait d'émettre une proposition obscène.

— Dormir *ici* ? hoqueta-t-elle. Vous ne savez pas ce que vous dites. On ne peut pas dormir si l'on reste au sol. Il y a toujours ces... bruits, sous nos pieds. Ces bruits qui montent des caves, des fondations, et qui grimpent dans les murs. Non, on ne peut vraiment se reposer qu'entre ciel et terre, quand on est véritablement coupé de tout contact avec le sol. Il n'y a qu'en

avion qu'on se sente en sécurité. Il n'y a que là qu'on puisse fermer les yeux, s'abandonner au néant sans arrière-pensée. Le plus dur, évidemment, c'est de redescendre, de poser à nouveau le pied sur la terre... et d'écouter les bruits.

David aurait voulu réclamer des éclaircissements, mais Suzie avait visiblement oublié sa présence. Elle parlait sans se soucier de lui, poursuivant à haute voix un monologue intérieur qu'elle devait ressasser à longueur de journée.

— Les charters du sommeil coûtent cher, soupira-t-elle enfin. Il faut payer le prix de la sécurité. Je connais des gens qui ont tout vendu pour prendre un abonnement sur la ligne. Ils passent toute leur vie en l'air jusqu'à ce qu'on les débarque. Certains gros prospecteurs vivent en permanence dans leur avion privé, ils ne se posent que pour encaisser leurs bénéfices, ramasser l'or des mines, puis ils s'envolent à nouveau, restant le moins possible au sol. Je les comprends, Almoha est devenue inhabitable. Vous croyez que je suis folle, mais vous verrez dans quelques jours, quand vous aussi vous entendrez les bruits dans les murs..., quand vous aussi vous aurez peur de descendre à la cave ou de prendre le métro. Quand vous serez terrifié à l'idée de vous enfoncer sous la terre et de vous rapprocher de... de cette chose...

Elle se redressa brusquement, laissant tomber sur le plancher les chaussures de David qu'elle avait tenues jusque-là entre ses mains crispées.

— Déshabillez-vous, dit-elle avec une sorte de hargne. Vous allez attraper la crève si vous restez empaqueté dans ces vêtements trempés. Et essayez de dormir, je vous emmènerai demain en tournée d'inspection. Le temps nous est compté et vous ne pouvez pas vous payer le luxe d'être malade.

Avec des gestes brusques elle dépouilla David de son trench-coat et du reste de ses effets, le laissant seulement vêtu de son slip et de ses chaussettes humides. Elle agissait avec une sorte de bienveillance grondeuse, telle une mère agacée par l'inertie de son nigaud de fils.

— Dormez donc, dit-elle en quittant la chambre, vous n'avez pas encore l'oreille assez fine pour détecter le danger. Profitez-en, je veillerai sur vous.

CHAPITRE II

Suzie Boomayer le réveilla à l'aube, et sans grand ménagement, comme si elle était agacée à l'idée qu'il ait pu jouir d'un plaisir dont elle était désormais privée. Elle lui tendit une tasse de café brûlant et lui recommanda de passer des bottes en caoutchouc.

— Nous allons faire la tournée des cimetières, déclara-t-elle avec un entrain factice. Comme ça vous pourrez mesurer l'ampleur du problème. Vous verrez que je n'ai pas exagéré, contrairement à ce qu'insinuaient certains cadres de la maison mère.

David enfila un treillis et des rangers. Il considéra un instant son arme réglementaire, au fond de la valise, hésitant à la glisser dans sa poche, puis décida de ne pas céder au climat d'angoisse qui régnait à l'intérieur de la colonie. Suzie l'attendait dans le garage, déjà installée au volant d'un énorme corbillard monté sur train chenillé, comme les chars de combat ou les bulldozers.

— Ce n'est pas très discret, ricana-t-elle, mais il n'y a pas de vraies routes ici, seulement des pistes détrempées par les pluies. Si on n'est pas équipé « tous terrains » on s'enlise dès la sortie de la ville.

David fit le tour de l'engin et remarqua des traces d'incendie sur le capot et les flancs.

— Cocktails Molotov, dit laconiquement Suzie Boomayer. Nous ne sommes pas très populaires. Les vitres sont à l'épreuve des balles. Je sais que c'est un peu voyant, mais c'est le seul véhicule en état de marche dont je dispose.

Ils quittèrent le bâtiment sans attendre. Les mains de Suzie transpiraient sur le volant qu'elle serrait à s'en blanchir les phalanges. À trois reprises elle vérifia que les portières étaient bien verrouillées comme si elle redoutait d'être attaquée par des

sauvages. David avait la désagréable illusion d'être assis dans une camionnette de transport de fonds à quelques minutes d'un hold-up.

Le corbillard blindé remonta la rue principale dont la chaussée était sillonnée de crevasses. Un peu partout – sous les arcades des maisons, sur les trottoirs, sur les parkings fendillés – se dressaient des campements provisoires constitués d'une imbrication de tentes, de cartons, de tôles ondulées et de morceaux de bois. C'était comme si un interminable bidonville avait poussé au bas des immeubles, tels ces champignons blêmes qui s'accrochent aux racines des grands arbres. Ces huttes rudimentaires abritaient une population engoncée dans des vêtements sales, et auxquels une superposition de plusieurs vestes et tricot donnait une curieuse silhouette boudinée. Chaque cabane contenait un équipement standard de camping : lits de camp, lampes à gaz, le tout maculé par la boue s'infiltrant au rythme des allées et venues. Attirés par le grondement du corbillard, des hommes, des femmes, avaient passé la tête au-dehors. Ils avaient tous ce visage bouffi et ces yeux rouges qu'on peut observer chez les insomniaques chroniques. À leurs vêtements fripés on devinait qu'ils dormaient tout habillés. Ils grommelaient en jetant des regards haineux au corbillard. Un colosse à la barbe hirsute se baissa même pour ramasser une pierre qu'il lança violemment en direction du véhicule.

David essaya de ne pas rentrer la tête dans les épaules quand le caillou percuta la vitre latérale à la hauteur de sa tempe.

— Qui sont ces gens ? demanda-t-il. Des vagabonds ? Des sans-abris ? Des mineurs au chômage ?

— Non, murmura Suzie Boomayer comme si elle avait peur qu'on l'entende. Ce sont les propriétaires ou les locataires des maisons au pied desquelles vous les voyez s'entasser.

— Vous voulez dire qu'ils ne sont pas vraiment à la rue ? Qu'ils ont bel et bien de quoi se loger ?

— Oui, souffla Suzie. Mais ils ont dû quitter leurs appartements faute de place... Enfin je pense qu'on peut présenter les choses de cette manière.

— On ne les a pas expropriés, insista David. Ils campent dans la rue par choix personnel ? C'est ce que vous essayez de me dire ?

— C'est plus compliqué, fit Suzie avec un certain agacement. Disons qu'ils ont entreposé chez eux des... *paquets* si encombrants qu'ils ont dû peu à peu se résoudre à quitter leur habitation.

— Des « paquets » ? Vraiment ? Ils ont transformé leurs logements en hangar de stockage, c'est ça ? Et pour entasser quelle marchandise ?

Suzie Boomayer fit une vilaine grimace. Les mots se coinçaient dans sa bouche, parler semblait pour elle une souffrance.

— Des... des cercueils, avoua-t-elle enfin dans un souffle presque inaudible. Ils stockent les cercueils de leurs morts. Ils ont réglé la climatisation sur moins vingt pour transformer les appartements en chambres froides. Cela dure depuis plusieurs années. Ils refusent de nous confier les défunts, ils refusent qu'on les inhume dans la terre d'Almoha... Chaque immeuble est devenu une sorte de cimetière à étages, de cimetière vertical.

— Mais pourquoi ? s'enquit David, stupéfait.

— Oh ! cracha Suzie subitement au bord des larmes, mais vous êtes idiot ou quoi ? Pour ne pas être en contact avec la terre, bien sûr.

Elle serrait le volant comme si elle avait voulu le casser en deux. Tout à coup elle se mit à pleurer. Les larmes ruisselaient sur ses joues, délayant son mascara, inscrivant sur son visage d'étranges rayures verticales qui ressemblaient à des peintures de guerre. David n'osa plus la questionner. Jusqu'à la sortie de la ville il ne cessa d'examiner les immeubles, tours de béton grises annexées par les morts. Il essayait d'imaginer les salons, les chambres, les cuisines, encombrés par les cercueils sur le couvercle desquels s'amassait une couche craquante de givre. Des cimetières verticaux... Est-ce que tout le monde ici avait perdu la tête ?

Il observait Suzie Boomayer à la dérobée, tentant de déterminer si elle était folle. La bouche de la femme tremblait convulsivement et par instants ses dents claquaient, comme si

elle hésitait entre la crise de nerfs et la folle terreur. Le silence s'installa dans la cabine. À présent le corbillard roulait sur une plaine grise, boueuse, striée de crevasses. Une végétation marécageuse poussait au bord des flaques et des mares. Des arbres à feuilles caoutchouteuses, des buissons qu'on devinait gluants, sécrétant une sève adhésive.

— Il ne faut pas m'en vouloir, haleta Suzie en arrêtant le véhicule au pied d'un grand mur de béton. Mais je ne peux pas vous déballer tout, comme ça, d'un coup. C'est au-dessus de mes forces. Il va vous falloir un peu de patience.

Elle prit une grande inspiration, comme si elle se préparait à plonger au fond de la mer, et déverrouilla la portière.

— C'est ici que tout a commencé, expliqua-t-elle en mangeant les mots. Les premiers signes du mal. À l'époque on n'y a pas vraiment prêté attention. On a cru avoir affaire à un problème local, isolé, mais peu à peu les manifestations se sont généralisées, s'étendant à tous les cimetières.

Elle serra les mâchoires et se décida enfin à ouvrir la portière. David l'imita. Ses bottes militaires plongèrent dans la gadoue avec un bruit chuintant. C'était comme si l'on avait recouvert le sol d'une colle brunâtre particulièrement adhésive. Suzie enfonça les poings dans les poches de son anorak. Chaque fois qu'elle faisait un pas en avant son visage se crispait de dégoût. Ils longèrent le mur d'enceinte et entrèrent dans le cimetière. C'était un cimetière de type classique, dans le style néo-terrien qu'affectionnaient toujours les colons, avec sa profusion d'angelots, de stèles, de colonnes et de temples en réduction. Ces constructions baroques que séparaient des allées semées de gravillons avaient fini par constituer la maquette géante d'une ville désuète où les mausolées prenaient l'allure de petits buildings. Seule concession à la modernité, les noms des défunts brillaient au-dessus de chaque tombe en tubes néon, comme des enseignes de bar ou de cinéma. Certains patronymes, victimes d'un court-circuit, n'étaient plus éclairés qu'à demi, d'autres clignotaient en grésillant.

Alors qu'il remontait l'allée principale, David avisa un groupe d'hommes occupés à faire pivoter la dalle d'un tombeau. Ils avaient la mine sombre et travaillaient avec une sorte de

fureur contenue, comme s'ils essayaient de dominer la peur qui leur tordait le ventre.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda-t-il en se rapprochant de Suzie. On dirait des profanateurs de sépultures...

— C'est exactement ça, répondit la femme sans tourner la tête. Ne les regardez pas, ils seraient bien capables de nous lyncher. Ce sont des mineurs qui viennent récupérer leurs morts pour les entreposer chez eux. Ils ne font plus confiance aux cimetières. Ils préfèrent thésauriser les cadavres dans leur living-room.

David eut une seconde l'illusion qu'elle était en train de lui parler de petits épargnants se méfiant des banques et préférant conserver leurs économies sous leurs matelas, nouées dans un bas de laine. Comme il s'obstinait à regarder les profanateurs par dessus son épaule, elle le saisit par le poignet et le secoua pour le rappeler à l'ordre.

— Je ne plaisante pas, siffla-t-elle. Faites exactement ce que je vous dis. Vous n'avez pas idée de la tension qui règne ici. Tout peut éclater d'un jour à l'autre.

Ils étaient arrivés dans une zone étrangement bouleversée. Ici, les tombes avaient été ouvertes, la terre pelletée, et les cercueils exhumés. Les funèbres caisses reposaient sur le flanc telles des barques échouées, au milieu des mottes et des tronçons de marbre. David ne tarda pas à remarquer que tous les sarcophages avaient été crevés par en dessous. C'était comme si on avait essayé de les ouvrir à l'envers, en dépit du bon sens... ou à la manière de ces casseurs de chambres fortes qui – au lieu de s'en prendre à la porte – préfèrent s'attaquer au dos du coffre, réputé plus vulnérable. David s'approcha prudemment de la première fosse. Il nota immédiatement la présence d'un tunnel qui débouchait au fond de la tombe. Une sorte de boyau aux parois profondément lacérées, et qui avait fini par aboutir *sous* le cercueil... En additionnant ces indices un esprit simple aurait pu imaginer que le défunt, las de ses conditions de détention, avait choisi de s'évader de sa dernière demeure en défonçant le fond de son cercueil, puis en creusant un tunnel dans la terre.

— On dirait..., balbutia-t-il malgré lui, on dirait que le mort s'est échappé par en dessous.

— Mais non ! coupa sèchement Suzie Boomayer. Vous prenez les choses à l'envers. Il ne s'est pas échappé. *On est venu le prendre...*

— Quoi ? coassa David un ton trop haut.

— Quelque chose a creusé ce tunnel, murmura la femme d'une voix blanche. Quelque chose qui venait des profondeurs. Quelque chose qui a crevé le cercueil pour s'emparer du corps et l'entraîner au fond de son terrier.

— Quelque chose ? haleta David. Vous voulez dire une bête ? Un charognard ?

— On peut voir les choses de cette façon. Un charognard, oui. Un charognard qui a éventré presque tous les sarcophages de ce cimetière. Regardez donc autour de vous.

David obéit. Tous les cercueils qui l'entouraient étaient pareillement déchirés. Des griffes d'une incroyable puissance destructrice avaient chaque fois éventré le métal entourant la caisse. Aucun des blindages n'avait résisté à l'effraction. C'était partout le même spectacle : un orifice irrégulier entouré de lambeaux tordus, acérés, comme peut en ouvrir dans la paroi d'un char l'explosion d'un obus.

— Ça vient d'en bas, dit Suzie Boomayer. Ça peut opérer la même nuit en cent points différents de la planète. Ça ne s'en prend qu'aux morts. Tous les cimetières d'Almoha ont été violés les uns après les autres. Vous comprenez maintenant pourquoi les colons préfèrent stocker les cercueils chez eux ?

David se rongait l'ongle du pouce, perplexe. Dans son métier il avait rencontré bien des nécrophages, mais aucun d'entre eux n'avait jamais été aussi puissamment armé. En règle générale le charognard est l'ennemi du croque-mort, l'odeur des cadavres allume en lui une convoitise infernale qui le pousse à s'user les griffes jusqu'au sang sur le couvercle des cercueils, mais la plupart du temps cette gourmandise ne peut jamais se satisfaire, les méthodes d'inhumation modernes s'opposant efficacement à toute visite indésirable. Ici, cependant, les blindages avaient cédé comme le fer-blanc d'une simple boîte à sardines. On avait crevé les coffrages d'acier avec autant de

facilité qu'on déchire l'emballage d'aluminium d'une tablette de chocolat. C'était tout bonnement incroyable.

— Il... il a fallu des outils pour réaliser cela, bégaya David. Ou bien une charge explosive, ou...

— Bon sang ! trancha Suzie Boomayer avec colère. Je vous dis que c'est une bête ! Une bête qui vit dans le sous-sol... au cœur de la planète. Ils ont une légende là-dessus, mais ne me demandez pas de vous la raconter, *pas ici*. Je ne peux pas en parler comme ça, à jeun. Bordel, il me faut un verre...

Elle avait tiré de la poche de son anorak un flacon de métal aplati qu'elle porta à ses lèvres. Une odeur d'alcool flotta dans l'air. David se mit à zigzaguer entre les tombes. Au fond de chaque fosse on distinguait l'orifice d'un tunnel. On avait creusé presque à la verticale, ouvrant un puits étroit qui avait fini par déboucher juste sous le cercueil. Où menaient ces puits ? Les avait-on sondés ? Il posa la question à Suzie qui sursauta d'indignation.

— Vous êtes fou ? glapit-elle. Ce serait comme d'enfoncer un bâton dans un nid de guêpes. Personne n'oserait faire une chose comme ça, pas ici, pas sur Almoha. Je vous l'ai déjà dit : ils sont superstitieux, très superstitieux. Ils sont persuadés qu'ils ne se réincarneront pas si leur cadavre subit la moindre altération. C'est pour cette raison qu'ils se font tous soigneusement embaumer. Ils ont la même conception de l'inhumation que les pharaons : demeurer intacts à travers les siècles des siècles. Vous commencez à entr'apercevoir le problème ? Comment voulez-vous qu'ils réagissent quand ils découvrent subitement que quelque chose se promène dans le sous-sol pour voler leurs morts... et probablement s'en nourrir ?

— Un charognard, répéta stupidement David. On doit pouvoir l'éliminer. Il faut que je me documente sur la faune de cette planète.

Suzie lui jeta un regard plein de mépris et se détourna.

— Venez, dit-elle, il est inutile de se faire remarquer. Je vais vous faire visiter les autres cimetières placés sous notre juridiction.

Bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, David fut soulagé de quitter l'enceinte du champ de sépultures. Une fois de retour

dans le corbillard, Suzie déboucha une thermos de café noir et remplit deux gobelets. Elle ajouta dans le sien une copieuse rasade de gnôle, accompagnant ce geste d'une grimace d'excuse attendrissante.

— Ici c'est presque un médicament, soupira-t-elle. Et puis je ne peux pas parler de ces choses-là à jeun, ça me rend folle.

Son regard avait quelque chose de flou et ses gestes devenaient mal assurés. Elle renversa un peu de café sur les cuisses de David et s'excusa en marmonnant.

Ils visitèrent deux autres cimetières. L'un d'eux avait été méthodiquement violé et aucune tombe épargnée. Le spectacle de ces cercueils éventrés emplît David d'un réel malaise. Un charognard... Le mot ne cessait de tourner dans sa tête. Un charognard, oui, mais d'une espèce inconnue, capable d'incroyables ravages, et qu'il voyait mal comment combattre. Il était persuadé, de plus, que Suzie Boomayer ne lui disait pas toute la vérité. Malgré son envie d'en apprendre davantage, il avait décidé de ne pas la brusquer tant il la sentait au bord du point de rupture. Pour ne pas céder à la peur, il essayait de rassembler ses connaissances zoologiques en matière de nécrophages, passant mentalement en revue la table des matières des diverses faunes recensées à travers le cosmos. Mais la vision des puits verticaux s'enfonçant dans les ténèbres de la terre continuait à l'obséder.

Ils restèrent trois jours absents, sillonnant la plaine boueuse, dormant dans le corbillard ou dans des motels infects. Enfin ils rentrèrent à Shaka-Kandarec, fourbus, maussades et silencieux.

Avec le soir les angoisses de Suzie Boomayer montaient d'un cran. Au fur et à mesure que la luminosité baissait, ses mains menaient un ballet de plus en plus frénétique entre la bouteille d'alcool et le paquet de cigarettes. D'abord elle allait s'assurer que la porte de la cave était bien fermée, puis elle se dépêchait de regagner l'étage supérieur et trompait sa nervosité en monologuant de manière interminable. Elle ne se souciait pas de savoir si David l'écoutait ou si, bercé par le ronron de ses paroles, il avait fini par basculer dans le sommeil. Non, elle parlait, haussant un peu plus le ton chaque fois qu'une latte du plancher craquait... ou bien elle froissait entre ses doigts

l'emballage de cellophane du paquet de cigarettes, comme si elle essayait, par ce crissement agaçant, de masquer les autres bruits en provenance du sous-sol.

— À terre, disait-elle, on ne peut pas prendre de somnifères, ce serait s'offrir en pâture, choisir de rester désarmé devant le danger. À terre, on est condamné à l'insomnie. On ne peut que sommeiller par à-coups, comme une sentinelle. Une longue veille entrecoupée de quelques minutes de sommeil ici et là. Alors la fatigue vous ronge, on se lève les paupières bouffies, les yeux cernés, et les rides vous creusent le visage. On vieillit vite à ce rythme-là. Quand je me regarde dans une glace je ne me reconnais plus. Quand je pense à ce que j'étais il y a seulement trois ans...

Elle parlait, et ses paroles redevenaient lentement murmure. Elle se mettait à chuchoter, jusqu'au prochain craquement, jusqu'au prochain bruit sourd.

— Avant je dormais comme un bébé, soupirait-elle. Je ne buvais pas, je ne fumais pas. À peine au lit mes yeux se fermaient tout seuls. C'était bon. Le contact des draps frais, la mollesse de l'oreiller, et hop ! je me mettais aux abonnés absents. Parfois même il m'arrivait de m'endormir en faisant l'amour, dans les bras d'un monsieur, comme ça, au beau milieu de l'action, sans m'en rendre compte. C'était le plaisir qui me réveillait. La plupart des hommes ne s'apercevaient même pas que j'avais eu un moment d'absence.

Elle disait qu'à dix-huit ans elle était capable de dormir n'importe où : à la terrasse d'un café, dans un autobus, dans le métro. Aucune position – si inconfortable fût-elle – ne la rebutait. Elle dormait assise, elle dormait debout, calée contre un mur.

— J'étais comme les chevaux, gloussa-t-elle tristement, il suffisait que je me tasse dans un coin, que je raidisse les genoux, et je pouvais dormir comme ça vingt minutes d'affilée. Tout le monde m'enviait ce pouvoir. Le bruit m'était indifférent. Quand j'avais les paupières closes on aurait pu tirer le canon à mon oreille sans réussir à me réveiller. J'avais le sommeil facile, le sommeil magique. C'était un don, une manière de talent, oui, oui... J'étais une sorte d'artiste ès sommeil.

Il y avait beaucoup de nostalgie dans sa voix. Et une tristesse qui faisait mal. De temps en temps elle souriait, et cette simple mimique suffisait à creuser les rides entourant ses yeux. Elle évoquait ses siestes de petite fille, sur la pelouse de ses parents, et l'odeur acide de l'herbe, et les taches vertes qui maculaient ensuite sa robe. Elle évoquait ses endormissements d'étudiante, au milieu des livres, dans une chambre de bonne du sixième étage toute pleine du soleil de juin. Oui, elle avait eu le sommeil facile, naturel, et maintenant... Maintenant elle avait perdu le don, elle avait quarante ans et les yeux déjà bouffis. La nicotine lui avait fait les dents jaunes, elle avait constamment mauvaise haleine et son maquillage ne cessait de tourner.

L'insomnie minait son corps et son esprit, lui, brouillant le teint et les idées. Elle se sentait usée et vieille. Lorsqu'elle prenait son bain, elle regardait fréquemment ses seins, il lui semblait qu'ils s'affaissaient chaque jour un peu plus.

David aurait voulu la réconforter, mais outre qu'il ne parvenait pas à trouver les mots adéquats, il se sentait lui aussi contaminé par une peur vague. Une déliquescence découlant directement du manque de sommeil.

— Il n'y a qu'en avion qu'on peut vraiment fermer les yeux en paix, murmurait Suzie en allumant une nouvelle cigarette. Quand le charter vole au ras des nuages, loin de la terre. Quand plus rien ne vous rattache au sol et qu'on se sent libre, hors d'atteinte. Oui, c'est ça : *hors d'atteinte...*

Elle répéta ce mot comme on retourne sur sa langue une sucrerie. David finissait par lui prendre la main et la forçait à s'allonger à côté de lui, sur le lit étroit.

— Je ne veux pas faire l'amour, protestait-elle. Je suis trop fatiguée... et j'ai trop peur. Avant j'aimais ça, oui. J'aimais me sentir écrasée par un homme, manipulée, meurtrie. Mais maintenant... La fatigue ça vous ôte le goût du plaisir. Tenez-moi la main, c'est tout. Et jurez-moi de ne pas vous endormir. Vous allez veiller sur moi, hein ? Vous serez ma sentinelle ? Jurez que vous ne dormirez pas !

David jurait. C'est à cette seule condition qu'elle consentait enfin à fermer les yeux et à prendre un bref repos. Elle s'affaissait contre lui, molle, chaude, bavant un peu sur

l'oreiller. Et son visage se décrispait dans le sommeil, retrouvant un semblant de jeunesse. Alors David tendait l'oreille et se mettait à guetter les bruits dans les murs. Au bout d'un moment il commençait à percevoir des grattements lointains, comme si quelqu'un était occupé à creuser une fosse dans les fondations du bâtiment. Non, ce n'était pas exactement cela... Le bruit semblait *monter* vers la surface. C'était comme l'écho d'un mystérieux travail de sape. Quelqu'un creusait sous la maison, sous la ville, avec une régularité opiniâtre, et le bruit des pioches raclant la pierre s'élevait dans les murs, s'épanouissait dans les appartements qui devenaient autant de caisses de résonance. Suzie Boomayer ne mentait pas, c'était là, à la fois tout proche et très éloigné.

« C'est... c'est l'écho des abîmes », songea David, sans savoir d'où lui venait cette étrange expression.

CHAPITRE III

Un jour, alors que Suzie dormait, assommée par l'alcool, il prit les clefs sur la table de nuit et descendit à la cave. Il fut surpris par l'étendue de celle-ci. C'était une aire mal pavée, aussi vaste qu'un parking de supermarché, dominée par une voûte ogivale qui aurait été plus à sa place dans une église. Les cercueils vides y étaient classés par modèles et formaient des tas bien distincts, comme dans un entrepôt d'import-export. Par malheur, l'installation électrique défectueuse laissait une grande partie des lieux dans une demi-obscurité qui n'avait rien d'attrayant et David s'immobilisa, l'oreille en alerte, à la lisière d'un bloc de nuit compact au sein duquel il n'osait s'aventurer. Il ne mit pas longtemps à distinguer les bruits car la voûte constituait une excellente caisse de résonance. C'étaient des grattements réguliers, comme auraient pu en produire des griffes mordant une roche tendre, ou des ongles extraordinairement durs laissant de profonds sillons sur une pierre ponce. Cela ne s'arrêtait jamais, c'était tantôt lointain, tantôt tout proche, comme si la bête se rapprochait à certains moments de la surface pour replonger aussitôt au plus profond des abîmes. David songea que les tunnels sillonnant le sous-sol devaient propager les sons au petit bonheur, loin de leur lieu réel d'émission. Chaque galerie jouait le rôle de cornet acoustique, et les échos s'entrecroisaient, allant et venant pour se fondre en un brouhaha étouffé qui finissait par faire croire qu'une armée tout entière creusait une sape sous vos pieds. Pour se rassurer il tapa du poing contre la paroi ; mal lui en prit. La muraille lui parut tout à coup désagréablement friable, constituée de pierres branlantes qu'il n'aurait eu aucun mal à arracher de leur logement s'il avait voulu s'en donner la peine. Ce rempart poreux représentait une bien médiocre protection contre un éventuel envahisseur, et, l'espace d'un instant, il

imagina que le mur s'entrouvrirait pour laisser le passage à quelque chose de repoussant : un tentacule boueux, un pseudopode reptilien se terminant par un appendice corné. Cette bouffée fantasmagorique le fit battre en retraite. Il ne devait à aucun prix se laisser contaminer par l'atmosphère de superstition qui planait sur Almoha. Faisant un effort pour se ressaisir, il quitta la cave dont il verrouilla la porte à double tour et remonta dans sa chambre pour consulter l'ordinateur portable qui l'accompagnait dans tous ses déplacements. Il se connecta sur la banque de données de l'institut de zoologie inter-mondes mais ne dénicha dans la rubrique « Faune d'Almoha » que de vagues renseignements sans utilité immédiate. À la section « contes et légendes » on parlait toutefois d'un animal mythique censé vivre dans le sous-sol de la planète et se nourrissant des morts mis en terre. Cette bête, dont on ignorait la morphologie, avait été surnommée assez sinistrement : *la Dévoreuse...* Il ne put en apprendre davantage, la Dévoreuse étant manifestement considérée par le rédacteur de l'article comme un conte folklorique sans fondement.

Un peu plus tard, lorsqu'il essaya d'obtenir de Suzie Boomayer de plus amples informations, celle-ci se cacha le visage dans les mains et gémit comme à l'accoutumée qu'elle ne voulait pas parler de cela, *pas maintenant*.

— Il faut que je dorme, ne cessait-elle de pleurnicher. Je ne serai bonne à rien tant que je n'aurai pas fait une cure de sommeil.

En dépit de l'énervement qui le gagnait, David résista à l'envie de la saisir aux épaules et de la secouer. Il lui en voulait par-dessus tout de lui avoir communiqué son angoisse comme un virus. Un soir, alors qu'elle avait bu à s'en rendre malade, elle se traîna à ses pieds en le suppliant de lui prêter assez d'argent pour s'acheter une place sur le charter du sommeil.

— Je n'en peux plus, sanglotait-elle, si je continue comme ça je finirai par me suicider. Prêtez-moi de quoi voler pendant une semaine, rien qu'une semaine. Quand je redescendrai j'aurai retrouvé mon équilibre et nous pourrons travailler sérieusement.

Elle rampait sur la moquette, nouant ses bras autour des jambes de David.

— Vous pouvez me baiser si vous en avez envie, larmoyait-elle, je ne me débattrai pas, promis.

Il finit par la prendre dans ses bras et la porta sur le lit. À peine était-elle étendue qu'elle fut abominablement malade et se mit à vomir tout l'alcool qu'elle avait ingurgité au cours de la soirée. David dut la déshabiller, la soutenir jusqu'à la douche et la laver à l'eau tiède.

— Vous êtes gentil, marmonnait-elle tandis qu'il lui savonnait le visage. Vous z'êtes pas un salaud, j'ai vu tout d'suite...

Quand il l'eut emmitouflée dans un peignoir et bordée dans son lit, elle parut reprendre un peu ses esprits.

— J'suis plus bonne à rien, chuchota-t-elle. J'ai honte. Appelez Sigris, c'est mon assistante. Elle vous montrera ce qu'il y a à voir. Le numéro est sur mon bureau. Vous vous rappellerez ? Sigris... Une sale petite teigne qui n'a peur de rien. Moi, je suis trop fatiguée. Il y a des années que je n'ai pas fermé l'œil.

Lorsqu'elle fut assoupie, David détacha plusieurs chèques de voyage de la liasse qu'on lui avait fournie pour ses frais généraux, les mit dans une enveloppe sur laquelle il écrivit en grosses lettres *Bon voyage et bonne nuit*, puis posa celle-ci sur la table de chevet. Après quoi il regagna sa chambre, avala un somnifère léger, et dormit d'une traite jusqu'au lever du jour. Dès qu'il ouvrit les yeux il sut que la maison était vide. Seulement vêtu d'un slip, il traversa le couloir pour jeter un coup d'œil chez Suzie. Le lit était ouvert. Sur les draps reposait l'enveloppe vide. Au-dessus de l'oreiller, sur le mur, on avait tracé à l'aide d'un bâton de rouge à lèvres un grand *Merci* ! Il soupira, à la fois soulagé et mécontent. Point n'était besoin de visiter toutes les pièces pour deviner que Suzie Boomayer se trouvait en ce moment même à l'aéroport, attendant avec impatience la prochaine escale du charter du sommeil.

Il s'habilla en maugréant et descendit dans le bureau. *Sigris*. C'était le nom qu'elle avait prononcé. Son assistante ? Serait-elle seulement plus fiable qu'elle ?

David trouva le numéro sur le buvard du sous-main. C'était celui d'une cantine de mineurs où il dut se contenter de laisser un message.

— Dites-lui bien de passer de toute urgence aux Pompes funèbres, répéta-t-il. On a du travail pour elle. Un travail important et bien payé.

— Ouais, c'est ça, on lui dira, grasseya une voix avinée dans l'écouteur.

Il raccrocha et se mit à faire les cent pas dans la boutique déserte, entre les cercueils vides. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait bien pouvoir tenter pour reprendre la situation en main. En fait, il se sentait complètement démuné.

Sigris se présenta en début d'après-midi, et David, en la voyant entrer dans la boutique crut d'abord avoir affaire à une zonarde se préparant à le dévaliser. Elle était maigre et longue, toute corsetée de cuir clouté, à la manière des mineurs, et ces vêtements érodés par le frottement des roches l'enveloppaient comme les différentes pièces chitineuses d'une carapace. Au sommet du blouson trop vaste s'épanouissait un petit visage blême de chat famélique, aux cheveux noirs coiffés en brosse. Elle aurait été jolie si sa bouche n'avait été fendue par une vilaine cicatrice qui lui coupait les lèvres en deux, verticalement, tel un coup de sabre porté de haut en bas.

— Si vous faites appel à moi c'est que la Boomayer a encore eu ses vapeurs, dit-elle d'une voix acide. Je suppose qu'elle vous a offert de la grimper en échange d'une virée en charter ?

Elle s'était plantée au milieu de la boutique, les cuisses légèrement écartées, dans une attitude de défi. Ses bottes encroûtées de boue lui gagnaient la jambe jusqu'au genou. « Une sale gosse, pensa immédiatement David. Une sale gosse qui va m'en faire baver. » Quel âge avait-elle ? Dix-huit... vingt ans ? La cicatrice la vieillissait et gâchait tout son attrait. Personne ne pouvait avoir envie d'embrasser une bouche ainsi mutilée. Lorsqu'elle parlait, on avait l'impression de voir s'animer une plaie.

— Alors c'est vous le Terrien qui doit sauver la planète ? ricana-t-elle. Boomayer m'avait prévenue de votre arrivée. Vous

êtes une sorte de croque-mort interstellaire, si je comprends bien ?

David décida de ne pas répondre aux provocations et de rester calme. Le petit visage blême, aux yeux cernés, remuait en lui quelque chose d'indéfinissable. Il voulut se raidir. Seize ans ? Dix-sept ? Elle avait des yeux durs. « Des yeux de pute ? » pensa-t-il, mais l'aspect asexué de Sigris rendait aussitôt caduque cette vague hypothèse. « Une bonne sœur, corrigea-t-il mentalement. Une nonne vêtue de cuir clouté. »

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en essayant de ne pas parler comme un flic.

— Je suis Sigris, répéta-t-elle. Je suis née sur cette planète. Mon père et ma mère étaient mineurs. Une coulée de boue les a étouffés au fond d'un tunnel. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur Almoha. Sans moi, vous ne vous en sortirez pas. Vous finirez par faire une bourde et les mineurs vous lyncheront. Ou vous me suivez sans rechigner, ou vous sautez dans le charter du sommeil pour aller pioncer en compagnie de la mère Boo-boo. C'est à vous de choisir.

David l'avait à peine écoutée. C'était dur de faire semblant de pas regarder la cicatrice quand elle parlait. Une plaie, une plaie en étoile, comme la bouche de certains animaux marins. Une jolie petite fille à jamais défigurée par un coup qui avait dû lui entailler la chair jusqu'à l'os. Tout à coup ses épaules s'affaissèrent, comme sous l'effet d'une brusque fatigue, et elle abandonna son attitude de défi adolescent.

— Écoutez, dit-elle d'une voix sourde, vous avez l'air plutôt moins bête que la mère Boomayer, alors autant en profiter. Si vous voulez redresser la barre, il faudra faire vite. Êtes-vous prêt à jouer le jeu jusqu'au bout ?

David acquiesça.

— Okay, fit-elle. Alors amenez-vous, et prenez des notes, je ne répéterai pas deux fois.

*

* *

Elle commença par lui faire visiter les immeubles du voisinage. Des tours de béton brut, sans peintures ni placages extérieurs, des donjons gris, salis par les pluies, où les fenêtres minuscules s'ouvraient comme des meurtrières. Des dortoirs verticaux pour mineurs, purement utilitaires. Des terriers qu'on regagnait en traînant les pieds, les paupières lourdes de fatigue. Des logements sans fioritures, cavernes cubiques et rudimentaires forées dans l'épaisseur du ciment. Un coin douche pour se débarrasser de la boue incrustée dans la peau, un coin repos où l'on se laissait tomber comme une masse sur le matelas de moussé posé à même le sol. Un coin... Une succession de « coins », jamais une vraie pièce où il aurait fait bon vivre. Et partout les mêmes meubles d'aluminium, conçus pour résister aux chocs, les placards incorporés aux murs et emplis d'une vaisselle incassable en plastique gris. Dans chaque pièce un téléviseur protégé par une vitre blindée, et toujours les mêmes émissions religieuses montées en boucle pour passer jour et nuit, toujours et toujours...

Sigris lui avait prêté une parka polaire munie d'une cagoule doublée de fourrure synthétique. Il avançait, les poings frileusement plantés au fond des poches, respirant à petits coups pour ne pas se geler les poumons. Moins 36 degrés centigrades dans les studios, les F3... L'hiver en conserve partout, dans les chambres, les cuisines, les salles de bains. Des stalactites au bout de chaque robinet, dix centimètres de glace dans la lunette des w.-c. Les canalisations éclatées... David marchait sur des moquettes durcies par le givre, des tapis qui crissaient sous ses semelles comme du verre pilé. Dans chaque appartement on avait stocké les cercueils extraits du caveau familial. Trois, quatre, parfois six gros sarcophages de bois ou de métal, qu'on avait entassés où l'on avait pu. Les caisses noircies mangeaient tout l'espace, ne laissant guère de place pour circuler.

— Mais pourquoi cette température de congélateur ? demanda David.

— Toujours la même obsession, répondit Sigris. Mettre les corps à l'abri de la corruption. Dans la terre ils ne risquaient rien, l'argile d'Almoha a la propriété de conserver la chair

intacte à travers le temps. Elle empêche l'oxydation et la décomposition des organes. Elle est complètement imperméable et ne laisse pas passer l'air. En fait c'est une boue qui convient merveilleusement aux enterrements. Une fois exhumés, les corps risquaient de se défaire, c'est pour cette raison que les habitants des HLM ont trafiqué le système de climatisation...

— Ils auraient pu utiliser des chambres froides.

— Vous ne comprenez rien à l'état d'esprit de ces gens. Une chambre froide c'est anonyme, ça pue la boucherie. Ce qu'ils désiraient, c'était quelque chose d'intime, de... *familial*. Une sépulture à leur taille, pas un parking pour macchabées où n'importe qui côtoie n'importe qui.

Ils durent se taire car le froid leur brûlait les bronches. David sentait l'étoffe de la parka se raidir sur ses épaules. Ses lèvres étaient peu à peu devenues insensibles et il ne cessait de les mâchonner pour activer en elles la circulation du sang.

— Toute la cité-dortoir a été transformée en morgue, commentait Sigris. Dès qu'on a commencé à parler des viols de sépultures, les mineurs se sont dépêchés d'aller récupérer leurs défunts : père, mère, oncles, tantes, enfants... Le travail est dur sur Almoha, il y a beaucoup d'accidents, et donc beaucoup de décès. Certaines familles ont payé un lourd tribut de sang. La mine mange les hommes et les femmes sans faire de distinction. On étouffe vite dans la glaise. Une vieille plaisanterie locale prétend que les cimetières comptent davantage de locataires que les rares cités qu'on a réussi tant bien que mal à bâtir.

— Alors les morts ont chassé les vivants ? murmura David.

— Pas exactement, corrigea la jeune fille. Les vivants ont offert l'hospitalité aux défunts. Ils les ont invités chez eux, ont tout organisé pour leur confort... et s'en sont allés, parce qu'il est plus facile de vivre dans la rue, sous une tente, que dans un appartement où règne en permanence un froid polaire.

David hochait la tête. Dès qu'il cessait de remuer il sentait le froid l'engourdir et la somnolence lui fermer les paupières. Tout autour de lui, les cercueils disparaissaient sous une croûte de givre qui faisait d'eux d'étranges blocs immaculés. La soufflerie

de la climatisation dérégulée emplissait les appartements de sa respiration oppressante.

— Il faut que vous compreniez, insista Sigris. Ces gens ne plaisantent pas avec les sentiments religieux. Ils croient dur comme fer qu'ils ne se réincarneront pas si leur dépouille mortelle est lésée d'une manière ou d'une autre. Ils ont préféré se clochardiser que d'abandonner leurs morts à la Dévoreuse. Ici, sur Almoha, quand le corps d'un défunt est détruit, son âme ne connaît jamais le repos. Elle devient colère et douleur, et se met à crépiter dans le ciel sous la forme d'un éclair.

— C'est pour cela qu'il y a si fréquemment des orages ?

— Oui, les mineurs en sont persuadés.

Ils visitèrent trois tours d'habitation. Sigris était sans pitié. Comme les circuits hydrauliques des ascenseurs avaient gelé, il fallut chaque fois grimper par les escaliers de secours en essayant de ne pas dérapier sur les marches verglacées. La jeune fille ne semblait pas souffrir de la température affreusement basse. Comme David lui en faisait la remarque, elle émit un petit rire méprisant.

— Vous faites bien trop attention à votre corps, siffla-t-elle. À vos sensations : la douleur, le plaisir, la faim, la soif. Est-ce vraiment si important ? Vous êtes bien comme Suzie Boomayer, toujours en train de pleurnicher.

— Vous voulez dire que les conditions de vie sur Almoha vous ont durci le cuir ? s'enquit David.

— Non, rétorqua Sigris. Nous nous sommes simplement rendu compte que le cuir, comme vous dites, n'était pas aussi important que le croyaient les Terriens.

David ne sut comment interpréter cette répartie. Il mourait véritablement de froid. Il aurait donné n'importe quoi pour échapper à cette glacière. Il commençait à avoir l'illusion qu'on lui faisait visiter une construction taillée dans la paroi même d'un iceberg.

— Je n'en peux plus, finit-il par haleter. Je crois que j'ai saisi ce que vous vouliez me faire comprendre. Si je reste une minute de plus je vais finir aussi raide que les morts allongés dans ces caisses. Par pitié, filons d'ici.

Sigris haussa les épaules et tourna les talons. Quand ils sortirent de l'immeuble réfrigéré, David fut frappé par l'atmosphère moite et chaude du dehors. Suffoquant, il fut un moment sur le point de se mettre nu.

Déjà Sigris l'entraînait dans les sentes du bidonville, au milieu des cabanes précaires et des odeurs d'oignon. Personne ne leur prêtait attention. La fatigue anesthésiait les travailleurs qui avançaient péniblement, les yeux fixés sur le sol. Les équipes qui s'en allaient, mal réveillées, croisaient celles qui revenaient, à bout de force. Les hommes réintégraient leurs cabanes en maugréant. Dans chaque casemate scintillait l'écran d'un téléviseur portable, retransmettant une quelconque émission religieuse. Au fur et à mesure qu'on progressait, l'enchevêtrement de planches et de tôles se faisait inextricable. Le capharnaüm devenait labyrinthe. Les enfants vous bousculaient, se ruiaient dans vos jambes ou vous bombardaient de déchets. Par les fentes des cloisons David surprenait les images fugitives d'hommes et de femmes à demi nus, abîmés dans le sommeil. Une odeur acide de désinfectant planait sur cette cité naine, le désinfectant qu'utilisaient les mineurs pour empêcher la prolifération bactérienne résultant de la promiscuité, et dont ils aspergeaient régulièrement les trottoirs et les vêtements. À la suite de la jeune fille il pénétra dans un parking souterrain où l'on avait allumé un grand feu. Des travailleurs au crâne rasé se pressaient autour du brasier, écoutant les discours d'un vieillard aux mains grêles.

— C'est le parking où se rassemblent les différentes églises d'Almoha, chuchota Sigris. Chez nous il n'y a pas de prêtres à proprement parler. Les détenteurs de la parole sacrée sont le plus souvent des mineurs à la retraite, ou encore des estropiés du travail. C'est pour cette raison que vous verrez beaucoup de mutilés dans leurs rangs.

Ils se fauilèrent dans la foule silencieuse. David fut frappé par l'expression d'attention douloureuse qu'on pouvait lire sur ces visages barbus aux traits grossiers. Il y avait de la peur dans ces gueules de paysans égarés au fin fond du cosmos, et une sorte de rage qu'ils ne dominaient qu'à grand-peine. Les « prêtres » monologuaient, mais leurs discours n'avaient pas

cette emphase et cette habileté dialectique qu'on rencontre d'ordinaire chez les théologiens professionnels. Ils ne faisaient pas de phrases, ils cherchaient leurs mots avec des froncements de sourcils, essayant d'exprimer une idée qu'ils devinaient fondamentale mais qui ne leur apparaissait pas clairement. David se fit la réflexion qu'il assistait à l'avènement d'une religion, d'un dogme. Ces travailleurs fourbus rassemblés sur un parking désaffecté ne différaient guère en fait des chrétiens des premiers âges cherchant l'abri des catacombes pour y jeter les bases d'une croyance qui ferait bientôt vaciller un empire.

Les vieux ânonnaient, agitant leurs mains déformées par les rhumatismes, tour à tour criant et marmonnant. Peu à peu le cercle des visages se resserrait autour d'eux, se changeant en un mur de corps soudés, compacts. Ils parlaient de la nécessité de demeurer entier par-delà la mort, ils parlaient de leur peur du fractionnement corporel. Pourrir ou se faire incinérer, c'était perdre toutes ses chances de réincarnation. Les défunts devaient être protégés des injures du temps, de la corruption. Telles des statues, ils devaient traverser les siècles en conservant toute leur chair sur les os, sans que leurs traits s'altèrent, sans que jamais ils ne deviennent des objets d'horreur.

— Des dormeurs, disaient les vieux. Un mort doit rester un dormeur, un corps qui ne respire plus, qui ne bouge plus, mais dont les traits resteront toujours ceux que nous avons chéris...

La foule approuvait d'un hochement de tête et en marmonnant d'une voix sourde un *Oui-c'est-vrai-c'est-ainsi-que-cela-doit-être* qui venait ponctuer le sermon des anciens à intervalles réguliers. Oui, les incinérations étaient mauvaises, elles changeaient le corps en poussière, et qui respecte ce que le vent peut éparpiller dans la fantaisie d'une bourrasque ? Un temps l'on avait cru que la boue d'Almoha préserverait les défunts de la désagrégation, et on avait remercié les dieux pour ce présent magnifique. La boue avait longtemps conservé les corps intacts, les affranchissant de la marche du temps.

— Tous les ans venait le jour de la Fête des morts, marmonnaient les vieux, et nous nous rassemblions dans les cimetières pour exhumer les cercueils, comme le commande la

tradition. Et c'était chaque fois une joie, le couvercle à peine ôté, de découvrir que notre cher défunt n'avait pas changé, que son visage chéri était toujours intact... Rappelez-vous. La glaise préservait le peuple des dormeurs perpétuels.

— *Oui-c'est-vrai*, scandait la foule.

Un temps l'on avait cru qu'il en serait toujours ainsi. On avait vénéré la boue qui pourtant rendait difficile le travail de la mine. La boue qui pouvait envahir les galeries à tout moment et vous étouffer dans sa gangue élastique. On savait que le danger était le prix à payer pour la paix des morts. Et puis...

Et puis la Dévoreuse s'était réveillée, la vieille bête cachée au cœur de la planète. La charognarde qui se nourrissait de cadavres. Avec le temps, elle était devenue de plus en plus forte et les cercueils d'acier n'avaient plus suffi à défendre les morts de son ignoble appétit... Au début, se rappelaient les anciens, ses ongles étaient mous, ils s'effritaient sur le bois des sarcophages. On savait qu'elle était là mais on ne la craignait pas vraiment. On pensait qu'elle saurait se contenter des mineurs écrasés au fond des galeries éboulées. Qu'elle prélèverait sa pitance sur ce contingent de morts accidentels, et surtout : *qu'elle saurait s'en contenter*.

— Mais elle a grandi, chevrotaient les vieillards en se cachant le visage dans les mains. Et sa faim a grandi avec elle. Et il lui fallait toujours plus de morts. Et ses ongles, entre-temps, étaient devenus des griffes capables de déchirer le fer. Elle se moquait désormais des enveloppes blindées. Elle broyait les sarcophages entre ses doigts comme on écrase une noix. Elle a commencé à voler les morts, à piller les cimetières, systématiquement, ne respectant plus le repos des dormeurs perpétuels...

Ceux qu'elle avait dévorés n'avaient plus de corps, et leurs âmes, chassées de ce dernier logis, erraient à travers la plaine, vagabondes et désespérées, hurlant dans le vent qui les maltraitait, les poussant de-ci de-là... Et quand leur colère devenait trop vive, elle éclatait en éclairs de feu, foudroyant les avions entre les nuages.

Oui, la Dévoreuse était sortie de son engourdissement, et cela signifiait qu'elle allait bientôt quitter sa coquille pour

mettre le nez au-dehors, qu'elle allait crever le sol pour jaillir à l'air libre.

— Et ce sera un spectacle terrible, haletaient les orateurs, car personne ne connaît son apparence qui est paraît-il affreuse. Oui, elle fera exploser Almoha et déploiera ses ailes dans la nuit du cosmos, prête à prendre son vol après des millénaires d'attente...

Dans la foule des femmes tombèrent à genoux et se cognèrent le front sur le sol. Une grande lamentation courait de bouche en bouche. David saisit Sigris par le coude pour l'entraîner derrière un pilier mais la jeune fille se dégagea d'un coup sec.

— C'est quoi, cette histoire de coquille ? chuchota-t-il. Ils ont l'air de croire qu'Almoha est un œuf...

Sigris lui jeta un regard étonné.

— Boomayer ne vous a donc rien dit ? fit-elle. Bon sang, mais vous êtes vraiment puceau ! Il va falloir que je vous explique tout ! C'est cela même le théorème de base : *Almoha est un œuf...* Un œuf gigantesque en suspension dans le cosmos. Un œuf pondu par une bête des premiers âges et abandonné là, dans le vide de l'espace. Un œuf destiné à éclore lentement, et au sein duquel s'est développé peu à peu l'embryon d'un animal énorme dont on ignore à peu près tout.

— Mais..., bégaya David, c'est seulement une légende ?

— Pas du tout, rétorqua Sigris. C'est la pure vérité. Nous vivons à la surface d'une coquille. Nous avons bâti des villes à la surface de cette même coquille. Lorsque nous marchons nous allons et venons au-dessus d'une bête assoupie, roulée en boule, et qui un jour, lorsqu'elle aura atteint le stade final de son développement organique, fera éclater l'œuf que vous appelez Almoha. Alors nous mourrons tous. La planète explosera en mille morceaux et la Dévoreuse prendra son vol, comme disent les anciens.

David était abasourdi mais n'osait contredire son interlocutrice. Après tout il s'agissait d'une croyance parmi tant d'autres, et il ne lui appartenait pas d'en discuter. Toutefois, à l'idée d'être en ce moment même juché sur une coquille qui pouvait se fendre brusquement, il éprouvait une angoisse

irrépressible. Un œuf ? Un œuf géant en suspension dans le cosmos, un œuf dont le diamètre était celui d'une petite planète ? Allons ! C'était grotesque ! Un conte à dormir debout... Une superstition de mineurs analphabètes, voilà tout. Mais il avait beau tenter de se rassurer, quelque chose continuait à grelotter en lui, quelque chose qui le poussait à fixer le sol entre ses pieds.

— Vous n'y croyez pas, hein ? fit Sigris, goguenarde. Les Terriens n'y croient jamais, et pourtant c'est vrai. La bête est là, comme un énorme poussin. Un poussin sûrement très laid et dont l'embryon a pris mille ans pour mûrir. C'est pour cela qu'elle mange : pour achever son développement. Elle vole les morts parce qu'ils sont placés sous la terre, tout près d'elle, à sa portée. Elle peut s'en emparer sans mettre le nez dehors. Il lui suffit pour cela de glisser l'une de ses pattes au hasard des galeries qui sillonnent sa coquille.

Elle fit une pause, comme si elle cherchait ses mots, puis murmura :

— Il faut vous mettre dans la tête que c'est une coquille poreuse, sur le point d'éclater, et déjà fissurée en de nombreux points. C'est par ces lézardes qu'elle passe la patte.

— Déjà fissurée ? répéta David.

— Oui, elle a frôlé le stade de l'éclosion il y a de cela quelques années. Si la planète n'a pas éclaté, c'est parce qu'on a retiré les morts de terre, et qu'on a mis en quelque sorte la Dévoreuse à la diète. La bête s'est retrouvée privée de nourriture et son développement corporel s'est ralenti. Vous pigez : elle ne peut pas mourir. Si elle n'a plus rien à manger, elle entre en léthargie comme les reptiles. Elle attend. Elle peut attendre un siècle ou deux. Elle n'est pas pressée. Le temps ne représente rien pour elle.

— Mais pourquoi les colons n'ont-ils jamais essayé de la tuer ? questionna David en se maudissant de s'être laissé entraîner dans une pareille discussion.

— Vous êtes idiot ou quoi ? cracha Sigris. C'est elle qui nous donne la chaleur, elle est notre feu central. Elle sécrète notre oxygène. Son magnétisme nous tient les pieds collés au sol. Si

elle se ratatinait au centre de sa coquille, pour mourir, nous mourrions avec elle.

David hocha la tête pour se donner une contenance. Il ne devait pas s'occuper de ces balivernes. Il était simplement venu là pour résoudre le problème des viols de sépultures. Il allait devoir affronter un charognard, mais un *vrai* charognard, une bête *réelle*, pas un animal de légende. Ce serait sûrement une bestiole peu ragoûtante, mais qui n'aurait rien de commun avec cette espèce de... dragon auquel Sigris faisait allusion.

— Alors, dit-il un peu stupidement, c'est elle qu'on entend marcher sous la terre ? Quand elle s'embête, elle fait les cent pas à l'intérieur de son œuf...

La jeune fille haussa les épaules et s'éloigna, se frayant un chemin dans la foule. David se précipita dans son sillage. Il se sentait très mal à l'aise au milieu de tous ces hommes au visage pétrifié par la foi. Quand il l'eut rattrapée, il essaya à nouveau de lui prendre le bras, mais elle se dégagea encore une fois.

— Vous êtes un crétin, dit-elle avec une sorte de lassitude. Si vous continuez comme ça vous ne comprendrez rien à ce qui se passe en ce moment même sous nos pieds. Nous sommes entrés dans la phase finale. La Dévoreuse est tout près de l'éclosion. Elle est presque entièrement constituée et commence à songer à sortir. Sa faim augmente, et son impatience aussi... Elle en a assez de la réclusion, elle veut prendre son vol, déployer ses ailes et partir à la découverte des galaxies. Elle ne désire plus qu'une chose : achever la construction de son organisme, entrer en possession de tous ses pouvoirs. Or elle ne trouve plus de quoi se satisfaire dans l'enceinte des cimetières puisque ceux-ci sont vides. Elle n'accepte pas cet état de choses...

— Vous voulez dire qu'elle va s'en prendre aux vivants ?

— Non, c'est une charognarde. Elle ne mange que de la viande morte.

— Si vous ne voulez pas essayer de la tuer, c'est sans issue. Je suppose que les mineurs s'attendent à ce qu'elle leur mène la vie dure ?

— Oui, mais ils ont peur que la Dévoreuse ne fasse s'écrouler les immeubles-cimetières pour s'emparer de tous les cercueils qui y sont entassés. Ce serait pour elle comme de glisser la main

dans un formidable garde-manger. Elle aurait là de quoi achever sa croissance. Elle grandirait d'un coup et l'œuf exploserait.

— Qu'est-ce que vous suggérez ? Si vous ne m'autorisez pas à balancer des grenades de profondeur dans chacune des crevasses qu'elle a ouvertes, où est la solution ?

— Il faut... il faudrait mettre définitivement hors de sa portée les cercueils qui excitent sa gourmandise. Si elle ne trouve plus rien pour s'alimenter, nous avons une chance, une faible chance qu'elle s'affaiblisse et qu'elle se rendorme, comme elle l'a déjà fait à plusieurs reprises dans le passé. Il faut gagner du temps.

David fit la grimace. Ce que lui demandait Sigris, c'était d'organiser l'émigration des milliers de morts stockés en ce moment même dans les cités-dortoirs de la planète.

— Vous voulez que je fasse venir une fusée-cargo et que je déménage toute la nécropole de ce foutu planétoïde ? demanda-t-il.

— Non, dit la jeune fille. Les gens d'Almoha n'accepteraient jamais que leurs défunts soient transportés sur un autre monde. Si vous faisiez ça, vous auriez une révolution sur les bras.

David se prit la tête à deux mains.

— Vous me donnez la migraine..., fit-il avec lassitude.

À force de marcher, ils avaient fini par aboutir au pied d'un chapiteau de cuir d'où s'échappait une chaleur épaisse et grasse faite d'un mélange de sueur et de viande rôtie qui mettait l'eau à la bouche. David eut soudain conscience qu'il n'avait rien avalé depuis le matin et qu'il mourait de faim. Sigris s'engagea sous la tente collective. Des tapis, jetés sur le sol, délimitaient une multitude de petits territoires individuels. On avait également dressé d'autres tentes de moindre importance pour se préserver du froid. Des braseros grésillaient un peu partout, installant des oasis de tiédeur. L'air était lourd, saturé des senteurs diverses, épices, vin, désinfectant, savon liquide, cuir des vêtements de travail. Comme partout ailleurs, une marmaille bruyante galopait entre les cahutes de toile. Sigris entraîna David vers un abri délavé qui ressemblait à un wigwam aux parois rapiécées.

— C'est mon territoire, annonça-t-elle. Nous dormirons ici. Demain je vous ferai voir le métro. On y entend mieux la bête que partout ailleurs.

Le wigwam se présentait sous la forme d'un cône étroit de tissu « camouflage » maculé ici et là d'inscriptions militaires peintes au pochoir. Des caisses de bois blanc faisaient office de coffres de rangement. L'ensemble avait quelque chose de monacal. « Une cellule, songea David en se laissant choir sur le sol. Une cellule de nonne. » Il faisait chaud et il ne tarda pas à étouffer. Il dut se dépouiller de sa parka et des différents tricots qu'il avait enfilés en prévision de sa visite à la nécropole réfrigérée.

Sigris l'imita, rejetant sa carapace de cuir pour ne conserver sur elle qu'une chemise de toile et un slip de coton kaki, d'allure toute militaire. Elle avait de longues jambes bien musclées, mais dont les mollets se révélaient couturés d'un disgracieux entrelacs de cicatrices boursouflées, comme si on lui avait tailladé les jambes au couteau. Elle sortit dans cette tenue pour aller négocier deux plats de viande et des gâteaux de riz fermenté à un marchand qui tenait son étal au milieu du chapiteau. Le contenu des écuelles embaumait. David se dépêcha de manger avec ses doigts cette viande délicieusement caramélisée et qu'une sauce brune à l'oignon nappait comme un vernis. Ils dévorèrent en silence, puis Sigris déboucha une gourde de vin.

— Vous m'avez parlé des autres, observa David au moment où elle lui tendait l'outre. Mais vous, à quoi croyez-vous ?

La jeune fille eut un rire sans joie.

— Ni au cercueil, ni à la réincarnation, lança-t-elle avec une étrange ardeur. La boue me dégoûte, je deviendrais folle si je savais qu'après ma mort je n'avais d'autre alternative que de passer le reste de l'éternité enfermée dans une boîte parfaitement hermétique, sous deux mètres de tourbe. Ce n'est pas comme ça que je veux finir... Pas à la manière d'une taupe. J'ai d'autres projets.

— Vous êtes une hérétique ?

— En quelque sorte, oui. Mais il ne faut pas parler de ça. Les mineurs n'aiment pas qu'on s'éloigne des traditions.

Elle s'allongea sur le tapis de sol et s'étira. Jetant un coup d'œil à David, elle dit :

— Si vous voulez baiser, n'hésitez pas. Je m'en moque, il y a longtemps que je n'attache plus aucune importance à ça. Mon corps ne m'intéresse pas. Si ça peut vous détendre ou améliorer nos relations, vous pouvez vous en servir.

Joignant le geste à la parole, elle fit glisser son slip le long de ses jambes pâles et écarta légèrement les cuisses en une invite qui, malgré tout, ne réussissait pas à être obscène.

— Vous n'aimez pas le plaisir ? s'enquit David, un peu gêné.

— Je n'aime rien de ce qui se rapporte au corps, murmura Sigris comme si elle s'endormait. J'ai appris très jeune à m'en détacher. Cette cicatrice que j'ai en travers de la bouche, c'est moi qui me la suis faite... pour éloigner les garçons qui me tournaient autour. Je savais que la laideur me préserverait. J'ai aussi marqué mes jambes, mon ventre et mes seins. Avec un couteau. Vous voulez voir ?

Comme David bafouillait, elle éclata d'un rire clair, un rire de petite fille.

— Vous êtes drôles, vous les Terriens, avec votre obsession du corps : la jeunesse, la minceur, la bonne forme physique, comme si c'était important. Vous êtes des fétichistes. La chair ce n'est qu'un emballage, et vous prêtez beaucoup plus d'attention à l'emballage qu'à ce qu'il contient. L'âme, vous vous en fichez, du moment que vous avez le ventre plat et pas de cheveux gris...

David n'osait se rapprocher d'elle. Sa bouche balafrée lui faisait peur.

— Je vous assure que vous pouvez me baiser, répéta Sigris. Souvent, cela facilite les rapports par la suite. Moi, je m'en moque. Je l'ai fait avec des vieux, des clochards, exprès, pour dépasser le stade de la répugnance, pour me détacher des contacts. Avec des animaux aussi, dans les spectacles de foire, pour gagner de quoi manger. Ça ne compte pas vraiment. Quand on accorde peu de prix à la chair, on ne se sent jamais souillée.

— Est-ce que c'est en rapport avec vos croyances personnelles ? demanda David.

— Oui. Je vous expliquerai un jour. Pas maintenant, c'est trop tôt. Alors ? Vous ne voulez vraiment pas ? Ce sont les cicatrices qui vous dégoûtent ? Je peux éteindre la lumière si vous préférez.

David refusa, horriblement mal à l'aise, et pourtant il avait envie de Sigris. Il s'allongea sur le dos, fixant le sommet de la tente.

— C'est une sorte d'ascèse ? fit-il au bout d'un moment. Un truc pour vous purifier ?

— Mmm..., fit Sigris. Nous sommes quelques-uns à ne pas partager les idées des colons. Nous pensons qu'ils se trompent en accordant une telle importance à la conservation des corps. Tout le monde croit que j'ai eu un accident. Pour les hommes je suis « la pauvre fille qui serait tellement jolie sans ces vilaines cicatrices », ils me plaignent, mais je leur fais un peu peur. S'ils savaient que je me suis mutilée moi-même, ils me chasseraient pour avoir osé faire outrage à mon corps. Ça n'a aucune importance. Après la mort de mes parents j'ai été recueillie par deux femmes qui se mortifiaient régulièrement. Tous les mois, elles me demandaient de leur trancher une phalange à un quelconque doigt de la main. J'avais le choix. Elles me tendaient le couteau et me disaient : « Faut pas avoir peur, c'est rien. Et si tu nous vois faire une grimace, coupes-en deux, pour nous punir. » Je sais aujourd'hui qu'elles avaient raison. C'étaient de saintes femmes. À partir de dix ans elles m'ont appris à me prostituer avec un détachement total. Elles se prostituaient elles-mêmes, sans jamais réclamer autre chose qu'une obole, et elles s'appliquaient à ne coucher qu'avec les hommes les plus répugnants... C'était comme un défi constant qu'elles se lançaient mutuellement. Ça doit vous paraître horrible, non ? Au bout d'un moment on dépasse les sensations immédiates : le dégoût, la douleur, la souillure. On n'y prend plus garde. On est ailleurs, bien au chaud dans sa tête, portes et fenêtres closes. Imperméable. On prête son corps comme on louerait un outil.

— Et tout cela pour arriver à quoi ? insista David.

— Plus tard, soupira Sigris. Je vous dirai ça plus tard. Quand vous serez prêt. À présent il faut dormir. Demain nous

descendrons dans le métro. Avec un peu de chance vous verrez la bête.

CHAPITRE IV

Ils se levèrent à l'aube, se mêlant aux équipes qui s'en allaient à la mine. Sigris portait en bandoulière une puissante lampe à dynamo, ce qui – d'emblée – fit frémir David.

— Les couloirs du métro sont en principe encore éclairés, observa la jeune fille, mais on est toujours à la merci d'une panne. Si cela se produit, ne paniquez pas et contentez-vous de suivre les flèches phosphorescentes qui indiquent la direction de la surface.

Elle se voulait rassurante, mais David la sentait tendue, inquiète. Ils sortirent du parking et gagnèrent une place au centre de laquelle s'élevait une statue de bronze assez laide dédiée à la mémoire d'un quelconque président du trust minier. L'entrée du métro se trouvait là. Banale, nullement murée ou défendue par une clôture de barbelés. Des ordures s'étaient simplement amoncelées sur les marches d'accès, et ils durent s'ouvrir un chemin à coups de pied dans ce dépotoir pour parvenir jusqu'à la porte.

David s'était préparé à une déambulation au cœur d'un labyrinthe sinistre, à une suite de boyaux évoquant les pires catacombes... Il n'en était rien. Les couloirs qui s'étiraient devant lui étaient vides et propres, éclairés par des batteries de tubes néon diffusant une lumière blême qui scintillait sur le carrelage humide. Il y régnait cependant un silence étrange, inhabituel dans ce type d'installations. On avait beau tendre l'oreille, on ne détectait aucun bruit de cavalcade, aucun roulement de rame, aucun claquement de portières. Pas de musique non plus. Seules les infiltrations d'humidité faisaient courir sous les voûtes carrelées l'écho de leurs clapotis réguliers.

L'atmosphère ambiante était à peu près celle d'une caverne naturelle, avec ses odeurs de moisissure, ses courants d'air, ses relents d'eau croupie. Même les sonorités sépulcrales étaient au

rendez-vous : il aurait suffi de fermer les yeux pour s'imaginer au cœur d'un gouffre souterrain, quelque part dans la nuit de la terre. Par bonheur le circuit électrique semblait à peu près en état de marche. Les ténèbres ne régnaient qu'à de rares endroits, là où les tubes d'éclairage avaient grillé, mais ces poches de nuit n'excédaient jamais vingt mètres de long. David ne pouvait toutefois s'empêcher de presser le pas chaque fois qu'il devait plonger à la suite de Sigris au sein de ces sections obscures. Au fur et à mesure qu'on s'enfonçait, on prenait conscience que le silence des lieux n'était pas aussi absolu qu'on avait d'abord pu le croire. Tout en bas, quelque chose rampait, se frottant aux parois. Cette reptation s'interrompait parfois pour se changer en un grattement féroce comme aurait pu en produire une main griffant la pierre d'une muraille. Sigris, très pâle, ne disait rien. Elle avançait moins vite à présent qu'on avait atteint les quais.

— C'était une erreur d'installer un métro, haleta-t-elle au moment où ils débouchaient sous la voûte d'une station. On aurait dû penser que les tunnels représenteraient des voies de circulation particulièrement tentantes pour la Dévoreuse. Elle les a aussitôt annexés. C'était ça de moins à creuser. Elle y a introduit ses tentacules, s'y déplaçant comme dans un terrier. Peu à peu elle a envahi tout le réseau ferroviaire souterrain, provoquant de nombreux accidents. Très vite les gens ont cessé d'emprunter ce moyen de transport et les rames ont rouillé au long des rails.

David dut faire un effort pour s'approcher du bord du quai. Malgré la peur qui s'insinuait en lui, il ressentait le besoin de regarder au fond des tunnels, de sonder ces interminables galeries où stagnait une inquiétante obscurité.

— Alors, dit-il, d'après vous, elle est quelque part là-dedans ?
Sigris haussa les épaules.

— Pas tout entière, répéta-t-elle en se contraignant à la patience. Seulement certains de ses tentacules. C'est une bête gigantesque qui se tient assise au centre du monde comme un poussin dans sa coquille. Je vous l'ai déjà expliqué. Chaque fois que l'homme fore un puits, une galerie, elle l'annexe aussitôt.

Elle considère que tout ce qui se trouve au-dessous de la surface lui appartient de droit.

David ne trouva rien à objecter. Il avait encore du mal à admettre cette légende d'œuf-planétoïde. Son intelligence se rebellait devant un tel théorème mais il n'osait faire part de son incrédulité à la jeune fille. Ses années d'expérience lui avaient appris qu'il ne fallait jamais heurter de front les croyances en vigueur sur les mondes orbitant aux confins du cosmos. Sigris perçut cependant sa méfiance car elle éprouva le besoin d'expliquer doucement :

— C'était un œuf de pierre, en suspension dans le vide sidéral, à la coquille si dure, si épaisse, qu'on pouvait la confondre avec la roche. Cette coquille était saturée de minéraux de grande valeur, c'est pour cette raison que les Terriens y ont installé une colonie minière. Les gisements paraissaient inépuisables, les filons d'une richesse sans égale. Ce n'est que peu à peu qu'ils ont découvert la vérité... Il leur a fallu des années et des années pour comprendre qu'une bête vivait sous leurs pieds, que c'était elle qui leur fournissait la chaleur, que c'était elle également qui – par l'enveloppe poreuse de l'œuf – rejetait dans l'espace assez d'oxygène pour constituer une atmosphère artificielle. S'ils avaient été sensés, ils auraient dû aussitôt prendre la fuite, mais le goût du lucre les a maintenus sur place. Tout cet or, tous ces métaux précieux que l'industrie terrienne achetait à n'importe quel prix, ces nodules polymétalliques, tous ces sédiments susceptibles de donner naissance à de nouvelles formes d'énergie... Pour rien au monde ils n'auraient voulu y renoncer, eux, les émigrés pauvres qu'on avait transportés comme du bétail dans la soute des fusées-cargos. Ils n'ont pas voulu regarder le danger en face, ils ont imaginé qu'ils pourraient composer avec lui, ruser, se montrer plus malins que la Bête. Ils se sont trompés. En creusant des puits de mine ils ont amoindri la résistance de la coquille, ils ont ouvert autant de passages dans lesquels la Bête s'est engouffrée, se rapprochant de la surface. Comme elle ne s'en prenait qu'aux morts, les dirigeants des compagnies minières d'Almoha n'ont pas jugé le problème sérieux. Quelques cadavres de plus ou de

moins, qu'est-ce que ça pouvait faire, hein ? Et puis tant qu'elle ne s'en prenait pas aux ouvriers en activité...

— Et l'appétit de l'animal a grandi, compléta David. Vous me l'avez déjà expliqué. Mais que fera cette... chose quand elle sera sortie de sa coquille ?

— Personne n'en sait rien. On suppose qu'elle s'envolera, qu'elle ira se percher de planète en planète, comme un vautour. Elle planera dans la nuit, cherchant les mondes où guerres et épidémies font rage, parce que c'est là qu'elle trouvera de quoi se nourrir. Elle se posera ensuite à la surface de ces terres étrangères et se mettra à grappiller les morts. Vous comprenez pourquoi il ne faut pas qu'elle naisse ? Qui aurait envie de voir cette chose voler à travers les galaxies ?

David frissonna. Il lui semblait presque entendre claquer les ailes gigantesques de ce ptérodactyle de légende, des ailes capables d'obscurcir le soleil et de plonger une planète entière dans la nuit.

— Mais quel aspect a-t-elle ? demanda-t-il. Vous devez bien en avoir une idée, même vague ?

Au lieu de lui répondre, Sigris le prit par la main et le conduisit devant la paroi carrelée de la station. Des fresques rudimentaires s'étaient étalées sur la porcelaine, ébauchant les formes d'animaux fantastiques. Les dessins, quoique grossiers, dépourvus d'art, dégageaient une puissance de suggestion effrayante. C'était tantôt une pieuvre aux tentacules grouillants qui attendait au sein de sa coquille, tantôt une énorme araignée, ou encore un animal indescriptible mélangeant les caractéristiques organiques de plusieurs espèces. Un dragon, une chimère aux ailes pour l'heure atrophiées, mais dont les membres se ramifiaient en d'innombrables pseudopodes.

— Qui a dessiné ça ? fit David, la gorge nouée.

— Les gens qui voyageaient dans les rames renversées par la Dévoreuse. Les gens qui, se rendant à leur travail, se sont subitement heurtés à un tentacule obstruant tout le tunnel. Les survivants des déraillements ont peint ces fresques pour témoigner de ce qu'ils avaient cru entrapercevoir.

David se détourna des dessins. On ne pouvait prendre ces témoignages au sérieux. Des gribouillis exécutés sous l'effet de

la terreur par des esprits superstitieux... Non, il n'y avait là rien de véritablement solide. Pas de quoi bâtir un rapport et réclamer des renforts. Sur Terre on se moquerait de lui s'il se laissait aller à évoquer cette sinistre histoire d'œuf et de dragon en gestation. On l'accuserait d'avoir abusé des drogues extra-terrestres.

La main dure de Sigris se referma sur son poignet, l'étreignant douloureusement. Il dut se dégager tant elle lui faisait mal.

— Venez, ordonna-t-elle, Cette fois je vais vous montrer quelque chose qui vous convaincra définitivement. Il va falloir s'engager dans le tunnel, mais vous n'aurez pas peur, n'est-ce pas, puisque vous ne croyez pas à l'existence de la Dévoreuse ?

Ne lui laissant pas le temps de répondre, elle avait sauté du quai pour descendre sur les rails. David ne put refuser de la suivre. Son estomac se serra désagréablement lorsqu'ils s'engagèrent sous la voûte du tunnel de circulation. Sigris actionna la manivelle de la lampe à dynamo, emplissant la galerie d'une lueur tremblotante, irrégulière, qui accentuait l'aspect fantastique des lieux. David réalisa qu'il n'avait plus une goutte de salive dans la bouche et que son scrotum se recroquevillait sous l'effet d'une peur qu'il ne comprenait même pas.

« Tu ne peux pas croire à ça ! se répétait-il. Pas à cette fable invraisemblable. Aucune personne sensée ne pourrait admettre ce genre de choses... »

Mais au fond de lui-même une voix lui murmurait qu'en réalité il ne connaissait rien aux prodiges de l'univers. Les zoologues eux-mêmes, quand on les poussait dans leurs derniers retranchements, avouaient qu'aux confins du cosmos tout était possible..., que tout était à craindre.

Sigris longea maintenant les wagons renversés d'une rame jetée hors de ses rails par une quelconque collision. La mauvaise lumière ne permettait guère de détailler les formes tourmentées des voitures, et David ne fit qu'entrevoir un fouillis de tôles déchiquetées, des accordéons de fer emboîtés les uns dans les autres. Les infiltrations de la voûte avaient déjà recouvert les épaves d'une pellicule rougeâtre uniforme. De grandes crevasses

sillonnaient les murs et le sol, et par endroits, les traverses assujettissant les rails entre eux permettaient de franchir ces abîmes comme l'aurait fait un pont étroit jeté au-dessus du vide. David, pris de vertige, sentait la tête lui tourner. Sous ses pieds, les traverses grinçaient, gémissaient. Un remugle puissant s'élevait des trous. Quelque chose qui n'avait rien à voir avec l'odeur de la terre. C'était plutôt comme un relent de fauverie, une exhalaison d'étable mal entretenue. Quelque chose... *d'organique*.

— Regardez, haleta tout à coup la jeune fille. C'est là, en tête du convoi. La motrice l'a coupé au moment de l'impact, et c'est resté là, à se dessécher...

David plissa les yeux. La lanterne tremblait entre les mains de Sigris, et sa lueur vacillante éclairait les formes vagues d'une bête recroquevillée, tassée contre la paroi par le choc qui avait provoqué le déraillement de la rame. Non, ce n'était pas une bête, plutôt... une main ? Une main aussi grande qu'un wagon de chemin de fer, une main se terminant par trois longs doigts griffus. La chair en paraissait écailleuse et flétrie, tendue sur les os par le processus de momification. Dans le mauvais éclairage cela pouvait passer pour le cadavre d'un crabe ou d'une araignée géante. D'un quelconque arthropode de cauchemar, mais c'était bien une main, une main rudimentaire aux doigts effilés. La chose, quoique ratatinée, n'en dégagait pas moins une formidable impression de puissance. C'était là un outil de prédation conçu pour déchirer les matières les plus résistantes.

— C'est l'extrémité d'un tentacule, dit doucement Sigris. Son bout préhensile. La rame l'a tranché net au moment de la collision, il y a de cela trois ans. Il est là depuis tout ce temps. On raconte qu'il a mis une éternité à mourir. Bien que coupé, il rampait paraît-il au long des wagons, essayant de s'y introduire pour s'emparer des cadavres...

Elle se tut, incapable d'en dire plus. David prit conscience qu'il était en train de marcher à reculons, s'éloignant malgré lui de l'étrange débris obstruant le tunnel. Son cerveau tournait à vide, s'obstinant à nier l'évidence. Il trébucha sur une traverse et faillit perdre l'équilibre. Sigris le rattrapa par la manche et le remit d'aplomb.

— Attention, murmura-t-elle, toutes ces crevasses mènent directement au centre du monde. Si vous tombez...

Elle ne put achever, mais David devina sans peine ce qu'elle avait voulu dire : il aurait suffi de jeter un coup d'œil dans l'entrebâillement d'une des lézardes pour apercevoir la Dévoreuse, assise dans son antre... Mais non ! Il exagérait, la peur lui obscurcissait le cerveau. Il battit en retraite, prenant la direction de la station, impatient de retrouver la lumière. Sigris demeurait immobile, comme victime d'une fascination qui la dominait tout entière. Il dut la secouer pour qu'elle accepte de bouger. David marchait avec beaucoup de prudence, serrant les mâchoires chaque fois que les rails enjambaient un nouveau gouffre, et chaque fois il croyait entendre remuer quelque chose, là, au fond.

« Elle ne s'en prend qu'aux morts, se répétait-il, tu ne risques rien tant que tu es en vie. »

« Oui, lui chuchotait une voix intérieure, mais il suffirait qu'elle ébranle un peu sa coquille pour que tu perdes l'équilibre, que tu tombes et... »

Avec un peu d'astuce on contournait aisément la difficulté, un vivant se changeait vite en un défunt très consommable. Un petit coup de pouce, rien de plus, et...

« Mais, non, se força-t-il à penser. C'est une bête, elle n'est pas capable d'imaginer une telle stratégie. Ce n'est qu'une bête... »

Il avançait le plus vite possible, passant d'une traverse à l'autre, l'œil toujours rivé au sol. Il se faisait l'effet d'un voyeur, tapi dans un grenier pour essayer de surprendre par les fentes du plancher l'intimité de la locataire de l'étage du dessous. Il ne se sentit soulagé qu'une fois qu'ils eurent enfin regagné le quai. Sigris était très pâle, et il songea qu'il devait, quant à lui, avoir à peu près autant de couleur qu'une bougie.

— Alors, fit la jeune fille, maintenant vous y croyez ?

Il détourna la tête, se refusant encore à répondre. Comme il ébauchait un mouvement pour se diriger vers la sortie, Sigris l'arrêta.

— Où allez-vous ? fit-elle. La visite n'est pas terminée.

Elle était sans pitié, et il dut encore la suivre jusqu'à une autre station où elle lui désigna la voûte écaillée, marquée de multiples traces d'impacts. Des lézardes la fendaient de bas en haut, comme si elle avait encaissé de formidables coups de bélier.

— Vous voyez, dit-elle. Les tentacules remontent le long des tunnels jusqu'ici, pour marteler le plafond. Au-dessus de nos têtes se dressent les immeubles de la cité-cimetière que je vous ai fait visiter hier. La Dévoreuse le sait. Elle a senti la présence des morts. Elle voudrait provoquer un affaissement de terrain. Si les maisons s'écroulaient, les cercueils s'engouffreraient dans les crevasses du sol, et elle pourrait alors s'en emparer. Je voulais vous faire voir qu'elle ne se contente pas d'attendre passivement. Tant que la nourriture sera à sa portée, elle tentera tout pour s'en saisir. Elle sapera les fondations des immeubles pour récupérer son bien. Regardez, combien de temps croyez-vous que la voûte résistera encore ?

Ils quittèrent le métro sur cette dernière question. Dès qu'il eut retrouvé la lumière du jour, David se remplit les poumons d'air frais, à s'en faire mal.

Sur le chemin de la boutique de pompes funèbres, il déclara, sans regarder Sigris :

— Ça va, je vous crois. La Dévoreuse existe, mais ne vous faites pas d'illusions, personne sur Terre ne m'emboîtera le pas. Il va falloir régler ce problème entre nous, avec les moyens du bord. J'espère que vous avez une idée...

Alors qu'ils atteignaient les locaux de l'agence, une émeute éclata. Des policiers casqués essayaient de s'introduire dans les immeubles transformés en cimetières verticaux, et les mineurs s'opposaient à cette intrusion avec la plus grande exaspération. L'affrontement dégénéra rapidement, et bientôt l'air fut plein du vacarme des explosions et des cris des hommes en colère. David et Sigris coururent vers la boutique pour échapper aux gaz lacrymogènes que le vent poussait dans leur direction.

— C'est comme ça toutes les semaines, soupira Sigris. Les patrons des entreprises minières veulent qu'on incinère les cadavres. Toute cette histoire ralentit l'extraction des matières premières et ils ont hâte d'en finir. Depuis quelque temps les

grèves se multiplient, les mineurs refusent de creuser de nouvelles galeries dans la coquille, ils prétendent que ce serait là faciliter le travail de la Dévoreuse, lui ouvrir des voies d'accès supplémentaires, et je pense qu'ils sont loin d'avoir tort.

Par précaution David fit descendre les volets blindés qui protégeaient la vitrine et les diverses fenêtres du bâtiment. En l'espace d'une minute la maison devint aveugle et la nuit s'installa dans toutes les pièces. Pour s'occuper l'esprit il entreprit de faire du café. De temps à autre le choc d'un affrontement faisait vibrer le rideau de fer : matraque ratant sa cible, crâne qu'on cognait avec rage contre le métal du volet, pierres lancées à la volée... Cela dura jusqu'au soir, puis les gaz lacrymogènes commencèrent à s'infiltrer dans la maison, obligeant David et Sigris à se protéger le nez et la bouche sous une serviette mouillée.

Plus tard, quand le calme fut revenu, la jeune fille dit d'une voix lasse :

— Il y a peut-être une solution. Avez-vous entendu parler de la néo-sépulture ?

CHAPITRE V

David ignorait tout de la néo-sépulture. Il posa des questions mais Sigris se fit mystérieuse, ne voulant rien lui révéler par avance. Il fallait qu'il se rende compte par lui-même, prétendait-elle chaque fois qu'il insistait. De plus c'était là une activité subversive rigoureusement prohibée, une aberration religieuse réprimée par la loi.

— Et pourtant c'est notre seule chance d'échapper à la destruction totale, répétait-elle. J'ai des contacts avec ces gens-là. Je leur ai demandé de passer nous prendre demain. À mon avis, s'il existe une solution, c'est là-bas que vous la trouverez.

Comme elle l'avait annoncé, un véhicule rébarbatif monté sur train chenillé s'arrêta le lendemain matin devant la boutique. Personne n'en descendit et c'est tout juste si l'une des portières s'entrebâilla pour permettre aux conjurés de monter.

David et Sigris voyagèrent les yeux bandés, tassés à l'arrière du half-track dont les chenillettes brassaient la boue avec de grands bruits de suction. Au moment d'entrer dans le fourgon, David avait vaguement distingué les silhouettes de trois hommes vêtus comme des pirates ou des révolutionnaires de bande dessinée : foulard écarlate noué sur le crâne, cartouchières s'entrecroisant sur la poitrine... Dans la pénombre il avait noté le scintillement des métaux guerriers : cuivre des douilles dans leurs passants de cuir, lames des coupe-coupe ou des sabres droits que les hommes portaient tous dans un étui graisseux, entre les omoplates, tels des samourais loqueteux.

Ensuite, il avait fallu subir les cahots et le silence pesant des hors-la-loi. Après plusieurs heures de route on avait enfin estimé que les passagers étaient désormais incapables de s'orienter, aussi les avait-on délivrés du bandeau. David avait cligné des paupières, ébloui.

Le fourgon roulait au milieu du paysage dévasté d'une ancienne usine à gaz dont la plupart des cuves avaient explosé. Grosses bulles d'acier éventrées, elles offraient au regard des formes curieuses, torturées, qui paraissaient s'être figées en plein mouvement. Tout autour, les poutrelles, les superstructures d'acier, avaient à demi fondu sous le souffle torride de la déflagration, et l'usine avait pris un étrange aspect mi-solide mi-liquide qui rappelait celui du chocolat en train de fondre. Les ondes de choc n'avaient pas épargné le sol dont la boue s'était soulevée en vagues successives, comme pour un raz-de-marée. La chaleur intense avait cuit ces ondulations, telles de vulgaires poteries, les figeant en l'air avant même qu'elles aient eu le temps de retomber. Ces bouleversements du terrain donnaient au visiteur l'impression de se déplacer au milieu d'une sculpture géante censée représenter le flux des marées. David nota que trois réservoirs étaient encore intacts et qu'un système de pompes automatiques les refroidissait en permanence. Après avoir traversé les ruines, le camion s'engagea dans un campement haillonneux qui tenait à la fois du bidonville et du bivouac militaire. Des drapeaux aux emblèmes maladroitement dessinés flottaient à la pointe de grands mâts. David ne put déterminer s'il s'agissait d'insignes corporatifs ou de flammes guerrières. Les ruelles de l'agglomération étaient pleines d'hommes en armes, barbus, souvent brûlés ou mutilés. David dénombra en l'espace de quelques minutes une demi-douzaine de manchots et d'unijambistes. Les infirmes portaient tous des prothèses de fer rudimentaires, sans doute forgées de manière artisanale sur l'enclume du campement. Tous les bras artificiels se terminaient par de redoutables crochets ou des griffes acérées, comme si l'on avait par-dessus tout voulu en faire des outils de combat.

« L'île de la tortue... », pensa instinctivement David. Des souvenirs de lectures enfantines lui emplissaient soudain la tête. La géographie labyrinthique du campement évoquait pour lui le repaire interdit de quelque flibuste avec sa population farouche d'éclopés portant bicorne à tête de mort, pistolets à la ceinture et perroquet sur l'épaule. Il fut brusquement persuadé qu'il côtoyait là la lie de la marine à voiles ; des écumeurs d'océan,

des pilleurs d'épaves, des coureurs de mer toujours prêts à monter à l'abordage, le grappin à la main, le sabre entre les dents... Et pourtant l'usine était fichée au beau milieu d'une plaine immense, à des lieues et des lieues de tout plan d'eau. Pourquoi alors se croyait-il dans un port, au bout du monde ? Il se passa la langue sur les lèvres, cherchant instinctivement à retrouver le goût du sel. Mais l'air sentait seulement le gaz. Une odeur désagréable et métallique qui vous irritait les narines et vous donnait envie d'éternuer. Vivre ici c'était s'asphyxier à crédit, s'habituer à voir – dans le miroir – son visage devenir un peu plus bleu chaque matin... Les hommes qui déambulaient dans les travées du bidonville affichaient tous la même peau cyanosée, les mêmes yeux rougis par les exhalaisons toxiques. Les cuves fuyaient, les tuyaux qui serpentaient entre les poutrelles laissaient sans aucun doute échapper une partie de leur contenu sous pression. Ces émanations planaient sur le campement, corrodant jour après jour les poumons des « pirates » en attente d'embarquement.

Les ruelles trop étroites interdisant au camion de s'avancer plus loin, on les fit descendre ; David renifla encore une fois. Il avait un arrière-goût amer sur la langue, comme s'il avait, à son insu, ingéré du poison.

— C'est le gaz, dit Sigris en le voyant grimacer. Il est extrêmement volatil et les installations sont en mauvais état. Le feu est totalement prohibé dans l'enceinte de l'usine, ici on mange froid et on ne fume pas.

— Il y a eu un accident ? s'enquit David en désignant la silhouette tourmentée des cuves qui se découpaient en ombres chinoises sur l'horizon.

— Des tas d'accidents, soupira la jeune fille. C'est pour cela qu'on en a peu à peu abandonné l'exploitation. Le béthanon B est extrêmement sensible à la chaleur. Une simple étincelle et il explose.

— Pourquoi alors s'obstiner à l'extraire ?

— Parce que sa portance est tout simplement fantastique. Gonflé au béthanon B, un ballon de baudruche pas plus gros que le poing pourrait soulever un éléphant.

David parcourut du regard les canalisations s'échappant des réservoirs. Elles étaient maintenues au sol par d'énormes colliers de fer, comme si l'on craignait qu'elles s'envolent tout à coup. Les cages enfermant les cuves étaient, elles aussi, disproportionnées. Leurs barreaux épais paraissaient avoir été forgés pour retenir prisonnier quelque monstre antédiluvien.

— Nous nous trouvons dans une exploitation clandestine, murmura Sigris. Normalement toutes les usines sont fermées depuis cinq ans. Il est interdit de pomper les gaz qui filtrent à travers les crevasses de la coquille. Il y a eu beaucoup trop d'accidents et le marché s'est progressivement détérioré jusqu'à devenir déficitaire.

— Ce gaz..., demanda David, vous voulez dire qu'il provient de la Bête ?

— Oui, c'est l'une de ses émanations. Les ouvriers ont coutume de dire qu'il s'agit tout simplement de ses pets.

— C'est une plaisanterie, bien sûr ?

— En réalité personne n'en sait rien. Les échanges chimiques au sein de l'œuf sont extrêmement complexes. La Dévoreuse semble capable de s'adapter à toutes les atmosphères. Certains prétendent qu'elle ne produit de l'oxygène que pour nous appâter et nous maintenir sur place. Mais si ses proies respiraient du méthane, elle en fabriquerait sans plus de difficulté...

Les pirates s'impatientaient ; d'une bourrade ils firent comprendre à David qu'il devait s'engager sans plus attendre dans les ruelles du bidonville. Le jeune homme s'étonna de leur mutisme. Il ne tarda pas du reste à remarquer qu'un silence surprenant régnait dans les sentes pourtant encombrées de la cité-labyrinthe. Personne ne parlait, personne ne criait, et les vendeurs à l'étalage qui s'agitaient devant leurs échoppes rameutaient principalement le chaland au moyen de grandes gesticulations.

— Ils sont muets ? finit-il par demander à sa compagne.

— Pas vraiment, fit Sigris, mais les émanations de gaz irritent les cordes vocales, parler devient rapidement douloureux. Ils ont pris l'habitude de communiquer par signes.

Si nous restons là trop longtemps nous ferons bientôt comme eux, c'est inévitable.

David fit la grimace. La foule s'écartait devant eux et les hommes dévisageaient Sigris comme si la cicatrice qui barrait son visage ne les rebutait nullement. Ça et là de petites boutiques plantées de guingois distribuaient de la nourriture froide, principalement composée de poisson et de viande séchés, que les clients arrosaient d'un filet d'huile avant de la mastiquer longuement. À les voir travailler des mâchoires on avait la certitude qu'ils s'obstinaient à mâchonner du cuir. David crut un instant qu'on le faisait tourner en rond, mais bientôt les ruelles s'élargirent et on déboucha sur une place encombrée de treuils et de filins.

Le jeune homme retint sa respiration et leva lentement les yeux vers le ciel. Quelque chose se tenait là, quelque chose qui coupait le souffle... *Une baleine*. Une baleine flottait dans les airs, grise, gigantesque. Une baleine qu'un réseau de câbles empêchait de s'envoler et maintenait au sol, entravant ses diverses nageoires. David battit des paupières, persuadé qu'il avait respiré trop de gaz et que l'image s'inscrivant sur sa rétine n'était qu'une hallucination résultant de la perturbation des échanges chimiques à l'intérieur de son cerveau. Puis il réalisa qu'il avait été trompé par la forme ovoïde de la masse en suspension. C'était en fait un énorme ballon dirigeable. Un aérostat fuselé, dont la silhouette rappelait celle d'une torpille. L'enveloppe à demi gonflée devait mesurer cinquante mètres de long, elle était prise dans un filet aux mailles serrées. Les flancs de la nef palpitaient sous l'effet d'une puissante respiration, et la pluie fine qui saturait l'air en faisait luire la toile grise comme s'il s'agissait d'une peau mouillée. David pensa encore une fois : « Baleine... ». C'était idiot, mais la ressemblance était trop frappante pour qu'il parvienne à la nier. Et puis il y avait les yeux, de part et d'autre de la proue. Deux gros yeux protubérants et tristes. D'une tristesse infinie. D'abord il s'était cru en présence d'un simple artifice, d'une peinture comme l'on peut en voir à l'avant des galères, mais plus il fixait ces gros yeux ronds, figés de stupeur, plus ils lui paraissaient réels.

— Ce n'est pas... ? hasarda-t-il en saisissant Sigris par l'épaule.

— Si, dit la jeune fille. C'est bien une baleine. Ou du moins sa peau tannée. On les fait venir d'une planète voisine, en contrebande. Leur cuir est la seule matière qu'on ait pu dénicher à ce jour qui soit capable de supporter la corrosion du béthanon B. On les écorche, on les coud, puis on nous les expédie... dans le plus grand secret. Inutile de vous préciser que ce trafic est bien sûr interdit par les autorités d'Almoha.

— Des baleines ? répéta bêtement David.

— Oui, on avait tout essayé : le nylon, le caoutchouc, la baudruche, la toile enduite. Au bout d'un moment le gaz les rongea et des fuites se produisaient. Le cuir de baleine a au moins le mérite d'être parfaitement étanche.

David réalisa qu'il était planté au bord de ce qui semblait être un quai d'embarquement. Des « dockers » allaient et venaient, transportant sur leur dos des boîtes rectangulaires faites de grandes planches passées au calfat. Une colonne s'était constituée, acheminant lentement le fret vers l'aérostat. Les caisses étaient ensuite soigneusement entassées les unes sur les autres, comme les briques d'un mur, et assujetties par des cordes. David se fit la réflexion que la charge ainsi constituée était énorme. Il y avait là assez de caisses pour ériger un monument... Les travailleurs procédaient avec une étrange douceur, évitant de secouer leur fardeau, comme si chacune des boîtes contenait un assortiment de porcelaines précieuses. C'était là un spectacle surprenant qui finissait par emplir David d'une certaine perplexité. Mais la masse du ballon le fascinait et il ne put se retenir bien longtemps de relever la tête. La baleine naturalisée le dominait de son grand corps frissonnant parce qu'insuffisamment gonflé. Elle avait l'air curieusement amaigrie, flottant dans une peau trop grande pour elle, et ses yeux tristes semblaient dire : « Eh oui, j'ai été bien malade... ». Tout à son observation, David se laissait bousculer par les dockers qui ne cessaient leur va-et-vient. Certaines caisses étaient longues et lourdes, et ils devaient parfois se mettre à trois pour les soulever. D'autres se révélaient plus petites et beaucoup plus légères, mais toutes étaient pareillement

enduites d'un goudron qui imperméabilisait leurs jointures. Elles ne comportaient aucune poignée, aucun clou de fer, et leurs planches paraissaient assemblées au moyen de vis en bois, à l'ancienne, comme les meubles de prix. Leur entassement formait un gros stère brun sous le ventre du ballon, et David conclut que la « baleine » allait probablement enlever ce fret à travers les airs pour l'emmener vers une destination inconnue. Comme il se décidait enfin à bouger, il nota qu'on avait tracé une grande inscription en lettres blanches à la proue du vaisseau : *Capitaine Suicide*.

Il fronça les sourcils. C'était d'un humour plutôt macabre, à moins qu'on ait voulu de manière ostentatoire conjurer le mauvais sort ? Il se retourna vers Sigris pour lui demander une explication, mais la jeune femme conversait avec un homme maigre dont le visage luisant et violacé n'était qu'une cicatrice rétractile. « Un grand brûlé », pensa David en s'avançant vers le groupe. Ce n'est qu'au moment où il se forçait à sourire et tendait déjà la main que l'évidence l'aveugla... Pivotant sur lui-même, il fit face au ballon. Les caisses... Bon sang ! Comment avait-il pu ne pas comprendre du premier coup d'œil ? Était-il idiot ? Les caisses... *c'étaient des cercueils*.

— David, murmura Sigris en le tirant par la manche. Voici le capitaine Hinker, c'est lui qui dirige ce camp retranché. Il est l'inventeur de la néo-sépulture.

Encore sous le choc de la révélation, David se contenta de bafouiller une formule de politesse approximative. Le visage du capitaine avait l'air d'un masque raté, d'une baudruche à demi dissoute et pourtant trop gonflée. Ses traits avaient en partie fondu et ses sourcils complètement disparu. À dire vrai toute sa tête semblait sculptée dans une bougie amollie par la chaleur. « Sans doute une explosion de gaz ? » se dit David en essayant de ne pas faire preuve d'une curiosité gênante. L'homme dit quelque chose, mais il avait la voix atrocement enrouée, et David ne comprit rien à ses coassements.

— Parlez par gestes, chuchota Sigris, je traduirai.

Perdant subitement son sang-froid, David pointa le doigt vers le ballon et apostropha violemment la jeune fille.

— C'est ça votre dernière trouvaille ? vitupéra-t-il. Des cercueils suspendus à un ballon ? Vous êtes aussi folle que les mineurs qui transforment leur logement en morgue ! Et vous croyez sans doute que vous allez pouvoir me convaincre de monter à bord de cet engin ?

— Ne hurlez pas ! siffla Sigris, tout le monde vous regarde. La néo-sépulture c'est ça : le principe du cimetière suspendu. Une fois gonflés au béthanon B, les ballons sont capables d'enlever dans les airs des charges énormes. Ils pourraient soulever une maison si on le désirait, il suffirait juste de calculer la valeur du mélange nécessaire à cet effort, c'est tout.

Elle reprit sa respiration et s'approcha de David à le toucher.

— Je n'ai pas le temps de vous faire un long discours, murmura-t-elle. Mais dans l'état actuel de notre technologie, c'est le seul moyen dont nous disposons pour mettre les sépultures hors de portée de la Dévoreuse et empêcher la catastrophe finale. Si les cimetières n'entretiennent plus aucun contact avec le sol, la Bête ne pourra plus se nourrir, elle n'aura d'autre solution que d'entrer en hibernation et de ralentir sa croissance. Faute de viande morte, elle dormira...

— Bon sang ! cracha David, vous avez l'intention de suspendre tous les cimetières au milieu des nuages, c'est ça ? Je veux dire : sérieusement ?

— Nous avons déjà commencé, dit Sigris. Trois nefs ont décollé avec leur chargement funéraire, mais nous avons perdu le contact avec elles. Le *Capitaine Suicide* est le vaisseau le plus évolué que nous ayons conçu à ce jour. Il présente des perfectionnements dont ses prédécesseurs ne bénéficiaient pas.

— Des *perfectionnements* ? ! siffla ironiquement David en regardant l'aérostat par-dessus son épaule. Des perfectionnements... Vraiment ? Une peau de baleine, un filet et des cordes. Quelles merveilles de technologie !

— Ne soyez pas stupide, trancha Sigris. Vous avez peur et je comprends parfaitement votre réaction, mais vous savez également que j'ai raison, et qu'il n'existe pas d'autre solution.

Hinker esquissa un pas en avant, et, par gestes, fit comprendre qu'il désirait faire visiter la nef à ses honorables visiteurs. David dut se résoudre à suivre cet étrange guide muet

dont les mains tavelées de cicatrices ne cessaient de battre l'air. Quittant le quai de chargement, ils s'avancèrent à la suite des dockers. Bientôt l'ombre énorme de l'aérostat les recouvrit. Sigris traduisait, mais David l'écoutait distraitement. Vu de près, le ballon était plus impressionnant encore. Les cercueils, soigneusement amarrés, formaient une sorte de cube rébarbatif, une nacelle incongrue pour un ballon bien peu ordinaire. Le vent rabattait l'odeur iodée qui saturait toujours le cuir de la baleine, avivant dans l'esprit de David les images marines qui n'avaient cessé de le harceler depuis son arrivée à la cité corsaire.

— Une fois gonflé, le ballon restera en vol stationnaire au-dessus de l'usine, expliquait Sigris. Une amarre de sécurité le maintiendra en place. Il sera également pourvu d'un câble de liaison téléphonique pour garder le contact avec la base. De toute manière nous n'emmènerons aucun objet métallique à bord, ceci afin de ne pas aiguïser l'appétit de la foudre. Pour redescendre, il nous suffira de dégonfler progressivement l'enveloppe, le treuil fera le reste.

— Et... les morts ? hasarda David. Comment supporteront-ils le voyage ?

— Très bien. Il fait froid là-haut, et la température très basse aidera à leur conservation sans qu'il soit besoin d'aucun congélateur. Vous commencez à entrevoir les avantages du système ? Si nous arrivons à vous convaincre, agirez-vous auprès de votre compagnie pour que la néo-sépulture obtienne enfin le feu vert des autorités ?

— Si je suis convaincu, bien sûr, capitula David. À condition toutefois que j'en revienne...

Il savait qu'il était en train de se faire piéger, mais il était payé pour ça. Il ne pourrait remettre les pieds sur Terre qu'une fois la solution trouvée. Plus il tarderait à régler le problème, plus son exil sur Almoha s'éterniserait. Et il n'avait aucune envie de finir ses jours sur une coquille habitée par une bête gourmande de cadavres humains.

Dans l'heure qui suivit on lui fit visiter tous les recoins du *Capitaine Suicide*, tâter le moindre câble, éprouver la solidité de la plus petite amarre. Hinker hochait continuellement la tête et

souriait pour affirmer que tout irait bien, cependant son sourire aux lèvres rongées par le feu avait quelque chose de sinistre et prenait l'allure d'un mauvais présage.

À l'aide d'une échelle on les fit grimper au sommet de l'entassement de cercueils. Les boîtes se révélèrent parfaitement imbriquées, si serrées qu'elles paraissaient assujetties entre elles comme les briques d'un mur. David fit quelques pas mais détesta le bruit que produisaient ses semelles sur les couvercles des sarcophages.

— Ne réfléchissez pas trop, le supplia Sigris. Le temps nous manque. Cette installation est secrète, les troupes gouvernementales peuvent la prendre d'assaut demain si elles en apprennent l'existence. Il faut mettre la Dévoreuse à la diète le plus vite possible, avant qu'elle ne soit devenue assez forte pour faire éclater sa coquille. Il en va de notre survie à tous.

David serra les mâchoires. N'avait-il pas trop vite prêté crédit aux délires de Sigris ? La Dévoreuse existait-elle vraiment ? Les autorités ne semblaient voir en elle qu'une légende populaire, une religion primitive et obscurantiste qu'on se devait de combattre... Alors ? Il revit la main ratatinée au fond du tunnel, la main griffue, confite dans son cuir rétréci... Mais encore une fois il pouvait s'agir d'un simulacre, d'une fausse relique bricolée par des sectateurs peu scrupuleux. Avait-on procédé à une seule analyse pour déterminer la provenance réelle du fragment ? La voix de Sigris bourdonnait à ses oreilles mais il n'écoutait plus. La peur avait interposé son filtre entre les choses et lui. Il allait et venait, arpentant le plancher poisseux que formaient les cercueils ; il tâtait les cordages, vérifiait les poulies. Les faisceaux de câbles l'entouraient comme les haubans d'un grand voilier, et le bruissement du ballon flasque au-dessus de sa tête n'était pas sans évoquer le fageyement des focs dans le vent. Une envie enfantine grimpait en lui, anesthésiant son entendement : le désir fou d'embarquer sur ce vaisseau invraisemblable et de partir pour une impossible croisière, là-haut, dans l'hiver du ciel. Il ne savait plus s'il voulait prendre la fuite ou couper les amarres sans attendre.

— Une semaine, lui chuchota Sigris. Nous ne resterons qu'une semaine en vol stationnaire, ensuite vous pourrez faire votre rapport. Vous ne pouvez pas dire non.

Il était fatigué, il avait faim. Hinker leur fit signe de le suivre. Abandonnant le dirigeable, ils revinrent au quai et s'installèrent dans une taverne où on leur servit de la viande froide et du poisson cru... ou du moins ce que David prit pour de la viande froide et du poisson cru. Hinker avait tiré des plans froissés de sa poche et tentait d'expliquer à ses interlocuteurs les « perfectionnements » dont le *Capitaine Suicide* était équipé. Alors que David était sorti uriner dans l'arrière-cour de l'auberge, le téléphone miniaturisé qu'il portait en permanence à sa ceinture se mit à sonner. S'assurant que personne ne pouvait l'entendre, il décrocha. C'était Suzie Boomayer ; elle l'appelait d'une quelconque escale, pendant que le charter du sommeil refaisait le plein. Elle se sentait beaucoup mieux, depuis qu'elle dormait elle avait rajeuni de vingt ans.

— Quand je reviendrai, vous ne me reconnaîtrez pas, hennit-elle, cette fois je parie que vous n'hésitez pas à me baiser !

David lui coupa la parole pour lui expliquer qu'il s'apprêtait à grimper en ballon. Elle eut un hoquet de surprise et se mit à parler très vite.

— C'est cette petite garce de Sigris ! hurlait-elle. Elle a fini par vous entraîner dans sa foutue secte de néo-sépulture ! Tirez-vous de là en vitesse, ce sont des dingues. Ils se baladent à bord de baudruches remplies de gaz explosif, de véritables bombes volantes... Vous êtes foutu si vous embarquez avec eux... Fichez le camp. Sigris est folle, elle n'est pas nette... Ne lui faites pas confiance...

Sa voix s'éloigna brusquement, comme si elle était en train de regarder par-dessus son épaule ; enfin elle dit :

— David, je ne peux pas vous parler plus longtemps, l'avion va redécoller, il faut que je retourne dormir... Faites attention à vous. Et méfiez-vous de Sigris.

Puis la communication fut coupée.

CHAPITRE VI

David savait qu'il ne devait pas prendre le temps de réfléchir. S'il commençait à peser le pour et le contre, la peur finirait par l'emporter et il ne parviendrait plus à se convaincre qu'un voyage à bord du dirigeable était nécessaire à la survie d'une planète qu'il connaissait à peine. Il donna son assentiment comme un capitaine vaincu cède les clefs de la ville qu'il était pourtant chargé de défendre jusqu'à la mort.

Cette formalité remplie, Hinker lui demanda de se défaire de tous les objets métalliques qu'il possédait et l'interrogea longuement pour savoir s'il n'avait pas, à l'intérieur du corps, quelque assortiment de broches ou de plaques d'acier vissé dans les os. Cet aspect des choses paraissait l'obséder.

— La foudre, ne cessait-il de répéter. Là-haut, dans les airs, une simple pièce de monnaie peut l'attirer. Elle peut traverser le ciel attirée par une minuscule rondelle de cuivre oubliée au fond d'une poche. Il faut réduire les risques au minimum. La foudre...

Sa voix déformée par l'enrouement donnait au mot un son rauque particulièrement désagréable. *La foudrrre...* En l'écoutant, David entendait presque l'éclair grésillant s'ouvrir un passage au milieu des nuages saturés d'humidité, tel un sabre rougi fendant une motte de glaise. Pour son malheur il avait dans la bouche deux molaires de fer inoxydable que le maître des dirigeables tint à lui arracher séance tenante.

— Vous seriez foudroyé au premier orage, coassait-il en agitant ses tenailles. La foudrrre vous entrerait dans la bouche et vous carboniserait sur pied...

David accepta d'en passer par là. Hinker était maladroit et lui fit très mal. Crachant le sang, la joue enflée, il dut ensuite se dépouiller de tous ses vêtements pour enfiler la tenue de coton matelassée et l'anorak qui constituaient l'uniforme du personnel

« volant ». Les habits, de facture assez fruste, ne comportaient aucune fermeture Éclair et s'ajustaient au moyen de lanières et de boutons de bois. David songea que cette peur phobique du fer relevait sans doute davantage de la superstition que du théorème scientifique, mais il ne chercha pas à contester l'autorité du chef rebelle. Il voulait partir tant que la douleur de sa mâchoire anesthésiait sa peur, l'empêchant de réfléchir à la bêtise qu'il était en train de commettre.

Enfin on lui remit un gros parachute poussiéreux qui paraissait sortir tout droit du musée de la Guerre. C'était, expliqua Hinker, le seul moyen de sauvetage dont il disposerait s'il lui fallait évacuer le ballon en catastrophe. Il précisa toutefois que toutes les pièces métalliques du parachute – anneaux, attaches, mousquetons, boucles diverses – avaient été remplacées par des répliques en bois. David, qui avait été sur le point de pousser un soupir de soulagement, sentit une fois de plus son estomac se nouer. Le bois pourrait-il réellement rivaliser avec le fer quand il s'agirait d'encaisser le choc accompagnant l'ouverture de la corolle ? Il posa la question à Hinker qui se contenta de hausser les épaules comme s'il jugeait la polémique sans intérêt. David se harnacha du mieux qu'il put. Les boucles de bois lui parurent fragiles, et il n'eut aucun mal à s'imaginer tombant dans le vide comme une enclume parce que les attaches des harnais se seraient rompues au moment de l'ouverture. Sigris, elle, ne posait aucune question. Elle se préparait en silence, avec un calme étrange. La vétusté des parachutes ne l'inquiétait pas, et pourtant David aurait été prêt à parier que ces équipements avaient vu la Seconde Guerre mondiale. « Ils sont sans aucun doute cuits par le temps », pensait-il, luttant contre l'hystérie qui le gagnait. « La toile se déchirera dès que le vent fera mine de s'y engouffrer. Crrraaac... » *Crrraaaccc ?*

Il tournait et retournait cette pensée morose tandis qu'on lui posait sur le crâne un casque de cuir rembourré et de grosses lunettes serties dans une monture de bois. Ainsi affublé, il se sentait lourd, pataud. La bosse du parachute le tirait en arrière comme un sac à dos trop lourdement chargé.

— On va y aller, annonça Hinker. La météo est bonne, il faut en profiter.

Il ne cachait pas sa hâte d'expédier son petit monde dans les airs pour vérifier le bien-fondé de ses théories, et pour un peu il se serait frotté les mains de satisfaction.

Aucune cérémonie n'avait été prévue pour le départ du dirigeable. Dès que David et Sigris furent équipés, Hinker les conduisit jusqu'à la nacelle en leur expliquant qu'on larguerait les amarres dès que le ballon serait complètement gonflé. Toutes les « instructions de vol », insista-t-il, figuraient dans un carnet à couverture caoutchoutée qu'il leur remit au moment même où ils s'apprêtaient à escalader l'échelle menant au sommet du stère de cercueils soigneusement empilés. David se concentrait sur la douleur puisant à l'intérieur de son maxillaire. La souffrance l'aidait à ne pas prendre la fuite. Il voulait surtout oublier que cette expédition relevait de la folie la plus pure. Au-dessus de sa tête, la baleine achevait de se gonfler et sa peau tendue prenait un aspect luisant mouillé. Brusquement les amarres gémirent, le dirigeable s'éleva d'un bon mètre tandis que les caisses grinçaient et remuaient sous les pieds des passagers. L'estomac de David se révolta. Le « pont » tanguait comme celui d'un navire secoué par les vagues, l'amoncellement de cercueils gémissait et criait telles les membrures d'une coque soumise aux assauts de la tempête. David se cramponna instinctivement aux cordages qui l'entouraient et dont les entrelacs formaient une toile d'araignée tout autour de la nacelle. La portance du ballon augmentait rapidement. On le sentait impatient de grimper dans le ciel. Il tirait sur ses amarres, les faisant geindre. En bas, des hommes couraient, larguant les attaches une à une. Le ballon luttait pour s'arracher à la terre et David commença à craindre qu'il ne malmène les mailles du filet. La tête renversée, il observait avec anxiété le ventre de la baleine sillonné de coutures. L'animal semblait obèse, sur le point d'éclater. La peau grise – tendue à l'extrême, presque transparente – luisait dans la bruine comme au sortir de l'océan.

Les amarres avaient été larguées. Le treuil se dévidait. L'aérostat grimpait... À la rapidité de son ascension on devinait

qu'il aurait pu emporter sans peine une charge trois fois supérieure. Le vertige s'insinuait en David qui voulut bouger, s'éloigner du bord. Le ballon était déjà trop haut pour qu'on puisse espérer survivre à un saut dans le vide, mais pas assez toutefois pour qu'on ait le temps d'ouvrir un parachute. Le jeune homme fit jouer ses épaules, cherchant la présence de la boule de soie dans son dos. La bosse de la corolle ne parvenait pas à le rassurer. S'il tombait maintenant, il se fracasserait le crâne avant que la coupole de tissu n'ait pu se gonfler. C'était le plus mauvais moment de l'ascension, le plus dangereux aussi. Le câble d'amarrage continuait à gémir, transmettant les vibrations du treuil qui se dévidait lentement. Le dirigeable tirait, tirait sur ce lien agaçant qui freinait par trop son envolée. S'il avait pu, il l'aurait rompu pour monter plus vite jusqu'au plafond gris des nuages et y plonger comme dans une mer écumeuse.

David serrait les cordages à s'en scier les doigts. Sous ses semelles les cercueils remuaient doucement. Tangage, roulis... Les caisses inversaient leur balancement au gré des bourrasques, mais c'était une souffrance de les entendre ainsi grincer de manière continue. David n'avait qu'à jeter un coup d'œil entre ses pieds pour voir le « pont » bouger. C'était comme si chaque boîte vivait d'une vie indépendante. Le cube formé par les caisses funéraires palpait doucement, déformant ses arêtes avec une curieuse grâce élastique. On croyait qu'il allait se défaire, s'éparpiller, mais non... Les mailles du filet tenaient bon, les cordes assujettissant les sarcophages entre eux coulissaient sans s'échauffer. Leur frottement avivait l'odeur du calfat, et une étrange fragrance résineuse enveloppait maintenant la nacelle. David voulut risquer un regard en direction du sol. Il crut recevoir un coup de poing dans la poitrine en se découvrant déjà si haut. Il avait suffi de quelques minutes pour que l'usine à gaz prenne l'aspect d'une maquette dévastée. Les hommes s'affairant sur la piste d'envol se réduisaient à des points mouvants dont les grappes ne cessaient de se défaire. Il ferma les yeux, les jambes coupées. Les cordages exceptés, aucun garde-fou ne le défendait du vide. Il n'y avait entre l'abîme et lui aucune rambarde, aucun

bastingage, rien que ces filins noués en écheveaux compliqués, ce gigantesque filet rattaché au ballon, et au centre duquel était soigneusement équilibrée la masse du cimetièrè volant. Il grelotta et crispa les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer, l'effort fit courir un élancement douloureux dans sa gencive torturée. Il rabattit le capuchon de son anorak sur sa tête pour se donner l'impression illusoire d'être un peu plus protégé. Oh ! comme il aurait voulu pouvoir se recroqueviller entre les quatre murs d'une simple cabane, dans un trou du sol, dans un terrier, ne plus être ainsi offert au vent, debout en équilibre à quatre pas de l'abîme.

Il ne parvenait plus à bouger. S'il ouvrait les doigts, s'il desserrait sa prise, il allait s'envoler, emporté par les bourrasques comme une feuille morte... C'est du moins ce qu'il se répétait. La tétanisation commençait à installer une douleur difficilement supportable dans ses bras, ses mains, et pourtant il ne pouvait se résoudre à lâcher les haubans auxquels il se cramponnait tel un gabier surpris par la tempête au sommet du grand mât.

« Je vais tomber, je vais tomber, je vais... » Les mots crépitaient dans sa tête. S'il basculait maintenant dans le vide, il serait incapable d'actionner l'ouverture du parachute tant ses mains étaient gelées. Il tomberait comme un sac de plomb, la tête la première...

À présent que le dirigeable prenait de l'altitude, la brume réduisait la visibilité à quelques dizaines de mètres. Une couche cotonneuse masquait la terre, rendant indiscernable le paysage de l'usine à gaz. David en éprouva un curieux soulagement. Ne distinguant plus rien du sol, il parviendrait peut-être à oublier la présence du vide ?

Il ne pouvait pas demeurer ainsi jusqu'au soir, il fallait qu'il bouge. Passant d'un filin à un autre, il entreprit de se déplacer vers la tente kaki que les hommes de Hinker avaient dressée au sommet de l'amoncellement cubique des caisses. C'était un abri dérisoire, qui faseyait dans le vent, et qui ne tenait en place que parce qu'on l'avait fixé avec des clous d'os dans les couvercles des cercueils au-dessus desquels il était installé. Sa forme arrondie lui donnait l'aspect d'un igloo boueux, d'une hutte de

terre glaise. Par moments elle semblait prête à s'envoler tant ses parois vibraient dans les bourrasques.

Malgré les rafales, David était trempé de sueur. Il avait la gorge sèche et les mains poisseuses.

Sigris se matérialisa tout à coup devant lui. Elle se déplaçait sur le plancher mouvant en marin parfaitement habitué au roulis, et ne cherchait nullement le secours des cordages pour rester debout.

— Ne vous affolez pas, cria-t-elle dans ses mains en porte-voix. Vous vous y ferez vite. C'est l'affaire de vingt-quatre heures.

David aurait voulu la croire, mais quelque chose lui soufflait que la présence obsessionnelle du vide allait finir par le rendre fou. C'était comme une aspiration gigantesque, un piège invisible attendant de le happer. Un tournoiement qui brouillait ses idées, sa raison, et son sens de l'équilibre. Bientôt il ne saurait plus différencier le haut du bas, il se mettrait à tourner en rond comme un animal dont on a détruit le sens de l'orientation. Et il finirait par sauter dans le vide, pour en finir avec la torture de l'attente, pour retrouver la paix de l'esprit...

Sigris l'aida à pénétrer dans la tente dont l'ouverture était maintenue fermée par des lacets.

— Il ne faudra jamais la laisser ouverte, expliqua-t-elle, le vent pourrait s'y engouffrer et l'emporter. Vous vous rappellerez ?

Ils entrèrent à quatre pattes, et tout de suite David se sentit mieux. L'igloo de toile reconstituait un monde à sa mesure. Il nota malgré lui que le mât central était fait d'un assemblage d'os et de bois, là encore on avait proscrit tout recours au fer. Une odeur de poisson séché et de pemmican montait de la caisse à vivres. Il n'était pas question de faire du feu, et durant une semaine il faudrait se contenter de cette nourriture froide qu'on mettrait à ramollir dans une écuelle d'eau. Des sacs de couchage polaires étaient roulés près du coffre à ravitaillement.

— Quand nous serons tout en haut il va commencer à faire très froid, dit Sigris. Si nous ne voulons pas crever d'hypothermie il faudra beaucoup bouger : vérifier l'état des

cercueils, nous déplacer dans le filet, escalader une à une toutes les faces du cube, réparer les caisses qui céderont.

— Il ne va tout de même pas neiger ? grogna David.

— Ce n'est pas exclu, fit Sigris. L'atmosphère d'Almoha n'a rien à voir avec celle de la Terre. Le givre peut nous recouvrir en l'espace d'une nuit. Il faut s'y préparer. De toute manière il ne s'agit pas de nous croiser les bras et d'attendre qu'on nous ramène au sol. Ceci est un voyage d'étude, par conséquent nous devons soigneusement observer la manière dont se comporte le fret au milieu des bourrasques. Il faudra également tenir un journal de bord...

Elle continua un moment sur ce ton, mais David ne l'écoutait plus. Il venait de découvrir que la caisse à outils ne contenait que des instruments de bois ou d'os qu'on eût dit façonnés par une peuplade primitive. Quant au fameux « téléphone » censé assurer la liaison avec la base, il se composait d'un banal cornet acoustique, c'est-à-dire d'un entonnoir d'ivoire relié à un interminable tuyau de caoutchouc ! David crut qu'il allait s'étouffer de rage.

Il choisit toutefois de taire sa colère et mangea pour se reconforter. Il avait si froid qu'il aurait échangé son pied gauche contre une tasse de café bouillant bien sucré. Sigris, elle, était parfaitement à son aise. La fraîcheur de l'air avait irrité le tracé de sa cicatrice et la blessure, rougie, paraissait sur le point de se rouvrir.

La collation terminée, elle poussa David à retourner dehors, pour s'habituer au ballon. Elle rangea soigneusement écuelles et gobelets, laça la tente derrière elle et s'en alla en louvoyant vers la proue. David renonça à la suivre. Rien qu'à la voir se pencher au-dessus du vide, les mains dans les poches, il sentait l'estomac lui remonter dans la gorge. Le parachute le gênait dans ses mouvements et il ne parvenait pas à s'habituer à cette grosse bosse molle plantée entre ses omoplates. Il savait déjà qu'il ne se résoudrait pas à l'ôter pour dormir. Comment allait-il réussir à s'introduire dans son sac de couchage avec cet encombrant fardeau sur les épaules ? Ce serait sûrement impossible... Mais s'il l'ôtait, il ne pourrait fermer l'œil de la nuit. Sigris allait-elle se moquer de lui ?

Pour s'habituer au roulis, il fit quelques pas sur le plancher mouvant. Les caisses bougeaient doucement, s'élevant et se renfonçant, comme les pavés d'une chaussée travaillée par l'approche d'un tremblement de terre. Ces dérobades continuelles rendaient l'équilibre du voyageur assez précaire. Dès qu'on faisait l'effort de se rappeler que les boîtes en question étaient en réalité des cercueils, on était tenté de penser que toute cette agitation résultait en fait des soubresauts des morts mécontents de se retrouver ainsi transportés dans les airs, loin de leur cimetière d'origine.

David se contraignit à chasser cette idée. Pourtant quelque chose lui soufflait que les défunts ne tarderaient pas à se rebeller contre cette nouvelle forme de sépulture. Quel mort normalement constitué pouvait avoir envie de passer le reste de l'éternité accroché à une baudruche comme un dormeur couché dans un hamac suspendu en plein courant d'air ? Était-il possible de se reposer réellement au milieu du balancement continu des bourrasques ? Il suffisait d'un peu de bon sens pour comprendre qu'aucun cadavre ne pouvait sérieusement désirer une sépulture à ce point contre nature... Sigris et Hinker se trompaient.

David fronça les sourcils, surpris par le tour étrange que prenaient ses idées. D'où lui venaient de si absurdes raisonnements ? Était-il en train de perdre les pédales ?

Pour se donner l'illusion de réagir il s'approcha de Sigris, toujours plantée à la proue du vaisseau à la lisière de l'abîme, le bout des semelles déjà dans le vide.

— À quelle altitude sommes-nous ? interrogea-t-il.

— Quatre cents mètres, dit la jeune fille. On ne peut pas franchement parler « d'altitude »... tout au plus de « hauteur ».

Les yeux protégés par les grosses lunettes d'aviateur, elle observait David.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-elle. L'atmosphère d'Almoha est un peu spéciale. Dès qu'on s'éloigne du sol la composition de l'air change sensiblement. Les Terriens ont parfois du mal à s'y habituer, les gaz rares mêlés à l'oxygène ont tendance à déclencher chez eux des élans de paranoïa ou des

poussées hallucinatoires. C'est bref mais souvent intense. Il faut vous y préparer.

— Je vais devenir fou ?

— Non, juste un peu bizarre pendant quelques jours. Si nous montions vers les nuages la chose deviendrait grave, oui, et vous pourriez perdre la tête, mais ici vous ferez des rêves inhabituels ou vous serez assailli par des idées saugrenues, c'est tout.

— Nous ne montons plus ?

— Non. Vous n'avez pas entendu le câble vibrer tout à l'heure ? Nous sommes arrêtés en vol stationnaire à, très exactement, quatre cent trois mètres au-dessus du sol d'après ce que j'ai pu lire sur la sonde. Nous n'en bougerons plus jusqu'à la fin de la semaine. Ici nous n'avons rien à craindre, aucun avion n'emprunte cette route, le temps est clément. Tout s'annonce bien. Décontractez-vous.

David faillit lui cracher une injure au visage. Il ne se sentait pas en vacances, pas du tout, et tous ses sens en alerte lui criaient que le danger allait se manifester de manière imminente.

Jusqu'au soir il resta aux aguets, tendu, les nerfs vrillés. Le vent s'était un peu calmé et le ballon se balançait moins, mais l'air s'était chargé d'une humidité pénétrante qui faisait gémir les cordages. David avait fini par s'asseoir au milieu du pont, le plus loin possible du vide. La nuit qui tombait l'effrayait au plus haut point car le dirigeable ne disposait d'aucun système d'éclairage. La prescription du fer avait en effet interdit qu'on emporte la moindre lampe électrique, quant aux bougies, la présence des énormes quantités de gaz stockés dans la « baleine » en interdisait radicalement l'usage.

« Si je dois sortir pisser cette nuit, pensa-t-il, je vais passer par-dessus bord. »

Les ténèbres s'installant, il fallut regagner l'igloo de toile verte. Il faisait froid, mais Sigris n'hésita pas à se déshabiller avant de s'installer dans son sac de couchage, ne conservant sur elle qu'un tricot de laine grise et une culotte de coton. David nota qu'elle avait ôté son parachute et le glissait sous sa tête à la manière d'un banal oreiller. Comme il ne se décidait pas à bouger, elle lui jeta un regard moqueur.

— Vous n'arriverez pas à dormir avec, dit-elle. À moins d'avoir du sang de tortue dans les veines.

— Quoi ? aboya David, vexé d'avoir été deviné.

— Le parachute, dit patiemment Sigris. Ne le gardez pas sur le dos. Il vous faudrait dormir sur le ventre. De toute manière si nous tombons, ce sera si rapide que nous serons morts avant même d'avoir eu le temps d'ouvrir un œil.

— C'est rassurant, grinça David en faisant glisser ses harnais. Vous faites une sacrée hôtesse de l'air. Avec vous on se sent en sécurité, y a pas à dire.

Sigris ne releva pas la plaisanterie et se contenta d'émietter un peu de poisson séché dans une écuelle de bois. David la regarda faire, se demandant s'il allait manger sa part ou vomir dessus.

CHAPITRE VII

Dès le lendemain la vie s'organisa, débouchant très vite sur la monotonie des tâches répétées. Il en alla de même le jour suivant, puis...

Pour tromper l'attente, David recommençait inlassablement l'inventaire de la réserve, se désespérant au passage sur l'inefficacité des outils d'os et de bois. Le coffre à ravitaillement, lui, contenait un gros livre comptable à couverture de cuir dans lequel se trouvaient recensés tous les morts constituant le fret. Le jeune homme ne se lassa bientôt plus d'en tourner les pages, et de déchiffrer – sous chaque numéro de caisse – le descriptif de la cargaison embarquée.

N° 465, disait le livre. Anton Wladeck, sexe masculin. 52 ans. Mineur de fond, mort accidentellement dans la catastrophe du puits 25, le...

Certaines rubriques étaient plus étoffées, plus malhabiles, plus touchantes aussi. On devinait sans mal qu'elles avaient été rédigées par les familles des défunts, et, qu'en quelques lignes, on avait tenté de résumer tout l'effort d'une vie. Sans doute les proches se consultaient-ils longuement au cours de la veillée funèbre avant de se décider à tracer sur une feuille de papier ces formules lapidaires, ces raccourcis effrayants qui leur faisaient soudain penser : « Mais c'est donc tout ? ». Alors on se creusait la tête, on cherchait quelque chose de « mieux », quelque chose qui ne sonnait pas comme une boîte creuse... C'était une jeune fille qui tenait la plume, « parce qu'elle était allée à l'école et qu'elle avait une belle écriture », parce qu'elle faisait moins de fautes également, et qu'elle savait tourner des phrases plutôt jolies. Chacun se passait le brouillon raturé. Comment résumer quarante, cinquante années de labeur et de peine, comment faire sentir tout ce que ce trajet comportait de fatigue, de monotonie, d'attente, en quelques mots ? C'était difficile. Après

une nuit blanche on portait l'inscription soigneusement calligraphiée au comptable mortuaire qui la recopiait dans le grand livre, en dessous du numéro attribué au défunt.

David feuilletait le volume. Le papier faisait office de pierre tombale. La littérature jadis réservée aux stèles de marbre s'étalait là, à longueur de colonne. Stockés, empilés comme des caisses sur un dock ou dans la soute d'un navire marchand, les cercueils ne portaient d'autre indication qu'un numéro imprimé sur le bois au fer chaud. Pour les sortir de l'anonymat, il fallait consulter le livre comptable, chercher au fil des pages qui dormait dans telle ou telle boîte. C'est seulement à ce moment que la caisse redevenait sarcophage... David lisait en diagonale. Presque toutes les inscriptions au registre se terminaient par un *Repose en paix* qui prenait aujourd'hui un sens ironique. On s'était contenté avec pudeur et regret de cette formule lapidaire, lourde d'espoir non exprimé, alors qu'on aurait voulu dire : *Repose en paix, et que la Dévoreuse ne vienne pas troubler ton repos, qu'elle ne brise pas les parois de ta dernière demeure, qu'elle ne vole pas ton corps pour s'en repaître. Demeure intact et protégé, et que ton âme n'ait point à souffrir de la gourmandise de la bête immonde...*

Tout cela était là, entre les lignes, en filigrane, invocation tremblante, espoir grelottant qu'on n'avait osé confier à la page blanche de peur d'attirer la malchance.

N° 789, N° 241, N° 602... David parcourait du regard un cimetière de papier. Ce qu'il tenait entre les mains, c'était l'annuaire des morts, le seul moyen dont il disposait pour rendre aux cadavres empilés leur véritable identité. Si par malheur le livre était perdu, le cimetière volant redeviendrait immédiatement l'équivalent d'une simple fosse commune.

Sur la page de garde du registre quelqu'un avait tracé d'une plume laborieuse les mots suivants : *Tous les défunts voyageant à bord du dirigeable baptisé « Capitaine Suicide » ont été au préalable soigneusement passés au détecteur de métaux. Ils ne comportent donc aucune prothèse, fausse dent, broche, qui serait susceptible d'attirer la foudre.*

David relut la naïve garantie. Ainsi on avait ausculté les morts pour les « déminer » ? Cela s'était-il passé à l'insu des

familles, ou bien les veufs, les veuves, s'étaient-ils résignés à cet ultime outrage pour que le cher défunt soit mis une fois pour toutes hors d'atteinte des convoitises de la Bête ?

Quand il ne consultait pas le livre, David inspectait les caisses. Il ne savait d'où lui était venue cette obsession maniaque, mais il ressentait désormais le besoin de vérifier plusieurs fois par jour l'état de l'empilement. Cramponné aux mailles du filet enveloppant les sarcophages, il se déplaçait sur chaque face du cube, comptant les cercueils, s'assurant qu'on les avait bien mis dans le bon ordre et surtout, surtout, que leur numéro matricule ne s'effaçait pas. Certains chiffres, mal imprimés, lui causaient du souci. Était-ce un 3 ou un 8 ? Un 6 ou un 5 ? Il se prenait alors à maudire entre ses dents celui qui avait joué du fer rouge avec autant de désinvolture. Comment savoir qui était qui, à présent ? Le doute s'installait...

Sa fièvre vérificatrice le poussait ensuite à ausculter les poulies, les torons des cordages, les nœuds des filins. Puis venait le tour des coutures du ballon. À l'aide d'une lorgnette d'approche, il inspectait longuement les formes de la baudruche, suivant de l'œil le tracé de chaque cicatrice. Il lui arrivait de compter les points, de s'interroger sur l'état d'une suture. Le catgut n'avait-il pas pris un peu de jeu ? La blessure n'allait-elle pas se rouvrir, laissant échapper le gaz qu'elle avait pour mission de tenir emprisonné ? Les questions tournaient de plus en plus vite dans sa tête, le laissant étourdi, au bord du voile noir. Faisant les cent pas, il se répétait qu'en promenant ainsi les morts à travers les airs on les rapprochait du paradis. « C'est déjà la moitié du chemin parcouru ! » lui arrivait-il de proclamer tout haut, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Par moments il avait des saignements de nez et des éblouissements, mais l'étrange agitation qui s'était emparée de lui avait eu au moins le mérite de le délivrer du vertige. Maintenant il pouvait lui aussi s'asseoir à la proue, tout au bord de la pile de caisses, les jambes dans le vide. Il pouvait se déplacer dans les haubans et jouer les funambules sur un filin. Il n'avait plus le temps de penser à la peur. Il y avait tant de travail à abattre, toutes ces caisses à compter, toutes ces coutures à vérifier...

Le soir il s'emparait du « téléphone », donnait un coup de sifflet dans l'entonnoir de corne, et dictait un rapport détaillé de ses activités de la journée. Il criait à tue-tête, inquiet à l'idée que ses mots pourraient se perdre en route. Quand il avait fini, il collait son oreille au pavillon et guettait une réponse, mais le tuyau de caoutchouc ne lui transmettait que des croassements inintelligibles en provenance de la terre, et il avait l'impression de dialoguer avec des corbeaux.

« Hinker ? criait-il, c'est vous ? Articulez, bon sang ! Articulez ! » mais les croassements continuaient, aussi monotones que dépourvus de signification. Il était si préoccupé par la bonne ordonnance des choses qu'il en oubliait parfois de mettre son parachute. Sigris, elle, demeurait en retrait. Silencieuse. Assise en tailleur, à la proue, il lui arrivait de passer une journée entière à regarder le ciel, indifférente au froid comme à l'humidité. Lorsque David lui adressait la parole, elle ne lui répondait pas, et il finissait par se demander si elle n'était pas plongée dans une sorte de transe hypnotique dont il ne comprenait pas le sens.

Oscillant dans les rafales, le ballon se trouvait pris entre le plafond de nuages et la brume couvrant le sol. David avait beau lever ou baisser la tête, il ne distinguait plus ni la terre ni le ciel. Une masse cotonneuse, indifférenciée, l'enveloppait, et il finissait par oublier qu'il était suspendu dans les airs pour se croire à bord d'un navire ancré en morte-eau. Le lent balancement du dirigeable renforçait cette illusion. Et les craquements des cercueils aussi, qui, dans l'esprit du jeune homme, devenaient peu à peu ceux d'une coque soumise au roulis. Il écoutait gémir le câble qui les rattachait au sol comme on entend cliqueter une chaîne d'ancre. Alors la torpeur le prenait, et il lui arrivait de sommeiller debout, entortillé dans les haubans, le menton sur la poitrine.

« Je suis le gardien du cimetière, se répétait-il tandis que les volutes du brouillard l'enveloppaient. Le gardien du cimetière volant. »

Il aurait voulu être capable de réciter par cœur le grand livre comptable. De savoir au premier coup d'œil qui se cachait derrière les numéros imprimés sur les caisses. Faisant sa ronde,

il aurait dit : « Le 598 ? Mais c'est Nicolas Poniestzky, décédé à l'âge de 58 ans dans l'éboulement de la grande galerie du puits 89. » Il lui semblait que ç'aurait été là une politesse élémentaire dont les morts auraient été satisfaits, heureux même. Un moyen de les tirer de leur anonymat, de les aider à supporter ce stockage irrévérencieux qui faisait d'eux des... marchandises.

Oui, il lui aurait fallu apprendre par cœur le registre, être capable de le réciter à l'envers et à l'endroit, d'instinct, sans chercher. N'avait-il pas entendu dire que certains gardiens de cimetière, sur Terre, savaient de mémoire toutes les inscriptions portées sur les stèles des tombeaux dont ils avaient la charge ? Il aurait aimé rivaliser avec eux.

En attendant, il inspectait le fret. Depuis trois jours qu'ils étaient en l'air, des dégradations s'étaient produites. Frottant les unes contre les autres, les caisses commençaient à prendre du jeu. Certaines d'entre elles laissaient voir des fissures. Quelques couvercles s'étaient bombés sous l'effet de l'humidité. David ne savait comment remédier à cela. Il avait peur que les cercueils ne finissent par éclater, déséquilibrant l'ordonnance de la pile. Que ferait-il si l'un des défunts se retrouvait privé d'abri ? Devrait-il le porter dans la tente et l'étendre entre Sigris et lui, jusqu'à ce qu'il ait pu lui fabriquer un nouveau réceptacle ? À tout hasard, il renforçait les boîtes avec des clous d'os, mais ceux-ci se cassaient une fois sur trois dès qu'on les frappait à l'aide du maillet de bois. Désesparé, il se reportait alors aux instructions de vol du carnet de caoutchouc noir, mais l'écriture de Hinker était difficile à déchiffrer, minuscule, pleine de tortillons grotesques, et il finissait toujours par abandonner le recueil de conseils sans avoir rien appris d'utilisable.

Sigris ne daignait sortir de son immobilité qu'à l'approche du soir, quand l'obscurité commençait à sourdre des nuages. Alors elle regagnait la tente et émiettait du poisson séché dans son écuelle. David ne pouvait se départir de l'impression obscure qu'elle était en train de changer. Qu'à peine installée en plein ciel, elle s'était dépouillée de son masque de civilité. Fréquemment, lorsqu'il l'observait à la dérobée, assise à la proue, la tête levée, les yeux grands ouverts et ne cillant jamais, il avait la certitude qu'elle était en train de prier. Mais prier qui

ou quoi ? Les avertissements haletants de Suzie Boomayer lui revenaient alors en mémoire. *Elle est folle... Méfiez-vous...*

Depuis que le *Capitaine Suicide* oscillait en vol stationnaire, Sigris ne se donnait même plus la peine d'entretenir un semblant de conversation. Elle agissait comme si elle était seule à bord, comme si David n'avait pas plus d'épaisseur que les volutes de brume enveloppant le vaisseau.

— Vous allez bien ? lui demanda-t-il un soir. Il y a plus de quatre jours que vous ne m'avez pas adressé la parole !

Sigris cessa de manger, leva lentement sur lui ses yeux pâles, et dit :

— David, nous n'avons quitté la terre que depuis *deux* jours. Et je n'arrête pas de vous poser des questions, c'est vous qui ne me répondez pas. Vous êtes en train d'halluciner. C'est l'air des hauteurs. Essayez de résister aux idées bizarres qui vous traversent la tête. Dans quelque temps votre organisme s'y habituera et vous n'éprouverez plus aucun trouble.

David fronça les sourcils. Deux jours ? Seulement deux jours ? Il avait pourtant bien l'impression d'avoir dormi quatre nuits à bord du dirigeable. Mais peut-être confondait-il les nuits avec les simples siestes qu'il lui était arrivé de faire, de temps à autre ? Tout s'embrouillait dans sa tête, et il se sentait tantôt plein d'une étrange lucidité touchant presque à l'omniscience, tantôt inexplicablement confus, à peine capable de déchiffrer trois lignes dans le grand registre mortuaire.

— Il ne faut pas tant vous agiter, dit doctement Sigris. Vous vous hyperventilez et le gaz court-circuite votre cerveau. Si vous continuez ainsi, vous risquez de brûler vos cellules mentales et de devenir idiot... Restez tranquille, attendez que votre organisme s'accoutume à l'atmosphère. Ce ne sera plus très long maintenant.

David se demanda s'il devait la croire. Perdait-il réellement la boule ? Une peur diffuse s'empara de lui : et si son cerveau se consumait un peu plus chaque fois qu'il aspirait une bouffée d'air ? Combien de temps allait-il rester conscient à ce rythme ?

Une heure plus tard il se mit à pleuvoir. Une averse drue, méchante, cingla les flancs de l'aérostat, éveillant à l'intérieur de la baleine des échos inquiétants. La pluie ne tarda pas à se

changer en grêle, et David éprouva le besoin de sortir de l'igloo pour vérifier la bonne tenue des coutures. Mais l'obscurité enveloppait le dirigeable et il eut beau écarquiller les yeux, il ne put rien distinguer. C'était comme s'il était devenu subitement aveugle. Il agita la main devant son visage sans même deviner la forme de ses doigts. Au-dessus de sa tête la gigantesque vessie résonnait comme un tambour. Il leva le bras pour se protéger le visage de la morsure des grêlons. Le cuir gonflé du cétacé mort allait-il résister au martèlement opiniâtre des cailloux de glace ? Il se le représenta : marbré d'hématomes, meurtri, sanglant comme une chair flagellée. Les sutures maltraitées cassaient les unes après les autres, les plaies s'ouvraient, béantes, laissant fuir le gaz...

Il se mordit la langue en espérant que la douleur allait le ramener à la raison. Il ne contrôlait plus son imagination. Un écureuil fou tournait dans sa tête, lui rongéant la peau du crâne pour trouver la sortie. Il tomba à genoux et réintégra l'habitacle de toile verte. Le souffle court, il s'étendit sur son sac de couchage sans se dévêtir, les yeux écarquillés dans le noir absolu. Il crut entendre gronder un orage dans le lointain, quelque part vers le nord. Des luminescences bleuâtres lui parvinrent à travers l'étoffe imperméable du wigwam, trahissant le surgissement brutal de la foudre. Un craquement, sec, terrible. Un brasillement de flash, de soleil blême, puis le roulement, énorme, interminable qui se répercutait à l'intérieur des cercueils. Chaque sarcophage l'amplifiait en grinçant, et David sentait vibrer les couvercles sous ses omoplates. C'était comme si l'on tambourinait de l'autre côté d'une porte, comme si l'on demandait à sortir...

L'orage allait-il se déplacer, rouler à la rencontre du ballon ? À tâtons il chercha son parachute, en assujettit les sangles sur ses épaules et se coucha sur le flanc, mais il ne se faisait aucune illusion. Si la foudre frappait l'enveloppe, ni lui ni Sigris n'auraient le temps de se voir mourir. La vessie emplie de gaz se changerait en une boule de feu dont l'incandescence éclairerait la terre à des lieues à la ronde. Ils seraient cuits sur pied en l'espace d'une seconde, émiettés, vaporisés dans le vent.

Par bonheur l'orage s'éloigna et il put se coucher sur le flanc pour prendre un peu de repos. Il dormit ainsi jusqu'au matin, le dos cassé par la boule inconfortable du parachute. Un peu avant l'aube, il rêva qu'il était devenu une tortue.

CHAPITRE VIII

Dans le courant de la matinée David se mit à grelotter et à suer d'abondance. Des bourdonnements lui emplissaient les oreilles sans qu'il puisse déterminer avec certitude s'il s'agissait d'une simple poussée d'hypertension ou de l'approche *réelle* d'un avion. Il ne cessait de tourner la tête de droite à gauche pour tenter de localiser la position de l'appareil, mais le brouillard était plus dense que jamais et c'est à peine s'il distinguait la vessie ovoïde du ballon au-dessus de son crâne. Le bourdonnement augmentait de minute en minute, menaçant. David titubait sur le pont, s'attendant à voir surgir d'une seconde à l'autre le nez d'aluminium d'un gros charter égaré dans la crasse. Il entendait les hélices, il les voyait presque tournoyer comme des lames. Elles allaient sortir de la brume, fondre sur le dirigeable pour hacher sa fragile enveloppe. Un avion, oui, un gros bombardier recyclé en dortoir-volant...

Comme il s'agitait de plus en plus, menaçant de passer par-dessus les filins, Sigris le prit par le bras et le contraignit à s'allonger sur le sol.

— Il n'y a pas d'avion, dit-elle. Vous avez la fièvre des hauteurs, c'est tout. La fièvre gazeuse. Il faut attendre que ça passe.

Elle le conduisit dans la tente, le coucha, et lui fit boire une tisane douceâtre tirée d'un flacon de terre cuite. Après quoi, elle s'éclipsa pour retourner à sa mystérieuse méditation. David se retrouva seul. Au bout d'un moment il eut l'illusion que l'aérostat faisait un bond dans le ciel, et il crut que son estomac allait se décrocher. Sans doute ne s'agissait-il que d'un brusque tourbillon, mais les cercueils remuèrent sous ses omoplates, s'entrechoquant avec des grincements inquiétants. C'était comme si le ballon était subitement pris de folie. Les écoutes

hurtaient, les mailles du filet gémissaient. « C'est la fièvre, pensa David. Je ne dois pas y prêter attention, ça va passer... »

Mais il entendait les corps brinquebaler entre les parois des cercueils, se cognant aux planches. Et c'était comme un concert de protestations. La plainte exaspérée de voyageurs transportés en dépit du bon sens. David se mordit la lèvre. Il avait peur du mécontentement des morts, il craignait leurs reproches, leurs sanctions. Si le ballon continuait à s'agiter, ils allaient être malades, souffrir du mal de l'air comme les passagers d'un avion pris dans une turbulence. Sigris penserait-elle à distribuer des sacs en papier et des bonbons à la menthe ?

« Bon sang, s'étonna-t-il soudain. Je suis en train de perdre les pédales. » Il rassembla ses forces pour s'asseoir. Les caisses grinçaient toujours. Le « pont » bougeait de plus belle, comme si la nef était aspirée par le vent.

— Sigris ! cria-t-il, est-ce que nous bougeons ? Est-ce que nous bougeons réellement ?

Il n'osait plus croire aux informations transmises par ses sens. Mais personne ne lui répondit. Luttant contre le vertige, il sortit de la tente à quatre pattes. La jeune fille se tenait immobile à la proue du vaisseau, assise dans la position du lotus, les yeux levés vers le ciel. Perdue dans sa transe, elle n'entendait rien. Il l'appela à nouveau, vainement. Il songea qu'il aurait pu lui piquer des aiguilles dans les seins sans parvenir pour autant à la faire tressaillir. Il s'assit pour reprendre son souffle. Les couvercles des cercueils montaient et descendaient sous ses fesses. Tout autour du ballon les masses nuageuses semblaient prises de frénésie. Les volutes du brouillard tournoyaient en cercles concentriques comme sous l'effet d'un maelström.

— Bordel ! rugit David, *nous montons* ! Sigris ! Réveillez-vous ! Nous sommes en train de monter !

Cette fois il était certain de ne pas être victime d'une hallucination. Son estomac, son cœur, ses reins, sa vessie, tout son corps protestait contre cette ascension brutale qui lui donnait l'impression de traverser des couches d'air de plus en plus épaisses. C'était comme si, au fur et à mesure que le ballon grimpait, les nuages prenaient la consistance de la guimauve. Ce

n'était plus de la vapeur d'eau en suspension, c'était collant, visqueux comme de la barbe à papa, comme du sucre filé... Il se nettoya nerveusement le visage avec les doigts. Une toile d'araignée, une toile d'araignée l'enveloppait de son voile poisseux. Il fallait déchirer le cocon, il fallait...

Suffoquant de terreur, il rampa vers la poupe, là où se trouvait fixé le filin rattachant le ballon au sol. Il ne lui fallut pas longtemps pour vérifier que l'amarre s'était rompue. Elle flottait dans le vent, gros cordon ombilical effiloché. Le tuyau du cornet acoustique avait craqué, lui aussi. Brusquement privé d'ancre, le *Capitaine Suicide* était parti à la dérive, au gré du vent ; fêtant sa libération par un bond de plusieurs dizaines de mètres en hauteur. David s'aplatit sur le pont, les yeux fixés sur le tronçon du câble d'amarrage qui remuait dans le vent à la manière d'une queue grotesque. La brutale élévation de pression l'écrasait. Entre ses omoplates, la boule de soie du parachute pesait tout à coup une tonne. Elle l'étouffait, le clouait au sol. Un éléphant venait de s'asseoir par mégarde sur son dos. Il cria, pour attirer l'attention de Sigris, mais la jeune fille, perdue dans son rêve intérieur, ne répondit pas. Il rampa dans sa direction, essayant de ne pas se prendre les doigts dans les interstices des caisses qui ne cessaient de s'entrechoquer. Mettre la main entre deux cercueils, c'était courir le risque de se faire aussitôt broyer les phalanges, il fallait donc progresser paumes à plat, d'un couvercle à l'autre, ce qui était plus facile à dire qu'à faire. Fixant la nuque de Sigris toujours immobile, il se demanda si elle était morte ? Après tout ce n'était pas une hypothèse absurde, le décollage brutal avait pu rompre une veine dans son cerveau, la tuant ou la paralysant. Voilà pourquoi elle restait sourde à ses appels. Dès qu'il fut derrière elle, il posa les mains sur ses épaules et la secoua doucement, persuadé qu'elle allait s'affaisser entre ses bras, les yeux vitreux. Mais elle s'ébroua et le repoussa, comme s'il lui déplaisait d'être touchée au cœur d'une méditation.

— L'amarre, haleta David, l'amarre s'est rompue. Le ballon est en train de dériver.

Sigris haussa les épaules.

— Mais non, éluda-t-elle, vous êtes encore en train d'halluciner. Retournez donc dormir.

David lui serra le poignet sans se soucier de lui faire mal.

— Réveillez-vous, ragea-t-il, ouvrez les yeux et allez jeter un coup d'œil à l'arrière. Vous ne sentez pas que nous montons ?

La jeune fille fronça les sourcils, incrédule, puis se décida à marcher vers la poupe.

— C'est de la faute de cet imbécile de Hinker ! hurla David hors de lui. Il fallait utiliser un câble d'acier, pas une corde de chanvre.

— Vous savez bien que l'acier attire la foudre, corrigea mécaniquement Sigris en inspectant l'arrière du vaisseau.

Lorsqu'elle revint, elle paraissait décontenancée mais nullement inquiète.

— C'est ce qui a dû se produire avec les précédents vaisseaux, observa-t-elle. La pluie a mouillé la corde, puis le gel – en la durcissant – l'a rendue cassante.

Elle réfléchissait à haute voix, sans passion, comme si elle examinait un problème purement théorique.

— Foutredieu ! siffla David, c'est maintenant que vous y pensez. Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Le ballon va prendre de l'altitude, dit-elle calmement. À partir d'une certaine hauteur les gaz rares présents dans l'atmosphère vont devenir réellement gênants, même pour moi. Nous risquons de devenir paranoïaques, de céder à des fantasmes sexuels aberrants, de glisser vers l'autodestruction, le suicide...

— Quel programme ! Êtes-vous certaine de ce que vous avancez ?

— À peu près, oui. On a observé de semblables tendances à l'intérieur des charters du sommeil, c'est pourquoi les pilotes conservent en permanence un masque à oxygène sur le visage. Les psychologues de la compagnie ont pu relever les indices de ces pulsions dans les rêves des passagers. Cependant les anxiolytiques dont on bourre les dormeurs bloquent dès l'origine la formation des cauchemars, c'est pour cette raison que les voyageurs gardent par la suite l'illusion d'avoir dormi d'un sommeil de bébé.

— Mais nous n'avons ni calmants ni masques à gaz, coupa David. Cela signifie qu'au fur et à mesure que nous grimperons d'un mètre vers les nuages notre cerveau se détériora un peu plus.

— Gardez votre sang-froid. Et arrêtez donc de transpirer. Le poids du fret va forcément bloquer le ballon à partir d'une certaine altitude. La portance du gaz n'est pas illimitée... et puis...

Elle se tut, observa David avec un mépris à peine dissimulé, et ajouta :

— Et puis vous avez votre parachute, après tout, rien ne vous empêche de sauter.

David y avait déjà songé, mais il n'avait qu'une confiance limitée dans l'équipement fourni par Hinker. Il pouvait sauter, bien sûr, mais les mousquetons, les boucles de bois qu'on avait substitués aux anciennes attaches de fer pouvaient se rompre lors du choc de l'ouverture, lorsque la corolle se gonflerait d'air, bloquant sèchement la descente du parachutiste. C'était toujours un moment dangereux que celui où les suspentes se tendaient en vibrant, secouant douloureusement la colonne vertébrale de l'homme pendu dans le vide. À cette seconde précise, la tension sur la toile était telle que la corolle se déchirait si elle était fatiguée ou mal cousue, les câbles cassaient nets, les...

David tâta machinalement les harnais qui lui comprimaient la poitrine. Ils étaient usés, effilochés, trahissant l'équipement acheté en vrac aux surplus. Du matériel de brocante à n'en pas douter, qui risquait de se déchirer avec un abominable craquement, ou même refuser de se déployer et se foutre en chandelle des qu'il aurait tiré la poignée commandant l'ouverture.

— Vous pouvez sauter, répéta méchamment Sigris. Il n'y a ni désert ni mer intérieure sur Almoha, vous tomberez donc fatalement à peu de distance d'une zone habitée.

— Et vous ? Vous allez sauter ?

— Non, trancha-t-elle. J'accomplirai la mission jusqu'au bout. Après tout c'est un vol d'essai, nous sommes là pour étudier les problèmes imprévus qui peuvent survenir, et celui-ci

entre justement dans cette catégorie. Il faut tenir une semaine. Ensuite nous dégonflerons le ballon, de manière à perdre de l'altitude. Je suis certaine que nous parviendrons à nous poser en douceur au milieu d'une plaine. Almoha n'est pas une planète très urbanisée. Votre devoir est de m'assister jusqu'au bout, vous le savez. Vous êtes là pour trouver une solution à la question des sépultures et nous sommes les seuls jusqu'à présent à vous avoir proposé l'embryon d'un système cohérent. Vous devez rester.

— Mais les gaz ? interrogea David. Que se passera-t-il si nous devenons fous ? Si nous ne nous rendons même plus compte de ce qui nous arrive ?

— C'est un risque à courir, dit Sigris en détournant les yeux. Mais nous pourrions toujours sauter si nous sentons que nous sommes sur le point de craquer.

« Oui, songea amèrement David, à condition qu'à ce moment-là nous soyons encore capables de savoir à quoi sert un parachute ! »

La jeune fille devina ses pensées car elle se força à sourire.

— Allons, lança-t-elle, ne voyez pas tout en noir. Tant que nous ne crèverons pas le plafond de nuages nous ne serons pas vraiment en danger. Le fret représente un poids considérable, il va plomber le cul du ballon et nous stabiliser juste au-dessous de la zone dangereuse. Nous risquons bien sûr d'être assaillis par des idées bizarres dues à l'intoxication gazeuse, mais tant que nous conserverons tous nos « passagers », nous resterons à la limite du danger. Au seuil de la folie.

— Autrement dit, les morts vont veiller sur nous ?

— Oui. Il faudra plus que jamais veiller à l'entretien du filet et des cordages, car chaque fois que nous perdrons un cercueil, nous grimperons de quelques centimètres.

David étouffa un juron. Il sentait la sueur de la peur lui dégouliner sur le visage et il avait honte de se montrer aussi vulnérable. Une idée sinistre lui traversa soudain l'esprit, ne faisant qu'accroître son malaise.

— Les autres, lança-t-il, ceux qui nous ont précédés, c'est pour cette raison que vous avez perdu le contact avec eux : le

gaz les a rendus fous. Ils ont perdu les pédales et se sont entre-tués. J'en suis sûr.

Sigris secoua la tête.

— Peut-être, dit-elle, mais nous n'en savons rien. Ils étaient moins chargés que nous. Quand l'amarre s'est rompue, ils sont probablement montés vers les nuages beaucoup plus vite. On peut même imaginer qu'ils n'ont pas eu le temps de s'en rendre compte, que la chose s'est passée durant leur sommeil, et qu'ils se sont réveillés fous, incapables d'affronter la situation.

— Les ballons doivent dériver là-haut, murmura David en levant les yeux vers le plafond nuageux, en plein poison.

— Il va falloir nous raidir, insista Sigris. Ne pas céder aux phobies. Essayer de rester calmes, sereins. Fermer la porte aux obsessions. Si nous nous laissons aller, le délire s'emparera de nous et ce vaisseau deviendra un véritable asile d'aliénés.

Elle fit une pause, hocha la tête, et ajouta :

— Et puis, en dernier ressort, il y a les parachutes. Je vous promets que si je me sens devenir folle, je sauterai...

David aurait aimé jouir d'une telle confiance en l'avenir, mais il continuait à voir les choses sous un aspect sinistre. « Saute ! lui criait une voix dans sa tête, ne t'occupe pas de cette illuminée. Marche jusqu'à la proue et saute dans le vide tant que tu sais encore à peu près ce que tu fais. Demain il sera trop tard... »

Ses mains blanchirent sur les sangles du parachute, mais, une fois de plus, le contact des attaches usées, taillées dans un bois qui paraissait affreusement sec, fit éclore dans son esprit des images de mort. Il se vit, plongeant dans l'abîme, arrachant la poignée d'ouverture : la boule de tissu se dévidait dans son dos, aspirée par le frottement de l'air, elle se déployait, se gonflait, et crrraac ! Les boucles des harnais éclataient sous la secousse et il se mettait à tomber en tournoyant, de plus en plus vite, les chairs du visage écrasées par la pression de l'air. Il ouvrait la bouche, mais le vent le bâillonnait de sa puissance élastique, refoulant son cri d'épouvante au fond de sa gorge.

— Cet accident comporte certains avantages, soliloqua Sigris. Plus nous monterons, plus la température s'abaissera, ce qui est très profitable à la conservation des morts. Il est important que

nous déterminions à quelle hauteur maximale nous pouvons les stocker pour les protéger des dégradations corporelles. Sans que cette altitude soit bien sûr néfaste aux pilotes des aérostats. Il y a là un équilibre à trouver, un chiffre à définir. Il nous appartient de déterminer ce seuil ultime au-delà duquel le cerveau se consume. Un équilibre, oui, un équilibre...

Elle paraissait sous le coup d'une étrange exaltation et ses yeux s'étaient mis à briller de façon insolite. David s'écarta d'elle, instinctivement, comme si elle était porteuse d'un virus suspect. La discussion l'avait épuisé et ses oreilles bourdonnaient à nouveau. Il voulut parler, mais un filet de sang s'écoula de sa narine droite, lui engluant la bouche. Depuis quelques minutes il avait l'impression qu'une main invisible s'était posée au sommet de son crâne et appuyait, appuyait, comme si elle s'était donnée pour mission de le faire rentrer sous terre.

— D'accord, capitula-t-il. Je reste. Mais j'espère que vous savez ce que vous faites.

*

* *

Une pénible tension s'installa pendant tout le reste de l'après-midi, plongeant les naufragés dans un mutisme qui n'avait rien de volontaire. C'était comme si, d'un seul coup, les mots étaient devenus trop dangereux à prononcer. Ils laissaient sur la langue un goût de pierre à briquet. Les idées ne s'enchaînaient plus les unes aux autres qu'en produisant des courts-circuits menaçants. David avait l'impression d'avoir la tête pleine de vapeurs d'essence, d'exhalaisons inflammables. Au fil de l'ascension, ces vapeurs comprimaient son cerveau, avivant en lui une exaspération mentale qui tournait à vide et appelait l'explosion.

L'aérostat dérivait au milieu du paysage tourmenté de la nuée, sa proue crevant les icebergs de crème fouettée que le brouillard dressait devant elle. Chaque fois que David voyait s'approcher l'une de ces falaises impalpables, il serrait les dents, se préparant au choc, au craquement, au naufrage... Cette fois

c'était sûr, on allait s'échouer, rompre la coque, couler à pic ! Mais non, la nef transperçait l'obstacle sans tressaillir, s'enfonçant au cœur de la montagne de vapeur d'eau comme s'il s'était agi d'un simple mirage. Tant de blancheur aveuglait, et le jeune homme devait se protéger les yeux sous sa main tendue en visière. Il essayait de ne pas prêter attention aux phénomènes étranges qui se déroulaient à l'intérieur de son organisme, mais depuis une heure des saveurs bizarres lui emplissaient la bouche. Il avait sur la langue une saveur persistante et incongrue de glace à la vanille, quant aux couleurs, elles ne cessaient de se modifier. Les images s'aplatissaient, perdant peu à peu toute profondeur. Quand il regardait le vaisseau, il croyait contempler une peinture dans son cadre. Sigris elle-même n'avait désormais pas plus d'épaisseur qu'un personnage crayonné sur une feuille de papier. Pour finir, il lui sembla que les ombres projetées sur le pont se détachaient de leur support, se mettaient à battre des ailes pour s'élever dans les airs comme de grands corbeaux taillés à coups de ciseaux dans du papier noir par un enfant impatient. Elles voletaient entre les haubans, montaient, montaient, pour se décolorer dans la lumière blême, devenir transparentes, et se dissoudre.

David se frotta les yeux. Il pleurait, ses paupières étaient irritées. Il avait peur de se décolorer lui aussi, de prendre l'aspect d'un fantôme. Sigris souriait comme une petite fille qui voit pour la première fois tomber la neige. De temps à autre elle pointait le doigt vers la masse d'un nuage et s'écriait d'un ton enjoué :

— Vous avez vu ? Vous avez vu ?

Le brouillard était devenu une sorte de théâtre invisible sur la scène duquel paraient des acteurs accoutrés de manière fantastique.

— C'est beau, disait-elle d'une voix haletante. Toute cette pureté. C'est un tel soulagement de ne plus toucher terre, de ne plus sentir toute cette boue sous nos semelles. Vous ne vous sentez pas plus propre ?

Elle parlait très vite, en mangeant les mots. Les phrases se bouscullaient entre ses dents, exigeant de sortir sans attendre.

— Comment accepter de redescendre après ça ? Comment se faire à l'idée qu'il faudra à nouveau se salir les pieds ?

Elle riait, piquant des fous rires de collégienne. Elle battait des mains devant la forme « époustouflante » d'un nuage.

— C'était un éléphant ! Un éléphant ! Et celui-là, vous avez vu celui-là avec ses grandes oreilles ?

Elle courait sur le pont, se penchait au-dessus du vide au risque de basculer. Elle grimpait dans les haubans, y effectuant des pirouettes gracieuses dignes d'une salle de gymnastique. Suspendue par les pieds, la tête en bas, elle comptait les « moutons » de brouillard qui les entouraient. David la regardait avec angoisse, s'attendant à ce qu'elle perde l'équilibre d'une seconde à l'autre et disparaisse dans l'abîme en tournoyant.

— Ça donne envie de voler, tout ce ciel, hein ? criait-elle. Il y a tellement de place. Peut-être qu'en remuant des bras on arriverait à imiter les oiseaux ?

David protesta, l'exhortant à la prudence. Elle lui tira la langue et se mit à bouder, grommelant qu'il n'était qu'un « casse-pieds ». Chaque fois que le jeune homme essayait de lui tendre la main pour la faire descendre de son perchoir, elle s'échappait avec un rire en trilles, et grimpait un peu plus haut, se rapprochant de la panse couturée de la baleine.

— Je vais la chatouiller, pouffait-elle en agitant les doigts. Peut-être qu'elle se mettra à rire ?

David ne savait que faire. À l'idée de la poursuivre dans les haubans, la tête lui tournait. « C'est l'ivresse des hauteurs, songeait-il en observant la jeune fille. Elle est en train d'y succomber, elle aussi. »

Sigris continuait à monologuer, évoquant tour à tour la boue, le ciel, la chance qui leur était donnée de se purifier.

— C'est comme si nous prenions un bain de nuages, criait-elle, ça mousse, ça mousse... C'est le savon du ciel, il nous dégrasse des cochonneries de la terre. Vous ne vous sentez pas plus propre ?

Un peu plus tard, elle compara le ballon à un ascenseur et se mit à annoncer les étages, comme si elle était liftière dans un grand magasin. Ivre d'énergie, elle sautait d'un filin à un autre

avec une souplesse d'acrobate. David tremblait qu'elle ne finisse par rater sa prise. Ce ballet lui donnait le vertige et il courait maladroitement de la poupe à la proue, les bras tendus, dans l'espoir de rattraper Sigris si elle venait à perdre l'équilibre.

À cette débauche d'énergie succéda soudain un intense abattement, et la jeune fille se laissa glisser au sol, le visage défait, la bouche tremblante. David l'attira contre lui, la contraignant à s'asseoir. Elle grelottait, claquait des dents.

— Je ne veux plus redescendre, sanglotait-elle comme une enfant. Je veux plus habiter sur une coquille, avec cette chose en dessous, qui guette le bruit de mes pas. J'ai toujours l'impression qu'elle va passer la main par une fissure pour m'attraper par les pieds. Je ne veux plus redescendre... Tu ne me forceras pas, hein ?

David lui murmura des paroles de réconfort approximatives. Il se faisait l'effet de consoler une enfant de dix ans réveillée par un gros cauchemar. Il n'avait pas très bien conscience de ce qu'il disait, son cerveau flottait comme une éponge entre les parois de son crâne.

— C'est une chance qui nous est donnée, répéta encore Sigris. Il faut la saisir. La Vérité nous sera dévoilée au fur et à mesure que nous monterons. Tu comprends ? C'est une initiation. Il ne faut pas chercher à résister. La solution est tout en haut, derrière les nuages, là où brille le soleil. Le ballon va monter, il crèvera le plafond de crasse, et tout nous sera révélé... Tout...

Il ne voulut pas la contrarier en essayant de la ramener à la raison, mais cette fièvre mystique lui faisait peur. Il se demandait si le gaz n'était pas en train d'exalter les pulsions religieuses de Sigris. Il la tint contre lui et la berça jusqu'à ce qu'elle finisse par s'endormir. Elle paraissait épuisée, et des cernes mauves soulignaient ses yeux. Ils demeurèrent ainsi, blottis l'un contre l'autre tandis que le ballon poursuivait sa lente dérive au milieu des courants aériens. David s'appliquait à respirer à petits coups, comme l'on fait en présence d'une mauvaise odeur. Il constata que lorsqu'il restait parfaitement immobile, les effets du gaz diminuaient. Les ombres cessaient de se changer en corbeaux pour redevenir des ombres, les

couleurs renonçaient à pâlir. Dès qu'il bougeait, par contre, les hallucinations revenaient en force, se bousculant dans sa tête.

— Il ne faut pas remuer, dit-il à voix haute. Il faut rester tranquille. Tu entends, Sigris ?

Mais la jeune fille dormait d'un sommeil fiévreux qui la faisait se cabrer entre les bras de David. Ne pas bouger ? C'était plus facile à décider qu'à mettre en pratique, car dès qu'on cessait de s'agiter le froid s'infiltrait dans vos os, vous engourdissant la chair.

David finit par s'endormir, la tête de Sigris au creux de son épaule. Le lent balancement du ballon facilitait à vrai dire la torpeur et il n'eut pas le courage de résister à l'anéantissement. Il ne sut combien de temps il avait perdu conscience, mais ce fut le cri de sa compagne qui le réveilla.

— Là ! hurlait-elle. À deux heures... Un autre ballon !

David se redressa, aussitôt en alerte. Était-ce encore une hallucination ou bien... ?

Mais Sigris avait raison. Quelque chose sortait lentement du brouillard, une masse sombre qui paraissait perdre de l'altitude. Cela venait d'en haut, d'au-dessus, et cela progressait par à-coups tel un ascenseur qui regagne le rez-de-chaussée d'un immeuble, s'arrêtant ici et là pour débarquer des passagers. David se redressa en gémissant. Le froid l'avait ankylosé, il ne se déplaçait plus qu'à grand-peine, les articulations verrouillées. Il s'approcha du vide, se cramponnant aux filins.

C'était bien un aérostat, plus petit que le *Capitaine Suicide*, et qui dérivait à une cinquantaine de mètres sur tribord avant. Son enveloppe grise était fripée, comme si elle était en train de se dégonfler. Sans doute les coutures de la vessie avaient-elles fini par lâcher et la portance de l'engin diminuait-elle au fur et à mesure que le gaz s'échappait ? David plissa les paupières, essayant de distinguer le pont à travers le voile de brume.

— Holà ! cria-t-il, holà, du ballon, y a-t-il quelqu'un à bord ?

Un éclat de rire caquetant lui répondit. Décontenancé, il aperçut une forme humaine qui s'agitait à la proue, mais la visibilité était trop mauvaise pour qu'il puisse identifier la personne qui lui adressait ces signes. Plongeant la main dans la poche de sa parka, il s'empara de la lunette d'approche et la

déploya pour examiner la nef en perdition. C'était déjà presque une épave flottant dans un fouillis de cordages rompus qui formaient autour d'elle une chevelure embrouillée. Le filet retenant le fret présentait de larges déchirures par lesquelles s'étaient visiblement engouffrées des dizaines de caisses. Malgré cette perte de lest, le dirigeable piquait du nez. La petite silhouette qui remuait à la proue était celle d'une femme entièrement nue dansant la gigue. Bleue de froid, elle sautillait en riant comme une démente, et esquissait des pieds-de-nez à l'adresse de David. Au-dessus d'elle, le corps de son compagnon de voyage se balançait, pendu par le cou à un filin. Le nœud coulant qu'on distinguait dans la nuque du cadavre ne laissait aucun doute sur l'origine de sa mort : le pauvre bougre avait mis fin à ses jours en se pendant à une écoute.

La femme nue continuait sa gesticulation grotesque, tantôt levant les jambes telle une danseuse de french-cancan, tantôt applaudissant à tout rompre. Lorsque David lui demanda si elle avait besoin d'aide, elle pivota sur elle-même pour lui présenter ses fesses en guise de réponse. Une expression de démence puérile s'étalait sur son visage. David remarqua qu'elle avait tressé ses cheveux de manière à former deux nattes d'écolière, et dessiné une marelle à la craie, sur le pont.

— C'est l'un de vos vaisseaux, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Sigris, mais la jeune femme, sans s'occuper de lui, mit ses mains en porte-voix pour s'adresser à la passagère du navire en perdition.

— Au-dessus des nuages, hurla-t-elle, avez-vous vu la Vérité ? L'avez-vous vue ?

— Oui, chantonna la démente. Et c'était beau... Si beau... Un grand visage calme et bon, tout rose, et qui souriait. Maintenant plus rien n'a d'importance.

Elle riait, riait, la tête renversée en arrière, tandis que ses seins tressautaient sous les spasmes qui montaient de son ventre. Exaspéré, David repoussa Sigris en arrière.

— C'est une dingue ! rugit-il. Tu ne vois donc pas que le gaz lui a brûlé de cerveau ?

— Non, protesta la jeune fille. C'est parce qu'elle sait. C'est parce qu'elle possède toutes les réponses à toutes les questions.

Elle est allée de l'autre côté des nuages, elle a crevé la crasse du plafond, elle est montée jusqu'à la Lumière...

David dut la secouer pour la contraindre à s'éloigner du vide au-dessus duquel elle se penchait dangereusement pour suivre la lente descente de l'aérostat en difficulté. Là-bas, la démente s'enfonçait au cœur de la brume, disparaissait tel un fantôme, mais son rire caquetant s'attardait, se déformant dans le vent. David se cramponna aux haubans. Le ballon naufragé perdait rapidement de l'altitude. La grande baleine prisonnière du filet n'était plus qu'une masse fripée dont les formes se ratatinaient à vue d'œil. L'enveloppe aurait sans aucun doute perdu toute portance d'ici quelques minutes. Les naufragés tomberaient alors comme des pierres, à la suite du fret. Oui, ils tomberaient tous, le pendu, les morts et la folle... Mais la folle ne s'arrêterait probablement pas de rire avant d'avoir touché le sol.

— Ils ont vu la Vérité, balbutiait Sigris agenouillée sur le pont. Tu as entendu ? Il faut monter au-dessus des nuages, vers la lumière...

David ne se sentait pas la force de la ramener à la raison. Le regard chaviré de la jeune fille l'effrayait. Il y avait une sorte d'extase dans ces yeux clairs qui fixaient le ciel, une sorte de plaisir douloureux presque sensuel. Il fut soulagé quand le rire de la démente se tut, gommé par la distance. Allait-il leur arriver la même chose s'ils s'attardaient trop longtemps à bord du *Capitaine Suicide* ?

Jamais ils ne parviendraient à tenir une semaine sans perdre totalement la raison. Le gaz allait leur ronger la cervelle, les privant de leurs facultés de raisonnement. Toutes leurs vieilles peurs, leurs fantasmes, leurs lubies, allaient sortir de la vase, les submergeant peu à peu. Non, il fallait se résoudre à sauter avant qu'il ne soit trop tard, sangler les parachutes, s'avancer jusqu'à la lisière du vide et... Bon sang ! C'était justement ce *et...* qui ne passait pas. Les parachutes... Les parachutes s'ouvriraient-ils sans se déchirer aussitôt ? Et s'ouvriraient-ils seulement ? Malgré le froid piquant qui lui criblait les pommettes et le front de ses aiguilles de glace, David transpirait. Il se contraignit à détailler les différentes phases de la manœuvre pour combattre l'angoisse qui s'emparait de lui : d'abord pousser Sigris dans le

vide la première, car cette illuminée serait bien fichue de refuser de sauter, ensuite bondir à sa suite... Combien y avait-il d'ici le sol ? Il n'en savait rien. D'ailleurs il ne connaissait pas grand-chose à la chute libre. Combien de minutes fallait-il pour toucher terre ? Trois, quatre ?

Il s'assit sur le pont à côté de la jeune fille car ses jambes ne le portaient plus. À nouveau les ombres se changeaient en corbeaux. Elles voletaient tout autour de lui, le frôlant de leurs ailes bizarrement découpées. Il ne pouvait pas sauter dans cet état, ç'aurait été courir à la catastrophe. En pleine crise hallucinatoire, il risquait tout bonnement d'oublier de tirer la poignée d'ouverture et de se mettre à battre des bras pour imiter les oiseaux nés de ses songes. Non, c'était trop dangereux. Il fallait attendre que l'effervescence suspecte qui agitait ses cellules cérébrales se soit calmée. Il s'étendit sur le flanc, les mains crispées sur les sangles du parachute. Un sang épais puisait à ses tempes. Il l'imaginait noir comme l'encre. Il entendit sa bouche qui balbutiait : « Sigris, il va falloir sauter... On ne peut pas continuer... On ne peut pas... » Puis il perdit connaissance.

Il dériva longtemps au sein d'un brouillard ténébreux et étouffant, semé d'étincelles. Par moments des visages de feu émergeaient de l'obscurité, crachant des flammes. Il rêva qu'il était une tortue qu'on dépouillait de sa carapace. Une tortue nue et ridicule qui courait en rond à la recherche d'un abri illusoire. Quand il s'éveilla, il suffoquait, la bouche grande ouverte, happant à grosses goulées l'air empoisonné. Il était étendu sur le dos et...

Sur le dos ? C'était impossible à cause de la bosse du parachute, ou alors... Il se redressa d'un bond et ce simple mouvement suffit à emplir son crâne d'une pulsation énorme et douloureuse, comme si un cœur malade avait élu domicile entre les parois de sa tête.

On lui avait ôté son parachute. On avait profité de son évanouissement pour le dépouiller. On ? Sigris, ce ne pouvait être que Sigris. Il tituba, les yeux brouillés, ne distinguant que des formes troubles. Le vent lui plaqua un lambeau d'étoffe sur le visage, le faisant suffoquer. Les doigts tremblants, il se

débarrassa du haillon. C'était quelque chose de blanc et de soyeux, c'était...

Et brusquement il crut que la brume s'effiloçait autour de lui, l'enveloppant de longues écharpes qui claquaient dans la tourmente. Il ouvrit les mains, essayant d'étreindre les lambeaux de brouillard. Ce n'était pas de la fumée, c'était du tissu... Enfin il comprit et gémit de terreur.

Sigris se tenait assise à la proue. À l'aide d'un couteau d'os elle avait éventré les deux parachutes pour découper leur corolle en longs filaments que les bourrasques faisaient claquer comme des oriflammes. La soie lacérée palpitait dans les rafales telle une fleur aux pétales fanés. David poussa un cri inarticulé mais la jeune fille ne l'entendit pas. Elle chantonnait.

CHAPITRE IX

Durant une seconde, David fut sur le point de se ruer sur elle pour la gifler, la renverser sur le sol et lui décocher des coups de pied dans le ventre, puis Sigris leva les yeux vers lui en souriant. Il y avait tant de joie enfantine dans ce regard, tant d'ingénuité, que sa colère se changea sur-le-champ en un immense abattement.

— Regarde ! lança Sigris en agitant une poignée de lambeaux, regarde, on croirait une fleur.

Elle pouffa de rire, émerveillée par sa trouvaille. Enfin elle se redressa, se saisit d'une longue écharpe aux bords effilochés et se mit à courir sur le pont, s'amusant à faire virevolter derrière elle cette oriflamme improvisée. Elle exécuta une curieuse danse – qui n'était pas sans grâce au demeurant – au cours de laquelle la banderole ondulait, décrivant des boucles complexes dans l'espace.

— Tu as vu ? chantonnait Sigris. Regarde, je vais faire un 8... Et maintenant je vais écrire quelque chose, il faut que tu devines quoi...

Elle bondissait, un long ruban déchiqueté dans chaque main, brassant l'air pour exécuter des figures de plus en plus savantes. Les bandes de tissu s'entrecroisaient avec un frou-frou soyeux. David se passa la main sur le visage. Il ne subsistait plus grand-chose des deux parachutes. Les bourrasques en avaient emporté chaque fragment au fur et à mesure que la jeune fille les mettait en pièces. Seuls subsistaient, sur le sol, les harnais et la cosse de toile kaki qui avait jadis enfermé la corolle.

Sigris dansa encore un moment, puis son visage devint bleu, et elle tomba sur les genoux en suffoquant. Il n'était pas possible de s'agiter très longtemps dans l'atmosphère raréfiée qui baignait maintenant le ballon, et elle payait par une brutale cyanose la débauche d'énergie à laquelle elle s'était laissée aller.

— Tu m'en veux ? dit-elle en levant sur David des yeux de petite fille injustement grondée. Tu m'en veux parce que j'ai abîmé les parachutes, hein ? Mais ils ne servaient à rien... Et puis tu avais l'air si bête avec cette grosse bosse sur le dos. J'ai pensé que ce serait plus joli d'en faire des rubans, mais si tu veux je vais les recoudre, pour te faire plaisir...

Déjà elle se déplaçait à quatre pattes, essayant maladroitement de rassembler les lambeaux éparpillés par les rafales. David la releva, lui murmurant que ce n'était pas la peine. Elle s'affaissa contre lui, le visage mou ; ses yeux papillotaient comme ceux d'une femme qui émerge difficilement du sommeil.

— J'ai... j'ai fait une connerie, hein ? balbutia-t-elle de sa voix normale. Je ne me rappelle plus mais j'ai l'impression d'avoir fait une connerie.

Elle se laissa aller, sans force, la respiration sifflante et les lèvres cyanosées. David la soutint jusqu'à la tente et l'allongea sur un sac de couchage. Elle paraissait éprouver de la difficulté à s'oxygéner.

— C'était si beau, murmura-t-elle encore. Toutes ces guirlandes de soie...

Elle souriait d'un air extatique. David se demanda si elle avait cédé à un élan de puérité sans arrière-pensée ou si, derrière ce jeu, se cachait la volonté de couper définitivement les ponts avec la terre. Désormais ils étaient prisonniers du vaisseau ; en cas d'accident, il leur serait impossible de sauter dans le vide avec un minimum d'espoir d'en sortir indemnes.

« *Reste la valve*, songea David. Il suffit de l'ouvrir un tout petit peu pour que le gaz de l'enveloppe commence à s'échapper. La baleine va se dégonfler, la portance du ballon diminuera et nous descendrons en douceur... »

Le temps n'était plus aux tergiversations, il fallait agir sans attendre davantage ; profiter de ce que Sigris était à demi inconsciente pour grimper dans les haubans jusqu'à l'enveloppe. De cette manière elle ne se douterait pas que son compagnon avait desserré la valve, elle mettrait la perte d'altitude sur le compte d'une fuite, d'une couture rompue... David sortit de la tente, la referma soigneusement derrière lui.

Toutefois, lorsqu'il leva la tête pour tenter de localiser l'emplacement du tuyau, il eut un éblouissement et mille soleils explosèrent à l'intérieur de son crâne. Il tituba au centre du pont, battant des bras pour conserver son équilibre. Le sang lui coulait du nez, ruisselait sur son menton, tandis qu'un bourdonnement douloureux lui comprimait les tympans. C'était comme si des guêpes furieuses avaient élu domicile à l'intérieur de ses oreilles. Respirant par saccades, il se cramponna aux échelons d'un hauban, et entreprit de hisser son corps vers l'enveloppe. Mais sa viande inerte pesait des tonnes. Ce n'était plus qu'une carcasse, la dépouille d'un cheval mort, le cadavre d'un bœuf vautré dans la poussière. Il contracta les muscles de ses bras jusqu'à la douleur. Ses pieds engourdis tâtonnaient pour trouver l'appui des cordages tressés. L'air empoisonné l'oppressait. Il avait l'impression qu'une coulée de plomb liquide s'introduisait dans ses poumons comme dans un moule en creux, suivant chacune des ramifications bronchiques pour se mettre à durcir, obstruant complètement sa trachée. Il toussa pour essayer de dégager son larynx. En vain, les yeux lui sortaient de la tête. Les cordages, sous ses doigts, devenaient les fils poisseux d'une gigantesque toile d'araignée. Il s'y engluait comme une mouche affolée. Bientôt l'arachnide allait descendre pour le piquer et l'envelopper dans un cocon soyeux... Bientôt...

Il se débattit, sanglotant. Non, il ne voulait pas que l'araignée vienne le prendre, il ne voulait pas qu'on le mange... Il dégringola plus qu'il ne redescendit les quelques mètres péniblement escaladés et demeura prostré au bas de l'échelle de corde, gémissant tel un enfant terrassé par un cauchemar. Il fallut un bon moment avant que les images hallucinatoires s'effacent de son cerveau et que son cœur reprenne un rythme normal. Il s'étendit sur le dos, fixant la valve de bois fixée sous le ventre de la baleine. Quinze mètres l'en séparaient mais il doutait de pouvoir les franchir sans perdre l'esprit. Et pourtant tout dépendait de ce robinet rudimentaire que commandait un petit volant grand comme la main. Il suffisait de le desserrer légèrement pour que le gaz commence à s'échapper avec un sifflement imperceptible. En quelques heures l'enveloppe perdrait sa belle apparence luisante, sa peau s'amollirait, se

couvrirait de rides flasques... et le ballon entamerait sa lente descente vers la plaine. Bon sang ! C'était si simple en théorie, la solution était là, à portée de la main, il n'avait qu'à faire un effort !

Il se releva et tenta une nouvelle fois l'escalade, mais dès qu'il s'agitait il s'essoufflait, avalant d'autant plus d'air toxique. À peine avait-il franchi une dizaine d'échelons que le malaise revenait avec son cortège de phobies imbéciles. Tantôt il s'imaginait prisonnier des serres d'un oiseau gigantesque, tantôt il se voyait pendu, se balançant à la haute poutre d'une potence. Des corbeaux l'entouraient, s'apprêtant à lui arracher les cheveux et à lui picorer les yeux. À deux reprises il tomba des haubans, se tordant les chevilles en heurtant le pont. L'effort puisait un sang de plus en plus épais dans ses veines, dilatant douloureusement ses artères. Il sut qu'il devait renoncer s'il ne voulait perdre définitivement la raison. L'air était désormais trop toxique pour qu'on puisse bouger impunément. C'était pour cette raison que les autres ballons avaient continué leur lente ascension vers le plafond de nuages. Aucun de leurs pilotes n'avait réussi à se hisser jusqu'à la valve pour purger l'enveloppe.

Épuisé, terrassé par la migraine, il se traîna vers la tente pour échapper au froid glacial qui transperçait ses vêtements. Une fois dans l'igloo, il se pelotonna contre Sigris et sombra dans l'hébétude. Le repos lui permit de dominer quelque peu la fièvre fantasmagorique qui lui brûlait la cervelle. Mais il ne pouvait pas demeurer ainsi : cloué sur le dos en attendant que le ballon crève la couche de crasse et émerge en plein soleil. La nuit s'installait déjà, lui faisant prendre conscience une fois de plus qu'il avait en grande partie perdu la notion du temps. Sigris remua contre lui. Elle était chaude, un peu moite, et cette présence le réconforta.

— J'ai faim, dit-elle en ouvrant les yeux. J'ai rêvé que je nageais dans une mer bleue au milieu de grandes algues blanches qui ondulaient comme des rubans de soie. C'était beau...

Elle s'assit, ouvrit le coffre à tâtons et entreprit de couper des morceaux de viande séchée. David pensa qu'il était inutile de lui parler des parachutes et de la valve. Surtout de la valve...

Ils mastiquèrent en silence la viande boucanée, dure comme du carton. David se sentait plus faible qu'un enfant. Ses pensées grésillaient dans son crâne telles des braises dans la neige. Des voix incompréhensibles lui emplissaient les oreilles, l'assommant de discours confus et absurdes. Il décida de dormir en se promettant d'essayer à nouveau d'atteindre la valve dès que le jour serait levé. « Si toutefois je n'ai pas perdu la mémoire entretemps », songea-t-il en fermant les yeux. C'était cela sa principale inquiétude : que son intelligence s'efface au fil des heures, rongée par le pouvoir corrosif des gaz contenus dans l'atmosphère. Il tremblait de se réveiller idiot, mentalement diminué, incapable de se souvenir de ce qu'il avait décidé la veille. À partir de quelle altitude l'amnésie s'installait-elle en vous, passant votre mémoire à l'effaceur ? Pour le moment les crises étaient sporadiques et relativement espacées, mais que se passerait-il si le ballon grimpait encore ?

Il s'endormit sur cette pensée peu rassurante et sombra dans un sommeil peuplé d'images absurdes.

Ce fut un vrombissement régulier qui le réveilla à l'aube. Un bruit de moteur en approche rapide que le coton des nuages étouffait partiellement mais qui ne cessait de se préciser. Il s'assit, secoua Sigris.

— Un avion, murmura la jeune fille en ouvrant les yeux. C'est un charter. Nous avons dérivé sur la route des compagnies du sommeil.

David se dépêcha de délayer la tente. Un avion, cela pouvait signifier la collision, l'explosion du ballon, la catastrophe définitive... Ils se pressèrent à la proue, s'accrochant aux cordages pour se pencher au-dessus du vide, essayant de localiser la provenance du ronronnement que les nuages rendaient diffus. Les secondes s'écoulaient, épaisses, interminables. Le grondement du moteur se rapprochait sans qu'on puisse déterminer avec précision où se trouvait l'appareil. Au-dessus ? En dessous ? *Juste en face* ? David se préparait au pire. Dans dix secondes ils allaient voir le gros nez d'aluminium

de l'avion crever le brouillard juste devant eux, à cent mètres à peine. Ils auraient le temps d'ouvrir la bouche mais pas celui de crier. Déjà l'avion serait sur eux, hachant cordages et enveloppe dans le brassement de ses hélices. Le gaz s'enflammerait, une énorme fleur de feu bousculerait les nuages...

— Là ! Là ! cria Sigris en désignant une tache sombre au cœur de la brume.

L'appareil venait par le travers à une altitude légèrement supérieure à la leur. Et soudain la nuée s'ouvrit pour laisser le passage à la machine. C'était un vieux bombardier encore équipé de ses mitrailleuses ventrales et dont les énormes moteurs faisaient un bruit épouvantable. Ayant aperçu le ballon, le pilote tentait de virer sur l'aile au plus court, mais la vieille carcasse ne répondait guère à ses sollicitations. Tout à coup un crépitement emplit l'air et des étincelles jaunes naquirent sous le ventre de l'appareil. David comprit que quelqu'un, perdant la tête, s'était installé à la mitrailleuse pour tenter de dégager le passage. C'était sur le dirigeable qu'on tirait. L'air miaulait sous le déchirement des balles traçantes. David saisit Sigris par la taille et la jeta à terre. C'était un réflexe parfaitement stupide qu'il n'avait pu retenir. À quoi servait-il de se coucher sur le pont si l'enveloppe emplies de gaz explosait ?

La mitrailleuse continuait à cracher. Des projectiles passèrent en sifflant, tranchant des cordages. Le pont se mit à vibrer, encaissant une série de chocs sourds. C'était comme si les morts allongés dans les cercueils s'étaient soudain tous mis à taper du poing pour manifester leur mécontentement, et David comprit que le fret avait intercepté la plus grande partie de la rafale. L'assemblage de caisses tremblait, prêt à se disloquer. Enfin l'avion vira, basculant sur l'aile, David put voir son ventre passer à dix mètres à peine du ballon. Le vacarme des moteurs emballés lui meurtrit les tympans et il fut giflé par une odeur de kérosène et de cordite. L'odeur... L'odeur de l'avion était sur lui, comme s'il venait de le toucher. Les ongles fichés dans le bois du pont, il regarda virer l'appareil avec la sensation horrible que cette manœuvre prenait des siècles. Il lui sembla qu'il aurait pu mettre ce temps à profit pour compter les boulons hérissant le

ventre du bombardier ou lire les inscriptions peintes au pochoir sur le fuselage, ou encore...

Le déplacement d'air le rejeta en arrière. Il se cramponna de toutes ses forces aux filins pour ne pas être éjecté du ballon qui tanguait, pris dans les remous qu'avait creusés le passage de l'avion. Pendant une minute la nacelle tournoya comme un manège. Un peu partout des cordages hachés par les rafales claquaient avec un bruit sinistre déséquilibrant la charge. Le pont se mit à pencher sur bâbord, compromettant la stabilité du fret. David essaya d'attirer Sigris à lui. Sous ses pieds les caisses s'entrechoquaient. Les couvercles se fendaient, des esquilles de bois volaient dans les airs. Le dirigeable tourna sur lui-même durant une longue minute encore, puis s'immobilisa. Le charter du sommeil n'était déjà plus qu'un point à l'horizon.

— On est touchés ! cria Sigris. Le fret a morflé, tu as entendu craquer les caisses ?

David avait entendu. Le grand danger à présent, c'était que le filet déchiré laisse échapper sa charge. Si les caisses commençaient à tomber dans le vide, les unes après les autres, le ballon – sous l'effet de ce délestage en catastrophe – allait grimper dans le ciel comme un ascenseur en folie.

— Je vais aller voir, murmura Sigris, ne bouge pas. Je suis meilleure acrobate que toi.

— Ne remue pas trop, lui souffla David. Tu sais ce qui arrive dès qu'on commence à s'essouffler. Respire lentement.

Il se faisait l'effet d'un entraîneur conseillant son champion et se jugeait un peu ridicule, mais il ne voulait pas voir Sigris sombrer une fois de plus dans l'étrange folie qui s'était emparée d'elle les jours précédents. La jeune fille entreprit d'enjamber le câble qui les séparait de l'abîme et de se laisser couler le long du filet. Elle se déplaçait de maille en maille, les doigts crochés dans les alvéoles de chanvre, au-dessus du vide, et sans avoir pris le temps de s'encorder. En la voyant ainsi virevolter David se sentit couvert de sueurs froides. Il suffisait qu'elle rate sa prise, qu'une crampe lui raidisse le bras, qu'une corde casse, pour qu'elle tombe comme une enclume... Malgré le vertige qui le bouleversait, il se pencha. Ce qu'il découvrit le fit grimacer. Le flanc droit de l'empilement de caisses avait été haché par la

salve. Le filet en partie démaillé laissait voir une muraille de planches défoncées, de cercueils béants. Les dégâts constatés, Sigris se hissa sur le pont. Mais l'effort avait déjà pompé une certaine quantité de gaz toxique dans ses veines, et elle riait nerveusement. David l'aida à reprendre pied.

— Il va falloir réparer en quatrième vitesse ou nous allons semer les morts derrière nous..., expliqua-t-elle en se retenant de pouffer de rire.

Dès que le ballon eut retrouvé son assiette, ils commencèrent à travailler, se relayant dès que l'effort faisait pétiller dans leur esprit des idées saugrenues. Ils étaient comme des plongeurs au bord de la narcose. Bouger les bras, s'affairer, c'était augmenter la consommation d'oxygène, c'était s'empoisonner. Les séquences de labeur ne pouvaient donc qu'être courtes, et cet obstacle technique ralentissait d'autant les travaux. David avait exigé de Sigris qu'elle s'encorde. Il avait bien fait car la jeune fille, à chaque « remontée », ne cessait de lui parler de la beauté du ciel et de son regret de n'être pas un oiseau.

— Il suffirait d'écartier les bras, disait-elle, et de voler. Tu n'as pas envie de plonger dans la mousse des nuages ?

Lorsque c'était son tour de descendre, David retenait sa respiration, inhalant l'air toxique à petits coups. Solidement encordé, il se laissait alors glisser le long de la muraille de caisses jusqu'à la hauteur de la brèche. Les cercueils étaient en piteux état et nombre d'entre eux laissaient voir leurs occupants. Les projectiles n'avaient du reste pas épargné les défunts : une dizaine de dépouilles avaient été mises en pièces. Ce saccage avait émietté les plus anciens cadavres, les transformant en une poussière grise qui s'envolait dès que le vent s'engouffrait dans la brèche. David travaillait aussi vite qu'il le pouvait. À l'aide de clous d'os, il avait entrepris de colmater la déchirure au moyen d'une toile huilée qu'il comptait passer au goudron. Mais le maillet grossier ne lui facilitait pas la tâche et les pointes avaient fâcheusement tendance à s'aplatir dès qu'elles rencontraient un nœud du bois. Quand il lui semblait entendre bouger les morts, quand des voix éraillées se mettaient à résonner au creux des cercueils, il abandonnait son ouvrage et remontait. Il passait le relais à Sigris et s'étendait sur

le pont, les bras le long du corps, attendant que son cœur reprenne un rythme normal. Hélas, la jeune fille était moins vigilante, moins attentive aux symptômes annonciateurs d'intoxication. Elle s'obstinait à travailler au-delà de la limite de sécurité. David l'entendait parfois tranquillement deviser avec les morts.

— Quand j'aurai fini vous serez bien au chaud, disait-elle. La toile goudronnée va vous protéger des courants d'air... Mais non, vous ne risquez pas de tomber, ne craignez rien, je vais ravauder le filet...

Elle papotait, répondant gracieusement à d'inaudibles questions, et David ne pouvait s'empêcher de frissonner en surprenant ces conversations d'outre-tombe.

Ils travaillèrent jusqu'au soir, passant d'une relative conscience à des crises hallucinatoires fort éprouvantes. Sigris riait beaucoup, comme si le gaz avait sur elle une action euphorisante, mais cette joie effrayait David et lui faisait redouter quelque excès imprévisible.

Lorsqu'ils eurent tendu, calfaté la toile, ils regagnèrent la tente, épuisés, la tête broyée par une migraine due à la mauvaise oxygénation.

— Comme ça ils ne tomberont pas, répétait mécaniquement David.

— Oui, approuvait Sigris. Mais ceux que la rafale a mis en morceaux ne sont pas contents du tout.

Ils s'endormirent sur cette idée, fusillés par la fatigue.

C'est le lendemain matin qu'apparurent les premiers fantômes.

CHAPITRE X

David entendait tomber les morts. L'oreille collée au bois fendillé du pont, il percevait nettement le glissement des dépouilles à l'intérieur de l'immense cube de bois. Depuis que le vaisseau avait pris de la gîte, les cadavres glissaient lentement vers la brèche, et la toile goudronnée tendue pour aveugler l'ouverture creusée par le mitraillage avait le plus grand mal à les retenir. Chaque fois que le ballon oscillait, les défunts faisaient de même, se rapprochant du vide, leur tête émergeant peu à peu des cercueils fracassés. À force de pousser, ils avaient réussi à déclouer la bâche calfatée, et certains d'entre eux avaient basculé dans l'abîme. David avait fait part de ses inquiétudes à Sigris, mais la jeune fille s'était contentée de hausser les épaules.

— Ça n'a pas d'importance, déclara-t-elle. De toute manière ils avaient fait le mauvais choix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonna David. Le mauvais choix ? Ils sont morts et on ne leur a pas demandé leur avis.

— Les cercueils, dit Sigris. Les cercueils, la terre, l'embaumement, la volonté de conserver sa forme première par-delà la mort, c'était ça le mauvais choix. Si l'on veut se réincarner il faut accepter la métamorphose.

David ne comprenait pas où elle voulait en venir, mais il devinait que l'atmosphère empoisonnée agissait sur elle à la manière d'un sérum de vérité, la contraignant peu à peu à avouer ce qu'elle cachait depuis toujours dans les replis de sa conscience. La vérité ne trônait pas au-dessus de la couche de crasse, dieu barbu et souriant assis sur un trône d'or, non, la vérité était en elle ; elle émergerait au fil de l'ascension, se faisant peu à peu plus précise.

— C'est moi qui ai baptisé le vaisseau, dit-elle brusquement, comme si elle se délivrait d'un remords. *Capitaine Suicide*, c'est

moi qui ai trouvé ça. J'ai dit que c'était pour conjurer la malchance, mais je sais maintenant qu'il y avait une autre raison...

David serra les poings, il n'était pas certain de vouloir en apprendre plus. Il n'avait aucune envie d'entendre Sigris en confession. Il ouvrit la bouche pour lui dire de se taire, mais la jeune fille lança précipitamment :

— Je crois au fond que je n'avais pas l'intention de redescendre. Ce voyage c'était l'occasion inespérée de me purifier. Tu comprends ? Le gaz, c'est comme un bain de vapeur, il fait transpirer nos esprits. Toutes les ordures nous sortent de la tête comme une mauvaise sueur. Un bain de vapeur, oui, qui va nous débarrasser de nos saletés. Bientôt nous serons redevenus aussi purs que des nouveau-nés, lavés de toutes les cochonneries de la vie...

Elle parlait d'une voix à peine audible et s'était rapprochée de David à le toucher. Le jeune homme sentait son souffle chaud lui caresser le visage.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, balbutia-t-elle. L'amarre... *Je savais qu'elle allait craquer.* J'avais vu les torons de chanvre céder les uns après les autres. J'aurais pu te prévenir. À ce moment-là il aurait été facile de se faire ramener au sol, il aurait suffi d'un ordre lancé dans le cornet acoustique et le treuil nous aurait tirés vers le bas, mais j'ai attendu, sans rien dire, que la corde s'effiloche. Je crois... je crois que si elle avait tardé à céder je l'aurais tranchée moi-même.

David ferma les yeux. Il s'était attendu à quelque chose de semblable. Sigris se serra contre lui, ses doigts étaient durs.

— Tu ne dois pas m'en vouloir, supplia-t-elle. C'était pour notre bien à tous les deux. Il fallait profiter de la chance. Ce voyage, c'est la lessive de l'âme. Il va nous purifier. Quand nous traverserons le plafond nuageux le froid nous saisira. Un froid intense qui couvrira le ballon de stalactites, ensuite nous émergerons en pleine lumière, et les rayons du soleil bombardent le ballon. L'enveloppe commencera à s'échauffer ; le béthanon B est instable, très sensible à la chaleur. Il se mettra à se dilater, à bouillonner. Au bout d'une heure il explosera, et la déflagration réduira le vaisseau en

poussière. Tu ne dois pas t'inquiéter, nous n'aurons pas le temps d'avoir mal. Ce sera comme un éblouissement passager, un flash intense, puis nos corps s'éparpilleront dans l'espace et nos âmes s'échapperont, libérées...

David se dégagea, blême, mais Sigris le rattrapa, lui enfonçant les ongles dans la chair à travers l'épaisseur de la parka.

— Ne te crispe pas, murmura-t-elle. Écarte la peur. C'est une chance magnifique qui nous est offerte. Une merveilleuse récompense nous attend au bout du voyage. C'est une erreur de croire qu'après la mort l'âme se sépare du corps. Bien au contraire, elle reste prisonnière des chairs pourrissantes. C'est ce qui s'est produit pour tous les pauvres types que nous transportons, mais ils ne l'ont su que lorsqu'il était déjà trop tard. Leur âme est toujours là, enfermée dans leur viande durcie par les produits d'embaumement. Elle ne montera jamais au ciel, elle restera là à jamais, bouclée au cœur d'une carcasse desséchée elle-même enfermée dans une caisse hermétique. C'est cela que tu veux ? Vivre le restant de l'éternité dans le noir, au fond d'un cachot ? Pas moi ! Pas moi !

— C'est ça le « mauvais choix » dont tu parlais ?

— Oui. Il ne faut pas attendre patiemment la mort si l'on veut sauvegarder son âme. Il faut opérer la scission quand on est encore en vie. Se défaire de l'emballage, de la cosse, pour libérer la graine. Il faut mourir brutalement en pleine possession de ses moyens, et ne pas se résoudre à l'amenuisement physique, attendre que la chair se referme comme un carcan sur une âme épuisée, désormais incapable de prendre son vol. Il faut mourir jeune, se consumer dans une flamme chaude comme le soleil, et qui anéantira le corps en une fraction de seconde. C'est à cette seule condition que l'esprit échappera à sa geôle.

David lutta contre l'envie qui le prenait soudain de lever le poing et de frapper cette folle sur la bouche, pour la faire taire. Une peur affreuse le faisait grelotter. Sigris allait les tuer, il en était sûr à présent. Elle avait organisé ce voyage comme un suicide rituel, sans lui demander son avis. Elle en avait prévu chaque étape, elle savait qu'une fois soumis aux effluves

empoisonnés ils n'auraient plus ni la force ni la présence d'esprit de faire demi-tour. Elle n'avait jamais cru à la néo-sépulture, elle s'était servie de Hinker pour mener à bien son projet personnel d'autodestruction, et elle l'avait impliqué dans ce processus, lui, David, comme s'il allait tout naturellement se réjouir d'un tel cadeau !

— Je sens que tu as peur, souffla-t-elle en lui nouant les bras autour du cou en une étrange parodie d'étreinte amoureuse. Mais ne te raidis pas, laisse-toi aller. Imagine que tu flottes dans un bain tiède. Ce ne sera plus très long maintenant. Le fret va s'éparpiller, délestant le ballon. Nous allons nous enfoncer dans la crasse, et le froid nous purifiera. Le froid séchera la sueur d'ordures que le gaz a fait sortir de nos pores. Nous serons alors tout à fait propres, prêts à nous dissoudre dans le feu. Quand l'enveloppe explosera, nos esprits seront vaporisés dans l'éther, comme du pollen. Ce sera un éparpillement magnifique, des milliards et des milliards de cellules mentales capables de se fondre en toutes choses. Nous serons partout, nous pénétrerons tout : les hommes, les végétaux, les animaux. Nous serons partout présents en même temps, nous pourrons étreindre l'univers entier, être à la fois le roc et l'herbe, la rivière et la chair, bondir comme les bêtes et raisonner comme les hommes. Nous ne connaissons plus de limites puisque nous n'aurons plus de corps. La vaporisation nous propulsera à travers le cosmos, et les vents invisibles de l'espace nous feront essaimer de planète en planète. Nous serons ici et ailleurs en même temps, à la même seconde, nous communierons avec la Création dans son immensité...

Elle haletait. David la repoussa. Les yeux de Sigris étaient devenus si pâles qu'ils avaient l'air d'être en train de s'effacer. « Elle est folle, pensa-t-il au comble de la panique. Elle a toujours été folle, elle s'est servie de moi. Suzie Boomayer m'avait prévenu. Elle m'a utilisé pour se faire donner un ballon... »

Et pourtant quelque chose lui soufflait que Sigris avait raison. S'enfermer dans un cercueil ne constituait pas une bonne solution. L'âme, doublement prisonnière de la chair morte et du sarcophage, devait horriblement souffrir de cette

claustration. La réclusion, la réclusion perpétuelle... Non, c'était intolérable. Attendre la fin des temps dans l'obscurité absolue du tombeau, recroquevillé dans l'enveloppe durcie d'une dépouillé soumise aux affres de la décomposition... Non. La solution préconisée par Sigris était autrement satisfaisante, lumineuse... *Convaincante ?*

Il secoua furieusement la tête. Devenait-il fou lui aussi ? Allait-il se mettre à croire en ces bobards d'illuminée ?

Chaque fois que la jeune fille faisait un pas dans sa direction, il reculait d'autant. Terrifié à l'idée qu'elle puisse, en le touchant, lui inoculer le virus de démence qui s'épanouissait en elle.

— Sans douleur, haleta encore la jeune fille. Une fleur de feu, et puis l'univers, l'univers entier pour nous.

— Tais-toi ! lui cria David, tais-toi ou je...

Il se sentait soudain capable d'empoigner Sigris pour la jeter dans le vide. Il ne voulait plus qu'elle parle, il ne voulait plus qu'elle lui vante leur mort prochaine comme un marchand de voitures d'occasion impatient de conclure un marché. Il ne voulait plus l'entendre. Il se boucha les oreilles, mais les mots de la jeune fille continuaient à traverser ses paumes, telles de fines aiguilles, pour s'enfoncer dans ses oreilles.

— Assez ! hurla-t-il.

Sigris battit en retraite, abandonnant David au moment où ses talons frôlaient l'abîme. Il se rattrapa de justesse à un filin. Il avait été à tel point hypnotisé par la jeune fille qu'il n'avait eu à aucun moment conscience – en continuant ainsi à reculer – de se rapprocher dangereusement du vide.

L'échange verbal l'avait anéanti et il mit un long moment à récupérer. Ce fut la chute d'une nouvelle caisse qui le tira de sa torpeur. Le pont se déformait. Les cercueils malmenés par les projectiles avaient tendance à s'aplatir sous la pression de leurs voisins. L'empilement perdait sa belle allure cubique pour se changer en un tas informe où il deviendrait bientôt difficile de se déplacer.

À chaque volte du ballon on entendait craquer de nouvelles planches, d'autres couvercles. Le cimetière volant se défaisait, laissant fuir ses locataires par la déchirure du filet. David se

pencha au-dessus du vide. Il lui fallait redescendre, tenter de ravauder les mailles de corde avant que le fret ne s'éparpille dans les airs. Comme il nouait une écoute autour de sa taille, il vit un nouveau cercueil tomber en tournoyant. Exploderait-il en touchant le sol ou bien s'enfoncerait-il dans la boue molle ? Quoi qu'il en soit, la Dévoreuse ne mettrait pas longtemps à localiser cet apport inespéré de nourriture. L'un de ses tentacules se glisserait par le bâillement d'une fissure et...

Il chassa cette image, passa la musette contenant les outils sur son épaule et amorça sa descente. Accroché au flanc du filet, il lutta plus d'une heure pour rafistoler les mailles déchirées et tricoter une barrière approximative qui saurait retenir les caisses. Pendant qu'il peinait, le souffle court, la colère des morts le frappa de plein fouet, telle une odeur nauséabonde. Cette fois elle était réellement incommodante, plus vivace que les exhalaisons glandulaires d'un putois. Elle charriait une masse de rancœurs informes, un concert de gémissements où dominaient les cris de colère. « Allons, se répéta David. Il n'y a rien ni personne, c'est seulement un effet du gaz. Une simple hallucination. N'y prête pas attention. »

Mais les voix se faisaient de plus en plus présentes. Il lui sembla distinguer un chœur de récriminations.

La solitude, disaient les morts. L'obscurité... La réclusion. Assez... C'est assez...

David jeta un bref coup d'œil dans la déchirure du filet, là où s'amalgamaient les caisses broyées, les couvercles éclatés. Les craquements ininterrompus dus aux oscillations du ballon finissaient par donner l'impression que quelque chose rampait au milieu des esquilles. Les morts sûrement, les morts mécontents des conditions de vol à bord du *Capitaine Suicide* ? Ils s'étaient regroupés en comité et s'en venaient présenter leurs doléances au personnel navigant. David étouffa un rire nerveux. Qu'allait-on lui reprocher ? La mauvaise tenue de l'appareil, les secousses trop fréquentes, la piètre qualité des cercueils mis à la disposition des passagers ? Il était temps de remonter, cette fois les défunts ne plaisantaient pas, leur exaspération sourdait des planches en grosses larmes noires.

« Mais non, imbécile, c'est du goudron... Du goudron de calfatage... Remonte, tu es en train de perdre la boule. »

David crocha les doigts dans le filet et entreprit de se hisser sur le pont. Son cœur puisait douloureusement contre ses côtes. Sous sa peau, ses veines inscrivaient leur tracé en arborescences noirâtres. « Je suis plein d'encre », pensa-t-il avec stupeur. Il n'était plus qu'un énorme réservoir d'encre indélébile. Il aurait suffi qu'il s'incise le bout de l'index pour écrire avec son doigt, interminablement, stylo humain aux capacités inépuisables. Durant une minute il eut envie de mettre cette idée en pratique, de se déchirer la peau et de tracer des graffitis sur les couvercles juxtaposés du pont. Ensuite il grimperait dans les haubans pour dessiner sur les flancs du ballon.

Il s'assit, les tempes palpitantes. L'hémorragie de caisses avait allégé l'aérostat et le *Capitaine Suicide* s'était encore élevé de quelques mètres. Cela se devinait à la simple saveur acidulée de l'air ambiant. Chaque inspiration lui criblait la langue de picotements. Sa peau, elle-même, était parcourue de brusques démangeaisons.

Il pensait à ce que lui avait dit Sigris, un instant plus tôt, quand les premiers fantômes apparurent, lui coupant le souffle.

D'abord il crut qu'il s'agissait d'une bouffée de brume, poussée sur le pont par un coup de vent, puis il réalisa que les émanations montaient d'entre les caisses. C'était comme une fumée épaisse, collante. Un brouillard élastique qui devait poisser les doigts si l'on commettait l'erreur d'y plonger la main.

David écarquilla les yeux, persuadé qu'il était victime d'une nouvelle hallucination, mais l'image avait une densité, une profondeur, une texture, qui la rendaient terriblement réelle. Le brouillard montait des cercueils eux-mêmes, filtrant à travers les fentes des couvercles malmenés comme si l'on avait allumé du feu à l'intérieur de chaque caisse. Les filaments grimpaient à la verticale, s'épaississant de minute en minute pour ébaucher des silhouettes humaines. C'étaient des hommes, des femmes, au coude à coude, tous immobiles, le visage inexpressif. Ils oscillaient dans le vent, se déformaient parfois. David recula jusqu'à la tente. Il ne voulait pas en voir davantage. Ce n'était

qu'une hallucination, un fantasme dû à la trop grande toxicité de l'air. Il ne devait pas y accorder la moindre importance.

Cependant les spectres continuaient à se rassembler, couvrant le pont de leur foule silencieuse. Ils étaient une bonne centaine à présent, formant un peloton compact qui encerclait la tente. David avait beau tourner la tête dans tous les sens, il ne distinguait plus rien que cette haie de silhouettes blanches et floues. Il baissa les yeux. Il ne voulait pas leur accorder la plus petite parcelle d'attention de peur de fortifier leur cohérence interne. Il se répétait qu'en niant leur existence il parviendrait peut-être à les faire s'évaporer.

Mais les fantômes se rapprochaient, se multipliaient. Leurs traits s'affinaient et l'on distinguait parfaitement les hommes des femmes. Les visages prenaient chacun leur individualité. S'il s'en était donné la peine, David aurait pu mettre un âge sur chacune de ces figures translucides.

Aucune aura de colère n'enveloppait les protestataires. Aucune menace, seulement une affreuse désespérance et un découragement sans fin. David encaissait ces différents sentiments comme on reçoit des décharges électriques successives. L'air ambiant en était saturé. Il n'avait qu'à tendre la main pour voir crépiter des étincelles à la pointe de ses doigts. Ne pouvant en supporter davantage, il se calfeutra dans la tente, mais le bombardement continua, s'infiltrant par ses sutures crâniennes.

Toute cette obscurité, se lamentaient les morts. Sigris a raison. Tout ce temps entre les planches d'un cercueil... Si nous avions su. Si nous avions su... Se dissoudre dans la lumière, oui, c'est ce qu'il fallait faire. Échapper à la prison de chair. Se débarrasser du corps le plus tôt possible, ne pas attendre qu'il vieillisse, se racornisse. Partir au bon moment, faire le bon choix. Libérer l'âme de son carcan et se vaporiser dans le cosmos... Essaimer... Devenir pollen...

David tenta de se boucher les oreilles. C'était inutile. La lamentation des fantômes pénétrait en lui par toute la surface de sa peau. Elle chantait la clairvoyance de Sigris, elle condamnait l'aveuglement des hommes prisonniers des vieilles habitudes : les cercueils ne servaient à rien, la terre étouffait

l'âme, l'inhumation vous condamnait à la nuit, à la stagnation éternelle. Il fallait grimper vers le soleil, se dissoudre dans la fleur de feu du gaz incendié. Partir tant que le corps était encore en parfait état de marche, tant que l'esprit conservait toute sa vivacité...

Les spectres marmonnaient, infatigables, monotones, et leurs voix finissaient par constituer un ronron qui vous poussait aux frontières du sommeil.

David se mit à chanter, espérant par ses beuglements couvrir le soliloque des fantômes.

Vexés, les morts se turent. Un moment, David crut qu'ils s'étaient résolus à partir, mais lorsqu'il passa la tête par l'ouverture de la tente il put constater qu'ils étaient toujours là, dressés, statues de bouillie grumeleuse dont les traits ne cessaient de s'affiner. Ce n'étaient plus des bonshommes de fumée à présent, des silhouettes anonymes, non ; ils avaient des visages, des particularités physiques. Il y avait un homme avec une grande cicatrice sur la poitrine, une femme avec un trou dans la tête, et tant d'autres encore affichant les marques de l'accident qui leur avait coûté la vie. Des mineurs, des mineurs tués par l'effondrement des galeries instables. Ils avaient cru trouver le repos éternel en se cachant dans un cercueil, en se réfugiant dans les airs, loin des assauts de la Dévoreuse, mais ils réalisaient trop tard qu'ils avaient fait fausse route. Ils s'étaient trompés de rite funéraire. Ils n'avaient pas choisi la bonne religion. La néo-sépulture n'amenait rien de plus que l'inhumation. La vérité était ailleurs, dans la dissolution de l'âme. Dans l'émiettement de l'esprit aux quatre coins de l'univers.

— Taisez-vous ! hurla David, vous ne me convaincrez pas ! Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas grimper vers la lumière !

Un voile noir lui passa devant les yeux et il sut qu'il allait perdre connaissance. Toutes ses terminaisons nerveuses le faisaient souffrir ; son front, ses joues lui semblaient des pelotes d'épingles. Il se ratatina sur le sol, s'abandonnant à la lame de fond qui l'emportait. Il sombra sans chercher à résister, accueillant le néant comme un soulagement.

Ce fut la morsure du froid qui le tira de l'anéantissement, la sensation que ses pieds se changeaient en morceaux de glace. « Il faut que je bouge, pensa-t-il. Il faut que je me lève ou je vais mourir gelé... »

Le brouillard était plus dense que jamais et la visibilité se réduisait maintenant à quatre mètres. Le ballon venait d'entrer dans ce plafond nuageux d'un gris terne que Sigris surnommait « la crasse ». Les volutes blanches enveloppaient le vaisseau comme un cocon, enroulant de curieuses spirales cotonneuses autour des haubans.

David se frictionna les jambes pour activer la circulation du sang dans ses muscles raidis. C'est à peine s'il sentait encore ses mains, une sorte d'anesthésie sournoise s'emparait de son corps, engourdissant tous ses récepteurs sensoriels. Il fut toutefois soulagé de constater que les fantômes s'étaient évanouis. Il fit quelques pas, appelant Sigris. La jeune fille demeura aussi silencieuse qu'invisible. « Sigris ? » répéta-t-il en étendant les bras devant lui pour palper le brouillard. Il n'osait avancer franchement, la visibilité était trop réduite et il avait peur de basculer par-dessus bord sans s'en rendre compte. Sigris ne répondait toujours pas. Il explora peu à peu toute la surface du pont, chassant la brume à grands revers rageurs. L'affolement le gagnait : Sigris était morte gelée, il en avait le pressentiment ; il allait buter sur son cadavre durci d'une seconde à l'autre... Sigris était tombée dans le vide au cours d'une crise de somnambulisme... Ou bien... ou bien les fantômes l'avaient poussée, par méchanceté, pour se venger... Il avait fait le tour des lieux à présent, et la jeune fille restait introuvable. Il suffoquait d'angoisse, partagé entre l'accablement et la terreur. Le pont était désert, il avait secoué tous les haubans pour s'assurer que personne ne s'y tenait perché. Restait le filet. Il se pencha par-dessus le cordage qui tenait lieu de garde-fou pour examiner le fret. C'est alors qu'il aperçut une silhouette sombre qui pendait dans le vide, accrochée au bout d'une longue corde, à dix ou quinze mètres en dessous du vaisseau. « Dieu ! pensa-t-il, elle s'est pendue. » Il imaginait sans mal Sigris se passant un nœud coulant autour du cou et sautant dans l'abîme, le sourire aux lèvres. Elle avait sans doute agi sous l'emprise du gaz, elle

avait cédé à ses pulsions autodestructrices, incapable d'attendre le dénouement plus longtemps, elle...

La silhouette sombre se balançait sous la « quille », de la nef, comme un pendule. David s'agenouilla au bord des caisses et tenta de haler le corps, mais le chanvre était trop tendu pour qu'il puisse s'en saisir. Ses manipulations maladroitement firent courir des vibrations le long des torons. Une voix s'éleva alors, traversant la brume. C'était celle de Sigris.

— C'est toi ? disait-elle. Ne me remonte pas encore, j'apprends à voler, c'est merveilleux. Tu devrais venir me rejoindre. Tu ne peux pas savoir comme c'est fantastique de sentir toute cette immensité sous son ventre, entre ses cuisses. Encorde-toi et descends. Allez, viens !

David recula précipitamment. *Elle apprenait à voler...* Elle apprenait à voler, suspendue par une simple écoute à deux mille mètres au-dessus du sol. Comme il tardait à réagir, elle appela à nouveau. Il n'y avait pas la moindre trace d'angoisse dans sa voix. Elle lui criait de descendre comme une nageuse pataugeant à la lisière d'une plage presse son compagnon de venir la rejoindre parce que l'eau est bonne. Encore une fois il s'écorcha les doigts sur le filin pour essayer de remonter Sigris, mais la jeune fille devina ses intentions et protesta.

— Laisse-moi, lança-t-elle. Je veux savoir quel effet ça fait de planer dans les airs. Je veux apprendre, je veux chevaucher le vent...

David renonça à la ramener à la raison. Une bouffée de mauvaise humeur déferla sur lui. Après tout, qu'en avait-il à foutre ? Que cette dingue se casse la gueule si elle en avait envie. « Occupe-toi plutôt de la valve, lui souffla une voix à l'oreille. Profite de ce qu'elle n'est pas là à te surveiller pour ouvrir ce fichu robinet. »

Bien sûr ! C'était exactement ce qu'il fallait faire. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Pourquoi son cerveau lui semblait-il depuis quelque temps à peu près aussi prompt à la réflexion qu'une louche de gelée de groseille ?

Il s'empara de la musette à outils et entama l'escalade d'un hauban. Il progressait avec une extrême lenteur, s'arrêtant à chaque échelon pour donner à son cœur le temps de se calmer.

Il savait qu'à ce train il lui faudrait une heure pour atteindre la panse du ballon, mais c'était le seul moyen d'échapper à la fièvre hallucinatoire du gaz empoisonné. Au fur et à mesure qu'il s'élevait, les cordages devenaient plus glacés sous ses doigts. Bientôt le givre les recouvrit, puis une fine pellicule de glace craquante. Dès qu'on quittait le niveau du pont le froid se faisait plus intense, et les nuages se révélaient lourds de neige. David avait l'impression de se frayer un chemin dans une congère. Il était comme ces victimes d'avalanche qui creusent avec les ongles à travers des mètres et des mètres de neige durcie dans l'espoir d'émerger enfin à l'air libre. Très vite il perdit le sens du toucher. Ses mains n'étaient plus que deux battoirs malhabiles qu'on eût dits taillés dans un bois grossier. Quand sa tête toucha enfin le ventre du dirigeable il faillit éclater en sanglots. *La valve se trouvait bien là, mais elle était recouverte d'une épaisse couche de glace qui en rendait la manipulation impossible.* Ne voulant s'avouer vaincu, il s'empara d'un racloir d'os et tenta d'émietter le givre accumulé sur le robinet de bois. En vain, la glace était dure comme l'acier ; il aurait fallu la faire fondre à la flamme de la bougie. Cependant craquer une allumette aussi près de la réserve de béthanon B relevait du pur délire, et il n'était pas question d'y songer. En outre il ne possédait aucune allumette. À bout de nerfs, il se saisit du maillet et le leva d'un geste rageur... S'il l'abattait il risquait de briser la valve. Le gaz de sustentation s'échapperait alors avec une telle violence que le ballon se trouverait propulsé comme une fusée à travers la couche de crasse. À moins que l'enveloppe ne se déchire d'un bout à l'autre sous cette pression trop localisée... Non, il ne fallait pas.

Il baissa les bras. Les larmes gelaient sur ses joues. Ses lèvres lui faisaient l'effet d'être découpées dans du carton. S'il s'attardait là quelques minutes de plus il allait congeler sur place. La brume se refermait sur lui en une étreinte crissante, telle une gangue de neige saturée de cristaux de glace. Un moment il fut tenté de poser la tête sur ses mains jointes et de s'abandonner au sommeil. Il savait que c'était ainsi qu'on mourait dans le Grand Nord. Il suffisait de s'asseoir et d'attendre que le froid fasse son effet. On ne se sentait même

pas partir... Il se secoua, résistant au découragement. À quelques centimètres de son visage, la valve prise dans la glace le narguait. *Une bougie, un briquet...* Mais il ne possédait aucun de ces deux instruments ; les hommes d'Hinker s'étaient assurés avant le départ que les passagers du dirigeable n'emmenaient avec eux nul outil prohibé. Une boîte d'allumettes... Avec une boîte d'allumettes il aurait pu essayer de faire fondre la glace... Mais non, cela ne tenait pas debout. À la seconde même où il aurait fait craquer le phosphore sur le grattoir, le ballon tout entier se serait métamorphosé en une immense boule de feu orange. Il n'avait plus qu'à descendre. Il dut s'arracher à l'étreinte du givre qui faisait adhérer ses vêtements aux cordages. À présent il avait peur que les haubans durcis ne se brisent net sous ses pieds. Le froid lui incendiait les poumons.

Quand il toucha le pont, il ne tenait plus debout. Il se contraignit à bouger pour réchauffer ses muscles morts. C'était comme si son esprit seul survivait à l'intérieur d'une carcasse oubliée au fond d'un congélateur par un boucher distrait.

Sigris n'était toujours pas remontée, et David se demanda comment elle faisait pour résister à une température aussi basse. L'entraînement sans doute ? La pratique incessante des mortifications... Rassemblant ses dernières parcelles d'énergie, il se mit à courir à petites foulées autour du pont en s'efforçant de ne pas glisser sur la couche de verglas qui se formait déjà à la surface des couvercles. Comme il fallait s'y attendre, cette activité provoqua le retour des fantômes. Fumerolles d'outre-tombe, ils surgirent des cercueils comme ils l'avaient fait la veille pour se rassembler en une foule compacte.

« C'est parce que je cours, songea David. Le bruit de mes semelles sur les couvercles a dû les réveiller... »

Puis il se ressaisit. Ce n'était pas le bruit, c'était simplement l'air qu'il aspirait. Au fur et à mesure qu'il se réchauffait il s'empoisonnait, et son cerveau moulinait d'étranges rêveries. Il n'y avait pas de solution, il était piégé de toutes parts. S'il s'arrêtait, il gèlerait. S'il continuait, il deviendrait fou...

Déjà les spectres l'encerclaient, reprenant leurs lamentations. Cette fois ils étaient de mauvaise humeur et proféraient des menaces confuses. Ils... ils étaient jaloux. Ils ne

voulaient pas que d'autres bénéficient du bonheur dont ils avaient été frustrés. Ils détestaient David, et surtout Sigris, cette sale petite garce qui avait su tout combiner pour grimper vers la lumière et s'y dissoudre.

Ils ne voulaient pas que le dirigeable explose. Si cela se produisait, ils brûleraient bêtement, comme de simples charbons. Leurs âmes ne s'envoleraient pas, il était trop tard. Pour eux les jeux étaient faits depuis longtemps et ils ne pouvaient plus espérer aucune amélioration de leurs conditions de détention. Si l'aérostat se volatilisait, les cercueils s'enflammeraient, tomberaient, traversant le vide pour aller se ficher dans la boue... tout près de la Dévoreuse. David aurait voulu les reconforter, mais il les devinait verrouillés sur une décision farouche, irrévocable. Déjà ils se mettaient à ramper sur les haubans, s'élevant le long des cordages en direction du ballon. Ils ondulaient, fragiles fumées essayant de résister au vent qui les dispersait. David réalisa qu'ils avaient levé les bras et crispaient les doigts, donnant à leurs mains la forme d'une serre. Il comprit tout à coup ce qu'ils voulaient faire : ils allaient griffer l'enveloppe, la lacérer jusqu'à ce qu'elle crève. Alors ils tomberaient, tous, retournant à la terre, à la boue, et personne ne serait épargné. « Allons, se répéta le jeune homme. Ce ne sont que des images sorties de ton imagination. Ils n'existent pas... Tu es tout seul. »

Mais pouvait-il réellement en être aussi certain ? Que savait-il des phénomènes chimiques propres à l'atmosphère d'Almoha ? L'énergie mentale résiduelle des morts, ne pouvait-elle s'être matérialisée par l'entremise des gaz rares empoisonnant l'air ? Ne risquait-elle pas de devenir de plus en plus solide au fur et à mesure que le ballon prendrait de l'altitude ? D'abord fumée, les revenants allaient peu à peu se changer en d'étranges êtres caoutchouteux, puis cette guimauve prendrait elle-même de la consistance, devenant chair. Les mains de brume se feraient osseuses, véhémentes, les ongles reprendraient leur véritable nature de griffes. Et toutes ces serres se mettraient bientôt à crisser sur l'enveloppe, cherchant les points faibles des coutures.

— Non, cria David. Ça ne peut pas arriver. Vous n'existez pas.

Mais les spectres poursuivaient leur lente ascension. Par moments les bourrasques les éparpillaient, désorganisant leur fragile cohérence, mais ils revenaient toujours à la charge, obstinément, comme la fumée d'un feu de camp – une seconde chassée par le vent – reprend finalement sa place. David était de plus en plus persuadé qu'ils n'allaient plus tarder à s'épaissir, s'alourdir, constituant une réelle menace pour le dirigeable. Il leva les bras, essayant de se saisir d'eux malgré sa répugnance mais ses mains n'étreignaient qu'une substance gluante, ectoplasmique, sur laquelle elles n'avaient pas prise.

— Je vous interdis, criait-il bêtement. Je vous interdis...

Mais les fantômes se moquaient bien de ses ordres. Ils grimpaient, rampant à la verticale le long des haubans. David s'assit et se cacha le visage dans les mains, s'efforçant de retrouver son calme. Il devait expulser le gaz qui lui embrumait le cerveau, renvoyer les spectres au néant avant qu'ils ne se matérialisent davantage.

Quelqu'un lui toucha l'épaule et il hurla de frayeur, croyant que les ectoplasmes venaient se saisir de lui. Ce n'était que Sigris qui reprenait pied sur le pont. Son visage était bleu de froid, ses lèvres gercées saignaient, mais elle souriait.

— Les fantômes..., balbutia David. Les fantômes...

Sigris ne l'entendit pas, elle parlait de son initiation au vol, elle lui racontait le vent, elle lui racontait le ciel. Elle avait goûté le vide, elle avait mangé la chair des nuages. L'azur était déjà en elle, dans son estomac, dans son ventre. Elle s'en était fortifiée.

— Regarde mes yeux, supplia-t-elle. Je suis sûre qu'ils ont changé de couleur. Le ciel a déteint sur eux. Regarde.

David était abasourdi, à demi mort de froid et de terreur. Lorsqu'il eut la force de relever la tête il constata que l'apparition de Sigris avait dispersé les spectres. La jeune fille rayonnait de bonheur. Ses mains, sur les épaules de David ne dispensaient aucune chaleur. Elle paraissait presque morte, et s'en réjouissait manifestement.

— C'était bon, dit-elle encore, tu ne peux pas savoir comme j'étais bien...

Elle allait ajouter quelque chose quand une explosion sourde retentit dans le lointain, quelque part dans l'épaisseur de la crasse. Une boule de feu illumina le brouillard sur bâbord, au-dessus du dirigeable. C'était comme une orange de lave pulsatile, une braise géante passant en une fraction de seconde du jaune d'or au rouge sombre. Un feu vivant palpitant dans l'espace et faisant fondre les nuages. Cela ne dura que le temps d'un battement de cœur, mais David et Sigris eurent l'illusion qu'une heure s'écoulait en une seconde. Puis l'onde de choc les gifla, les poussant en arrière, et le *Capitaine Suicide* se mit une fois de plus à tourner sur lui-même comme une toupie. Loin devant, la déflagration se contracta, s'éteignant déjà. David s'était jeté à plat ventre, luttant avec les fermetures de ses poches pour se saisir de la longue-vue.

— C'est l'un de vos ballons, haleta-t-il. Il a crevé la crasse pour émerger en plein soleil, c'est ça, hein ?

— Oui ! confirma Sigris en battant des mains. Tu as vu ? Ça marche, je ne t'ai pas menti ! Ça marche !

Elle riait et gesticulait comme une enfant devant un sapin de Noël. David décida qu'il était inutile de la contrarier et déploya la lorgnette télescopique. Des débris enflammés traversaient l'air, là-bas, au cœur de la brume. Des lambeaux d'enveloppe qui palpaient dans le vent telles d'immenses chauves-souris dont on aurait incendié les ailes. Une pluie de débris hétéroclites criblait la nuée : cordages en feu, cercueils à demi carbonisés et fumants. Par bonheur le lieu du sinistre était assez éloigné pour que les bourrasques ne rabattent pas cette mitraille incendiaire sur le *Capitaine Suicide*. L'humidité de l'air avait étouffé la vague de chaleur elle-même, et seule une bruine tiède crépitait sur le pont, témoignant de l'intense élévation de température développée par l'explosion.

« C'est ce qui va nous arriver demain », songea David en serrant la lorgnette entre ses doigts gourds. Il ne pouvait détacher les yeux des lambeaux d'enveloppe roussie charbonnant dans les rafales. Les cercueils étaient tombés comme des enclumes, mais les fragments de cuir continuaient à dériver, laissant derrière eux un sillage d'étincelles.

— Tu as vu ? claironnait Sigris. Ça marche !

Et elle se mit à danser sur le pont, tandis que les couvercles des cercueils résonnaient sous ses semelles.

CHAPITRE XI

Dans les jours (?) qui suivirent, le froid s'accrut de telle manière que la viande et le poisson séchés du coffre à provisions devinrent durs comme pierre. Pour en casser des morceaux, il fallait désormais les attaquer avec un burin d'os et un maillet. Une fois la nourriture émietlée, elle formait au fond de l'écuelle un amas de petits cailloux cliquetant sur lesquels il convenait de souffler longuement si l'on voulait les ramollir. Il était décisif de ne pas sauter cette étape, car si l'on commettait l'erreur de poser directement le fragment de viande gelée sur sa langue, il y restait collé jusqu'à ce qu'on l'arrache, emportant un morceau de peau.

Seul David s'obstinait encore à manger, Sigris, pour sa part, se contentait de sucer une poignée de neige quand elle avait soif. En l'absence d'horloge, il devenait difficile d'apprécier l'écoulement des heures. David succombait à de longs accès de stupeur durant lesquels il s'abîmait dans la contemplation mentale d'images fantasmatiques sans queue ni tête. Ces spectacles absurdes l'effrayaient ou l'emplissaient d'une hilarité incontrôlable selon les moments. Lorsqu'il réussissait enfin à triompher de cet engluement, c'était pour découvrir que Sigris avait une fois de plus déserté le bord.

Obsédée par l'idée du vol, la jeune fille passait de plus en plus de temps pendue dans le vide au bout d'une corde, à quinze ou vingt mètres sous la quille du vaisseau. Indifférente au danger, elle s'offrait à l'abîme, bras et jambes écartés, bouche grande ouverte, traversant l'humidité des nuages qui pénétrait ses vêtements et finissait par recouvrir sa parka d'une couche de givre craquante.

Quand David la suppliait de cesser ce jeu mortel, elle haussait les sourcils, une mimique d'incompréhension sur le visage.

— Mais enfin, disait-elle, il faut bien apprendre à voler, sinon le vertige gâchera toute notre joie quand nous serons enfin débarrassés de notre enveloppe de viande. Tu devrais faire comme moi...

David, inquiet, écoutait craquer le ballon. Les filins supportaient mal le froid. Sous l'assaut de la glace ils devenaient cassants comme le verre, il suffisait parfois de les heurter pour les voir s'émietter. Chaque fois qu'un cordage se brisait, la gêne qui compromettait la stabilité de l'aérostat s'accroissait. Le pont avait pris l'aspect d'une patinoire inclinée, et il était difficile de s'y déplacer sans l'aide des cordages. Le jeune homme ne s'éloignait plus guère de la tente de peur de perdre l'équilibre. Chaque fois qu'il se glissait dans son sac de couchage, il priait pour que celui-ci ne file pas soudain comme une luge vers l'abîme. Il ne consentait à fermer l'œil qu'après s'être amarré à un anneau d'os coincé entre deux caisses. Il voyait venir le moment où pour échapper à la glissade il serait forcé d'arracher le couvercle d'un cercueil et de s'installer à l'intérieur de la boîte, au coude à coude avec son locataire.

Lorsque l'air empoisonné ne bouleversait pas ses pensées, il concentrait toute son attention sur l'enveloppe, redoutant de surprendre cette effervescence du gaz annoncée par Sigris, et qui précéderait de peu l'explosion. Il scrutait le plafond nuageux, s'attendait à le voir s'éclaircir. Par bonheur, les stalactites de glace qui surchargeaient le ballon semblaient l'avoir alourdi. Depuis un moment le *Capitaine Suicide* ne montait plus. Il stagnait au milieu de la couche de crasse, dérivant au gré des courants aériens. David se réjouissait de cet état de choses tout en sachant que ce répit ne pourrait être éternel. C'est au cours de l'une de ces veilles qu'il crut voir la main...

D'abord il détourna la tête, refusant d'accorder le moindre soupçon d'existence à cette ombre floue qui se déplaçait derrière la brume. Puis il se résolut à affronter le danger en face et écarquilla les yeux, cherchant à localiser l'apparition. Mais celle-ci s'était déjà évanouie. Il en conserva un sentiment mêlé d'angoisse et de soulagement. Avait-il vraiment vu quelque chose ? Une main ? *Une main gigantesque aux doigts écartés...*

C'était absurde, n'est-ce pas. La main de qui ? Du dieu qui les attendait au-dessus des nuages ? De ce géant au bon sourire dont avait parlé la démente du ballon en perdition ? Il se frictionna le visage avec une poignée de neige pour reprendre ses esprits. Il n'y avait rien, ni devant ni derrière... et pourtant l'ombre, fugitivement perçue du coin de l'œil continuait à le hanter. Il y pensa jusqu'au soir.

Pendant qu'il montait la garde, sursautant telle une sentinelle craintive, Sigris persévérerait dans ses exercices d'abolition corporelle. Quand elle ne flottait pas, pendue au bout d'une corde, elle s'enfonçait patiemment des pointes d'os dans la main gauche, s'aidant du maillet pour se clouer la paume sur le bois du pont.

— Tu vois, triomphait-elle, je n'ai pas mal, pas mal du tout. C'est signe que mon corps est en train de se dématérialiser. Il n'existe déjà presque plus.

David, que ces séances d'automutilation mettaient à la torture, essayait de lui arracher le marteau des mains, mais elle le repoussait féroce.

— Imbécile ! lui crachait-elle au visage, tu ferais bien d'en faire autant. Si tu n'es pas affranchi de la douleur c'est que tu n'as pas réussi à te purifier correctement. Ton esprit ne prendra pas son vol au moment de la vaporisation.

Puis elle se calmait, s'approchait de lui, le suppliant de lui confier sa main.

— Donne, disait-elle. Laisse-moi te planter quelques clous dans la paume. J'ai tellement peur que tu ne sois pas prêt... Il faut vérifier que tu as bien subi tous les degrés de l'initiation... Donne !

David devait la repousser. Il avait beau lui expliquer que l'absence de souffrance résultait tout simplement de l'engourdissement provoqué par le froid intense, elle ne l'écoutait pas, réfutait ses arguments d'un haussement d'épaules. Elle lui montrait sa main trouée saignant à peine, avec un sourire de béatitude qui illuminait son petit visage amaigri. David s'en voulait de la trouver attendrissante, de trembler pour cette odieuse gamine dont le gaz avait fait s'épanouir l'étrange folie mystique. Il avait envie de la prendre

dans ses bras et de la serrer contre lui pour la ramener à la raison. Il aurait voulu lui caresser le front pour lui nettoyer l'esprit de toutes les absurdités qui l'encombraient. Il aurait voulu... Oui, mais il avait déjà fort à faire avec les fantômes.

Car les spectres n'arrêtaient pas de le harceler, l'encerclant d'abord, puis se lançant à l'assaut des haubans pour crever le ballon à coups de griffes. Il devait les poursuivre, les rattraper, les décrocher des échelles de corde. Le froid gelait leur texture, les métamorphosant peu à peu en bonshommes de neige. S'ils restaient immobiles trop longtemps, ils figeaient sur place, c'étaient alors des statues de glace que David devait décoller du pont. Il ne savait que faire de ces grandes sculptures vitrifiées dont le contact lui engourdissait cruellement les mains. N'osant les jeter par-dessus bord, il les couchait les unes à côté des autres, tels des pains de glace dans une armoire frigorifique. À certains moments il avait conscience d'êtreindre le vide, et d'être victime des effets toxiques du gaz. « Je deviens fou », constatait-il avec une sorte de lassitude attristée.

C'est au terme de l'un de ces accès d'égarement qu'il revit la main... *Ou plutôt l'ombre de la main*. Il sursauta, s'emparant de la lorgnette dans sa poche. Hélas, le temps qu'il porte la longue-vue à son œil, l'ombre s'était une fois de plus évanouie, volatilisée... « Elle tâtonne, pensa-t-il. Elle cherche quelque chose, en aveugle... » Mais c'était idiot, bien sûr. Bête, bête, bête ! Encore une hallucination sans doute, une de ces images fictives s'agitant à la limite du champ de vision, et qui sont toujours le signe d'une fatigue mentale intense.

Le drame se produisit un matin, alors qu'il émergeait à grand-peine de son duvet. Sigris se tenait agenouillée près de la caisse à outils. En dépit de sa main blessée elle travaillait avec ardeur à l'élaboration d'un objet dont elle essayait d'affûter le tranchant à l'aide d'un silex. David s'assit, l'esprit en alerte. Depuis quelques jours déjà, il redoutait une semblable initiative.

— Qu'est-ce que tu fiches ? grommela-t-il, sachant par avance la réponse qu'on allait lui faire.

— Je fabrique une hache, déclara la jeune fille sans une hésitation. Une hache pour trancher les cordages qui retiennent le fret.

— Quoi ? gémit David.

— Mais oui, tu ne te rends donc compte de rien ? Nous ne montons plus ! Le ballon s'est stabilisé à l'intérieur de la crasse. Nous stagnons. Si ça continue nous serons morts de froid et de faim avant d'avoir pu émerger à la lumière.

— Tu veux larguer les caisses ? balbutia David qui cherchait à gagner du temps.

— Oui. Il faut s'alléger. La glace nous tire vers le bas. Toutes ces stalactites nous empêchent de poursuivre notre ascension. Il faut larguer une partie des cercueils.

— Non, attends..., gémit David. Ne nous précipitons pas...

La jeune fille sourit avec attendrissement, lui caressa la joue du bout des doigts et murmura :

— Je te comprends, tu as peur de ne pas être prêt. Tu voudrais approfondir ton ascèse, mais nous n'avons plus le temps. Il fait trop froid. Un de ces soirs nous allons mourir dans notre sommeil, tués par l'hypothermie. Nous ne pouvons pas attendre davantage. Ce serait trop bête de rendre l'âme si près du but. Laisse-moi faire, tu verras. Je vais trancher le filet. Nous n'aurons qu'à nous encorder et à nous laisser soulever par le ballon. Dès que les caisses seront tombées nous grimperons à toute vitesse vers le soleil. Plus rien ne fera obstacle à notre ascension.

David se dégagea maladroitement du sac de couchage. S'il tardait à réagir, Sigris allait les expédier tout droit à la mort. Il suffisait qu'elle tranche les attaches principales de la nacelle. Le filet endommagé céderait aussitôt, répandant son chargement dans les airs. Les cercueils tomberaient en s'entrechoquant, dans un vacarme de planches broyées, et le ballon... Bon sang ! Le ballon ferait un saut de plusieurs dizaines de mètres. Ce serait comme si le ciel l'aspirait. Il lui suffirait de quelques secondes pour crever la couche nuageuse qui le séparait encore de l'azur.

— Encorde-toi, ordonna Sigris. Choisis un filin bien solide. La secousse risque d'être rude.

Elle s'était levée, éprouvant le tranchant de la hachette sur le gras de son pouce.

— N'aie pas peur, dit-elle avec une émouvante douceur. Je sais que nous sommes prêts. Tu ne seras pas déçu. Nous avons mérité la grande joie qui nous attend. Nous serons tous les deux... Nous serons bien... Nous habiterons l'univers. Je serai toi et tu seras moi...

Son visage respirait la paix intérieure. Malgré les stigmates de l'épuisement elle paraissait heureuse. David crut entrevoir, le temps d'une surimpression fugitive, l'image de ce qu'aurait pu être la vraie Sigris si son esprit ne s'était pas trop tôt égaré sur les chemins de la mortification. D'autres traits se superposaient aux siens, une figure sereine que ne rongait plus aucun feu intérieur. Le visage d'une femme avide de joies simples et de petits bonheurs quotidiens... Il eut envie de tendre la main pour retenir ce fantôme, mais l'illusion s'était déjà évanouie. Le masque de la jeune louve aux joues creuses le fixait à nouveau, avec sa peau bleuie, ses lèvres crevassées de cicatrices.

— Non, dit-il, ne m'oblige pas...

Elle marchait déjà vers les poulies retenant le filet. Une corde lui enserrait la taille comme un cordon ombilical, serpentait sur le sol puis grimpait vers les hauteurs du ballon. David bondit au moment même où elle levait la hache. Dérapant sur le verglas, il la heurta aux jarrets, la plaquant sur le pont. Le choc fut si rude qu'ils faillirent tout deux glisser vers l'abîme. D'abord surprise, Sigris se convulsa de fureur et cracha comme un félin en colère.

— Salaud ! hurlait-elle. Traître ! Traître ! Tu ne m'empêcheras pas ! Tu ne m'empêcheras pas !

David dut lui saisir les poignets car elle essayait de lui fendre le crâne avec la lame de son outil. Il ne put toutefois éviter un coup qui lui ouvrit l'arcade sourcilière. Comme chaque fois qu'il bougeait trop vivement, le poison de la folie injectait des milliers d'images hallucinantes dans son cerveau. Entre ses bras Sigris devenait une panthère, un tigre, une bête fauve dont il ne distinguait plus que les crocs et les griffes. Elle ne parlait plus, elle rugissait... Il sut qu'il devait abrégé le combat s'il ne voulait pas succomber à la terreur et courir se recroqueviller entre les minces parois de la tente. Levant le poing, il frappa la jeune fille au menton. Il entendit sa tête cogner durement contre les

planches du pont. La seconde suivante tout son corps devint mou entre ses bras. Il haletait, assailli de décharges hallucinatoires. « Ne perds pas connaissance, lui soufflait la voix de la prudence. Pas maintenant ! Attache-la avant qu'elle ne rouvre les yeux. Attache-la ou bien elle recommencera. »

À tâtons, il s'empara d'une corde et entreprit de ficeler Sigris, lui retournant les bras dans le dos. Il détestait faire cela, mais il ne disposait d'aucun autre moyen pour neutraliser la jeune fille. Il ne désirait qu'une chose : gagner un peu de temps. Quand il eut terminé, il traîna sa prisonnière dans l'igloo de toile, la recouvrit de son sac de couchage, et éloigna tous les outils qu'elle aurait pu utiliser pour se libérer. Il avait beaucoup de mal à coordonner ses gestes. Entre ses mains, les scies, les tenailles, se transformaient en animaux bizarres qui cherchaient à lui mordre les doigts. « Tu as été méchant, chantonnaient-ils d'une agaçante petite voix. Tu as été méchant avec Sigris. Il faut que tu sois puni ! »

Il fut à ce point effrayé qu'il faillit les jeter par-dessus bord et ne se ravisa qu'à la dernière seconde. Il se contenta en définitive de les déposer le plus loin possible de la tente, sachant qu'il pourrait en avoir besoin dans les heures qui suivraient.

Lorsqu'il regagna l'abri, Sigris avait repris connaissance. Cette fois elle ne l'injuria pas. La fureur avait fait place à un immense découragement, et elle pleurait en silence, les paupières obstinément closes pour ne rien voir du monde. David ne sut comment la consoler.

En désespoir de cause il émietta un peu de poisson congelé et tenta d'en réchauffer les morceaux entre ses mains gantées de laine. Il se sentait très faible, gagné par une langueur redoutable. « Si je m'endors, je ne me réveillerai pas », pensa-t-il en regardant l'épais nuage de buée qui sortait de sa bouche. Il était parfaitement conscient que la situation devenait insupportable. En l'absence de tout feu de camp ils ne survivraient plus très longtemps à une température aussi basse. En outre, les stalactites qui ne cessaient de s'épaissir, transformant le fret en un fragment de banquise, fatiguaient les cordages. Les poulies allaient céder, les haubans se rompre. S'il voulait sauver sa peau, il devait très vite imaginer une solution.

Très très vite.

CHAPITRE XII

Cette nuit-là, il rêva de la Dévoreuse. Il la voyait, tapie au centre du monde, nœud vivant de tentacules emmêlés, ses mille membres grouillant comme une couvée de serpents. Il ne distinguait pas son muflle car elle était recroquevillée dans la pénombre, seulement éclairée par les rais de lumière filtrant des lézardes qui sillonnaient la coquille. Elle était lourde, chaude, baignée d'exhalaisons méphitiques, et son souffle grondait sous la voûte fendillée des pôles. Elle attendait, parcourue de sursauts convulsifs, tantôt s'éveillant, tantôt se rendormant, énorme fœtus en voie d'achèvement. Parfois la faim la tirait de l'engourdissement, et elle lançait ses pseudopodes aux alentours pour explorer chaque faille, sonder le sol.

Elle était là depuis mille ans, roulée en boule au sein de l'œuf de pierre. Un animal de légende l'avait pondue dans l'encre du cosmos, entre deux planètes et un soleil, et depuis ce jour il lui avait fallu inventer bien des ruses pour arriver à se procurer la nourriture dont elle avait besoin. Un siècle plus tôt elle avait écouté les premiers explorateurs fouler la coquille ; elle avait sondé leur esprit, leur chair, déterminant leurs paramètres organiques. Elle avait fabriqué de l'oxygène pour les convaincre de rester, elle avait injecté dans les parois de l'œuf assez de matériaux rares pour éveiller leur convoitise. Elle les avait domestiqués, elle, la Bête dont personne ne soupçonnait l'existence. Elle avait fait ce que lui ordonnait son instinct, elle était douée d'une patience infinie, et ses pouvoirs ne connaissaient pas de limites.

À présent son temps de réclusion touchait à sa fin. Son corps s'était peu à peu dégagé de la fange protoplasmique, parvenant doucement à maturité. Il lui fallait désormais peu de chose pour être complet : quelques organes à affiner ici et là, des couches d'écailles à sécréter. C'est pour cette raison qu'elle devait

manger : pour parvenir au stade ultime de l'achèvement. Quand ses dernières terminaisons nerveuses seraient en place, quand ses muscles seraient entièrement gainés d'un cuir insensible aux rayons cosmiques, elle s'ébrouerait au sein de la nuit. Elle donnerait des coups de tête dans les parois de l'œuf et là-haut, à la surface, des villes entières s'écrouleraient, le goudron des rues s'émietterait, les campagnes se disloqueraient. Almoha exploserait sous la poussée interne de ses ailes, et la planète volerait en éclats, s'éparpillant dans l'espace...

Alors la Dévoreuse sortirait enfin de sa prison pour s'élancer dans le cosmos, grand oiseau plus noir que la nuit, ptérodactyle des confins de l'univers... Ce ne serait plus très long maintenant, il suffirait de quelques milliers de cadavres, de quelques tonnes de chair morte, d'un dernier grand festin qui s'en irait alimenter la machine organique travaillant nuit et jour à l'élaboration de ses structures internes... La population de quelques cimetières, oui ; un butin d'un millier de cercueils, les victimes d'une grande bataille ou d'un terrible accident... Il lui fallait ce surplus de viande, cette matière première sans laquelle ses échanges chimiques périlliciteraient. Affamée, elle sondait les crevasses avec une fièvre proche de la fureur. Pourquoi toutes les sépultures étaient-elles vides ? Où se dissimulaient les morts ? N'y avait-il donc plus de catastrophes ? Plus de guerres ? Plus d'enterrements ? Elle avait faim, jamais elle n'avait été aussi proche de la phase finale. Elle était presque complète, achevée. Si elle ne trouvait rien à se mettre sous la dent tout serait à refaire. Le sommeil s'emparerait à nouveau de son esprit et son corps se ratatinerait, perdant ses formes puissantes. Il fallait qu'elle mange, coûte que coûte, qu'elle lance l'armée de ses tentacules à l'assaut, dans chaque crevasse, dans chaque fissure, qu'elle explore le monde dérisoire que les hommes avaient installé à la surface de la coquille. Elle se savait belle et terrible, promise à un avenir grandiose. Dès qu'elle aurait quitté l'œuf, elle volerait de planète en planète, éclipsant la lumière du soleil. Elle ne voulait pas attendre plus longtemps... Pour le moment, elle était là, recroquevillée dans l'intimité moite de cette terre creuse, si fragile. Elle rassemblait ses forces, écoutant par toutes les lézardes le pépiement obstiné des hommes au labeur. Elle les

épiait aussi, collant son œil aux entrebâillements du sol. Elle les regardait s'agiter, vivre, mourir. Seule leur mort l'intéressait. Elle ne pouvait les dévorer vifs, c'était là tout son drame, son calvaire. Il lui fallait attendre qu'ils se décident à se coucher dans la boue, alors seulement ils lui appartenaient. Alors seulement elle en faisait sa pitance, charognarde des abîmes inviolés. La nature l'avait faite ainsi, elle n'y pouvait rien. Mais attendre dans l'obscurité, c'était long, si long...

CHAPITRE XIII

L'ombre revint le lendemain, plus proche cette fois, et David perçut son odeur. Comme précédemment, il eut l'impression qu'une main énorme tâtonnait en aveugle au milieu des nuages pour s'emparer d'eux. Elle s'ouvrait, se refermait, explorant l'espace ; tour à tour s'approchant puis s'éloignant. Accroché aux drisses du garde-fou, le jeune homme regardait palpiter ces longs doigts crochus dont la forme – au fur et à mesure qu'elle se précisait – n'avait rien d'humain.

— Tu la vois ? criait-il à Sigris pour essayer de se persuader qu'il n'était pas tout simplement en train de devenir fou. Est-ce que tu la vois ?

Mais Sigris ne répondait plus. Couchée sur le flanc, les paupières obstinément closes, elle s'était murée dans un monde intérieur où plus rien ne pouvait l'atteindre. À certains moments elle pleurait silencieusement, et son désespoir faisait peine à voir. David avait beaucoup de mal à écarter le sentiment de mauvaise conscience qui l'assaillait depuis qu'il avait ligoté la jeune fille. Il savait qu'en l'empêchant de mourir selon ses vœux il la rendait effroyablement malheureuse, mais il ne voyait pas le moyen de faire autrement. Il avait essayé de la raisonner, d'engager le dialogue ; Sigris s'était chaque fois un peu plus ratatinée, fermant obstinément les paupières pour ne recevoir aucune image de l'extérieur. En lui confisquant sa mort il la privait de sa dignité, et elle avait choisi de se comporter comme une bête humiliée qui refuse de faire un pas de plus. Il avait compris qu'elle ne lui serait d'aucun secours et qu'il devait dès à présent se débrouiller par ses propres moyens. Surchargé de stalactites, le vaisseau ne montait plus. Le fret, entièrement vitrifié par le froid, avait maintenant l'aspect d'un fragment de banquise suspendu entre ciel et terre. Prisonniers de cette chape de glace, les fantômes complotaient en sourdine, pressant leurs

faces molles derrière la couche vitreuse. On eût dit une foule blême et triste s'écrasant contre la vitrine d'un grand magasin. David avait décidé de ne leur accorder aucune attention, même s'ils se mettaient à taper du poing. Tous ses soucis provenaient maintenant de cette main d'ombre ratissant le brouillard. Au début il avait pensé qu'il s'agissait d'une simple hallucination, mais l'image persistait alors même qu'il se tenait tranquille, au repos, n'aspirant le gaz environnant qu'à petites bouffées.

La main... La main avait l'air réelle... Trop réelle, c'était cela qui l'inquiétait. Et puis il y avait cette odeur surprenante ici, en plein ciel. Une odeur de tourbe et de moisissure, une odeur de caveau éventré. Si les cercueils ne s'étaient pas trouvés en ce moment même pris dans la glace, il aurait pu croire que ce relent provenait des corps maltraités par l'humidité stagnant au cœur de la nuée ; mais les défunts étaient emprisonnés sous quinze centimètres de verglas durci. Alors ?

Il reniflait prudemment, l'odeur était toujours là, s'attardant dans le vent. Cela rappelait un suintement d'eau croupie au fond d'une caverne, le parfum violent, intime, d'une terre éventrée, retournée par la pelle d'un fossoyeur. C'était un relent qui venait d'en bas, des profondeurs du monde, de l'obscurité des tréfonds, c'était...

C'était l'odeur de la Dévoreuse...

Il sursauta et gémit de terreur sans même en avoir conscience. Il avait enfin reconnu la fragrance étrange qui l'avait assailli dans les tunnels du métro, lorsque Sigris l'avait emmené voir la patte momifiée prise dans le capharnaüm du déraillement. L'odeur... C'était la même odeur. Animale et terreuse. Une sorte de glaise vivante imbibée de sueur et de crasse. La puanteur qui s'échappe d'une geôle à peine aérée et au creux de laquelle végète depuis des dizaines d'années un malheureux couvert d'ordure et de vermine. C'était la Dévoreuse... Elle avait reniflé leur présence à travers l'une des nombreuses fissures de la coquille. Elle était affamée, elle voulait se nourrir pour naître enfin. Elle avait glissé l'un de ses innombrables tentacules dans la crevasse pour saisir ce garde-manger volant qui la narguait, là-haut, au milieu des nuages...

Tel un interminable serpent, le pseudopode avait ondulé vers le ciel, essayant de s'emparer de la proie qui dérivait au sein de la nuée. Il tâtonnait, au hasard, fouillant l'épaisseur des brumes...

« C'est impossible, songea confusément David. Nous sommes à près de deux mille mètres, cela voudrait dire que... »

Mais il s'agissait d'une bête dont la coquille avait le volume d'une planète. D'une bête gigantesque qui, une fois née, pourrait masquer le soleil rien qu'en déployant ses ailes. Dans cet ordre de grandeur un tentacule de deux kilomètres n'avait rien d'in vraisemblable.

— Sigris, bredouilla-t-il, la Dévoreuse, elle est là ! Elle va essayer de nous attraper...

Il avait espéré que cette nouvelle provoquerait une réaction salutaire chez la jeune fille, mais elle demeura inerte, indifférente, retranchée en un lieu éloigné de son esprit où plus rien ne pouvait l'atteindre.

David scrutait nerveusement le brouillard. Il était certain d'avoir raison. Cette fois il ne s'agissait plus d'une hallucination. L'odeur de tombeau le prouvait. Aucun des fantômes qui l'avaient assailli jusqu'à présent n'avait dégagé un tel relent corporel. Ni les spectres des mineurs, ni les ombres-corbeaux.

Luttant contre la panique, il essaya de prévoir ce qui allait se passer. La main, ou plutôt la serre de la Dévoreuse, allait tôt ou tard réussir à les localiser. Elle s'abattrait alors sur le vaisseau comme un grappin aux pointes acérées, sectionnant les cordages, broyant la banquise de glace qui entourait le fret... *Crevant le ballon...*

David se rappelait soudain les ongles de la main momifiée entraperçue dans la pénombre du métro. Des ongles recourbés, des griffes de corne jaune, osseuses, et remarquablement effilées, d'une puissance destructrice défiant l'imagination. Si cette arme naturelle capturait le dirigeable, elle le réduirait en pièces en l'espace d'une seconde. La vessie exploserait, la serre se refermerait sur le monceau de cercueils soudés par la glace, et s'en emparerait pour l'entraîner sous terre, comme un prédateur tire une proie au fond de son repaire.

Oui, c'était ainsi que les choses se passeraient, et cela pouvait arriver d'une seconde à l'autre... Tout à l'heure, *maintenant*, la monstrueuse patte pouvait jaillir des nuages et fondre sur le ballon. Depuis combien de temps cherchait-elle ainsi ? Depuis que le *Capitaine Suicide* était passé à la verticale de la faille d'où elle avait surgi, sans doute ? Dieu ! la Bête devait mourir de faim pour oser se découvrir aussi franchement, pour lancer l'un de ses membres à l'extérieur, sur un territoire où elle n'avait pas encore le droit d'évoluer. Elle voulait naître, naître enfin, naître une fois pour toutes, sortir de sa réclusion, s'ébrouer au sein de la coquille et faire exploser la planète pour prendre son vol à travers l'espace.

Elle ne se contentait plus d'attendre passivement, elle passait à l'attaque. Puisqu'on ne lui donnait rien à manger, puisque la terre ne recelait plus aucune substance nutritive, elle se mettait elle-même en quête de nourriture. Elle avait flairé le passage du ballon, elle avait décidé de l'arraisonner. Maintenant elle tâtonnait, explorant le ciel, fouillant les nuages, comme on retourne de vieilles boîtes emplies de papier de soie à la recherche d'un objet perdu. « Allons, se répétait le jeune homme, la Dévoreuse n'existe pas, ce n'est qu'une légende inventée par les mineurs. Une fable forgée par des esprits bornés et superstitieux, c'est toi qui perds la boule, mon pauvre vieux. Le gaz est en train de te ronger le cerveau et tu... »

Mais aucune argumentation n'avait raison de sa peur. Il devinait la présence de la Bête, physiquement, comme le chasseur embusqué pressent l'approche du tigre à de menus signes imperceptibles. L'ombre allait revenir. *L'ombre de cette « main » grande ouverte raclant la peau du ciel...* Elle finirait fatalement par entrer en collision avec le dirigeable : plus le temps passait, plus la rencontre devenait inévitable. Alors les griffes, les griffes gigantesques... Les griffes...

David ne parvenait plus à coordonner ses pensées. À la seconde même où la patte du monstre se refermerait sur le vaisseau ils basculeraient dans le vide ; à moins que les ongles ne les déchirent, ne les clouent sur le pont ? Il y aurait un immense craquement et la paume écailleuse écraserait le fret, réduisant cadavres et cercueils en une même pulpe. Ils seraient

pris dans cette tourmente, Sigris et lui, ils mourraient avant d'avoir pu pousser un cri, et leurs corps disloqués s'ajouteraient au butin de la Bête. Elle les ramènerait sous terre, dans l'obscurité protectrice de la coquille, pour les manger. Ils finiraient dans la gueule de ce monstre, de ce charognard géant, de...

David ramassa une poignée de neige et s'en frictionna le visage. Il se sentait devenir fou.

Pendant une heure il tourna en rond sur le pont, auscultant la brume de tous côtés, s'attendant à voir soudain se profiler l'ombre de la main en maraude.

— Il faut évacuer, lança-t-il à l'adresse de Sigris. Il faut quitter le navire. Si nous avons encore les parachutes...

Il ne savait plus ce qu'il disait. Son angoisse était telle qu'il sentait venir le moment où, à la simple vue de la patte s'approchant en aveugle, il se jetterait dans le vide pour échapper à ce contact ignoble.

— Un parachute, répétait-il, un parachute...

Une idée folle lui traversa subitement l'esprit. Il se rappela avoir remisé dans l'un des coffres les harnais et les suspentes des corolles lacérées par Sigris. Sur le moment il avait surtout songé à préserver ces cordes pour remplacer les drisses et les écoutes au cas où ces dernières viendraient à lâcher ; maintenant il se demandait s'il ne serait pas possible de fabriquer un parachute artisanal...

Au premier abord cela semblait stupide, mais il disposait de plusieurs métrages de toile huilée, très résistante, qu'on avait utilisée en partie pour colmater les cercueils éventrés. Aurait-il le temps de... ?

Après tout il suffisait de percer le tissu et d'y raccorder les suspentes encore fixées aux harnais, une à une... Un grand parachute ; s'il réussissait à confectionner un grand parachute, ils pourraient s'y accrocher, Sigris et lui, et sauter dans le vide. La toile de colmatage était solide, imperméable, elle retiendrait le vent. Le seul danger venait des suspentes, les tractions mal réparties pouvaient déchirer la corolle, mais avait-il le choix ?

Le souffle court, il alla rassembler tout le matériel dont il avait besoin et déroula le tissu huilé sur le pont. C'était de la

toile à voile, conçue pour résister aux tempêtes, mais il ne disposait que de poinçons d'os pour la percer et d'œillets de bois pour assurer ses nœuds. Très vite la sueur lui coula sur le visage. Les couteaux de la trousse à outils s'avéraient insuffisants dès qu'il fallait découper le tissu, cependant il s'obstina avec rage, s'entaillant plusieurs fois les doigts. Le vent qui emmêlait l'écheveau des suspentes ne lui facilitait pas la tâche. Il n'ignorait pas qu'il devait procéder avec une grande méticulosité s'il ne voulait pas que le parachute se mette en torche dès qu'il sauterait dans le vide. Il besognait en essayant de ne pas réfléchir. S'il prenait le moindre recul, l'absurdité de sa tentative l'écraserait et toute énergie l'abandonnerait. Il fallait travailler, travailler comme une bête pour ne pas faire le jeu de la Mort.

De temps à autre il relevait la tête, guettant le retour de la main. Allait-elle se lasser ? Non, sûrement pas. Une bête qui attendait depuis mille ans avait des réserves de patience inépuisables. Elle allait continuer à fouiller, méticuleusement, perquisitionnant chaque recoin du ciel. Sans le vent qui poussait le ballon de droite à gauche, elle aurait depuis longtemps localisé sa proie.

David parlait à voix basse, expliquant à Sigris ce qu'ils allaient tenter. Il lui donnait des conseils, détaillait les différentes phases de la manœuvre :

— Tu te mettras contre moi, tu passeras tes bras autour de mon cou. Je t'attacherai par la taille. Si le parachute ne se déchire pas, il y a de fortes chances pour que le vent le fasse dériver loin du ballon. Nous risquons de rester un bon moment en l'air, puis nous commencerons à descendre. J'espère que la boue absorbera une grande partie du choc, cela nous évitera de nous casser les reins en touchant le sol.

Il radotait pour le simple plaisir d'entendre sa voix. À force d'imaginer ce qui allait se passer, il finissait par y croire. C'était de la bonne toile, n'est-ce pas ? Il y avait là de quoi tailler une grand-voile capable d'encaisser de fameuses tempêtes, une voile capable de faire le tour du monde par le cap Horn et de s'en revenir au port sans avoir lâché d'une couture... Il cousait, les doigts douloureux, entaillés, sanglants, nouant les câbles des

suspentes les uns après les autres, respectant le strict ordonnancement des deux écheveaux. Il ne savait plus depuis combien de temps il était ainsi, courbé, les épaules sciées par les crampes, les genoux engourdis par le verglas du pont. Peu à peu le parachute prenait forme, grossier comme une esquisse de Léonard de Vinci, sorte de cône ou de cerf-volant approximatif, chapiteau en réduction ou wigwam sans ouverture, on ne savait trop. David perçait, posait ses œillets de bois, nouait, cousait les suspentes au moyen d'un gros fil qui ressemblait à du boyau de chat. Si seulement Sigris avait pu l'aider il aurait gagné un peu de temps, mais la jeune fille s'était recroquevillée sur elle-même, se laissant couler dans une absence sans fond.

À deux reprises l'ombre de la main se dessina dans la brume, et le vent porta aux narines de David son odeur de tombeau. C'était surtout cette odeur qui le confortait dans sa certitude de n'être point le jouet d'une hallucination.

Il redoubla d'ardeur, sachant que les minutes lui étaient comptées. Enfin, alors que la lumière baissait à l'horizon, il noua le dernier câble. Le « parachute » terminé attendait sur le pont, vautre comme une raie morte, flasque. C'était un grand carré jaunâtre, huileux, souillé de goudron de calfatage. Une chose sans grâce qui n'inspirait guère confiance, et à laquelle, pourtant, les naufragés du *Capitaine Suicide* allaient devoir confier leur vie. David se harnacha sans attendre, bouclant les sangles autour de ses épaules, de son ventre et de ses cuisses. Il maudissait la pleutrierie qui l'avait conduit quelques jours auparavant à différer son saut alors même qu'il était encore en possession d'un véritable équipement militaire. Dire qu'il avait conçu de la méfiance à l'égard des parachutes fournis par Hinker, et qu'il se préparait à plonger dans le vide suspendu à une bâche si rugueuse qu'elle vous écorchait les doigts !

— C'est le moment... Viens, il faut y aller..., chuchota-t-il à Sigris en l'attirant contre lui.

Mais elle refusait de bouger. Molle, inerte, elle se laissait aller comme une poupée de son. Il dut la soulever, l'installer contre lui et lui passer une corde autour des reins pour l'attacher. Elle ne fit rien pour l'aider. Elle semblait morte. Il avait redouté un accès de rage, une explosion de colère, mais

elle avait choisi la résistance passive, se laissant manipuler comme un ballot.

Les bras noués autour de la jeune fille, il s'installa au bord du vide, les jambes pendantes, tel un homme qui se prépare à sauter du haut d'un building en serrant un enfant contre sa poitrine. La luminosité baissait, une encre sombre semblait sourdre des nuages. David crispa les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. Il était épuisé, ses bras, ses mains, ses épaules n'étaient plus que des nœuds de souffrance. Il se demanda s'il aurait assez de force pour retenir Sigris si elle venait à glisser au cours de la descente.

« Je n'aurai jamais le courage de sauter... », s'avoua-t-il enfin en scrutant les volutes que le brouillard entassait sous ses pieds. Sous cette fumée c'était l'abîme, l'aspiration gigantesque du vide, des minutes interminables à dériver dans les courants aériens... ou à tomber comme une pierre. Dieu ! *Ils auraient cent fois le temps de se voir mourir !* Il lui suffirait d'un coup de reins pour quitter le bord, et ce simple coup de reins le jetterait dans les bras de la mort. Une affreuse impression de solitude s'abattit sur ses épaules. Derrière lui le parachute frémissait dans les bourrasques, tirant doucement sur les suspentes. Et si les fines cordelettes se prenaient dans les haubans au moment du saut ? Et s'il restait suspendu dans le vide, dans l'incapacité totale de se dégager, et si... ? Pour ne plus penser il se mit à caresser la tête de Sigris. La jeune fille avait enfoui son visage dans le creux de son épaule et ne bougeait plus. David était inquiet de la sentir si molle, elle risquait de se rompre l'échine au moment de l'atterrissage. Il aurait voulu la ramener à la conscience, la sortir de sa torpeur, mais, privée de son paradis, elle avait cessé d'exister. Son esprit s'était éteint. Le courant ne passait plus, comme si un fusible avait brusquement fondu à l'intérieur de son cerveau.

Une heure s'écoula ainsi. David commençait à s'abandonner à l'engourdissement quand l'ombre de la main envahit tout l'espace, plus noire encore que la nuit tombante. Elle se rapprochait, se rapprochait...

Et tout à coup elle fut là, crevant le brouillard, énorme, ses griffes accrochant les derniers feux du jour. David n'eut pas le

loisir de la détailler davantage car il ferma immédiatement les yeux, par réflexe, parce qu'il savait qu'à la contempler davantage il risquait tout simplement de perdre la raison. L'odeur terreuse le submergea, plus puissante que jamais. Durant une seconde il crut qu'il ne parviendrait pas à sauter, que la peur et le froid l'avaient soudé au pont, l'emprisonnant dans une gangue de gel, puis il bascula en avant, tirant dans son sillage le grand carré de toile du parachute. Il se sentit tomber comme une enclume, le poids de Sigris le tirant vers le bas, ses bras lui sciant la nuque. Il tombait, tombait, et le vent lui écrasait les chairs du visage comme s'il avait voulu l'éplucher. Il se préparait à mourir quand un choc élastique le fit brusquement remonter. La corolle de gros tissu s'était déployée, prenant le vent, capturant la bourrasque tel un cerf-volant. David ne pouvait rien faire, que se laisser emporter par la trombe qui l'écartait du dirigeable. Il dérivait, ballotté, secoué, tour à tour descendant et remontant au gré des courants aériens.

Lorsqu'il se décida enfin à ouvrir les yeux, ce fut pour voir la patte écaillée s'abattre sur l'aérostat. Il entra aperçut la luisance des griffes, les entendit crisser sur la glace et broyer le bois des caisses, puis le ballon explosa. Le souffle du gaz brutalement libéré projeta le parachute au sein du brouillard, l'éloignant encore plus du lieu de la catastrophe, si bien que l'image d'épouvante, à peine devinée, s'effaça aussitôt à la manière d'une hallucination qu'un sursaut de lucidité parvient à résorber.

David écarquilla les yeux. *La main...* Avait-il vraiment vu la main ? Il ne savait déjà plus. Le vent de la descente lui gelait les chairs, coulant de la glace dans chacun de ses os. Ses lunettes se couvrirent de givre, l'aveuglant, et il ne put bientôt rien faire de plus que de se cramponner à Sigris, la serrant contre lui pour tenter de la préserver du froid comme de l'abîme.

La descente dura une éternité, et il finit par s'évanouir. Par moments, alors qu'il se croyait sur le point de perdre de l'altitude, une bourrasque s'engouffrait sous la corolle, les réexpédiant dans les airs, au cœur même des nuages. Imbriqués, soudés l'un à l'autre, ils tourbillonnaient alors

interminablement tandis que le givre se déposait sur eux, les enveloppant de sa croûte scintillante. David désespérait de toucher le sol. Le vent allait jouer avec eux, jusqu'à ce que le froid les tue, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que deux cadavres suspendus à ce parachute jaunâtre, laid, mal équilibré, et qui tirait obstinément sur bâbord.

Oui, ce serait leur punition pour avoir osé refuser d'entrer au Paradis, pour avoir eu l'impudence d'échapper à la Bête. Ils allaient dériver jusqu'à la fin des temps, cadavres gelés, plus durs que la pierre, accrochés à une corolle qui jamais ne crèverait.

Toute la nuit ils furent charriés par la tempête. Descendant parfois presque au niveau de la plaine pour remonter aussitôt, aspirés par des tourbillons invisibles. Ils couvrirent de la sorte des centaines de kilomètres. Enfin, à l'aube, le vent se calma et le parachute se rapprocha de la terre. Le choc enfonça David et Sigris dans la boue, jusqu'à la taille, ce qui leur évita de se rompre les os. Puis les rafales se mirent de la partie, et la corolle fila au ras du sol, grosse boursouflure salie, traînant derrière elle les deux corps brinquebalant au milieu du paysage désolé. Les secousses ramenèrent David à la conscience. Avec son couteau d'os, il scia les harnais, se libérant du parachute qui menaçait de les promener à travers toute la planète. Ce fut en détachant Sigris qu'il s'aperçut qu'elle était morte.

Sous les lunettes son visage était bleu, complètement cyanosé, et il pensa qu'elle était morte de froid, là-haut, dans les tourbillons du givre. Ne désirant plus vivre, elle s'était abandonnée au sommeil, à l'engourdissement du gel. Elle s'était laissée couler dans la non-existence. Peut-être même avait-elle déjà rendu l'âme au moment où ils avaient quitté le vaisseau ? Tout à sa peur il ne s'en était pas rendu compte. Il l'avait charriée, secouée, maudissant son inertie alors qu'il n'étreignait plus qu'un corps privé de vie... À présent elle reposait sur la boue, les yeux clos, sa mince bouche aux lèvres violettes crispée comme pour une bouderie sans fin. Sigris, la sale gamine. La petite nonne des mille souffrances. La petite pute qui rêvait de se fondre dans l'univers tout entier... Il tenta vainement de la

ranimer, de la frictionner, sachant qu'il n'accomplissait là que des gestes inutiles, magiques.

Un grand trou s'était creusé en lui. Il lui avait volé sa mort. Il l'avait ramenée sur la terre, elle qui ne rêvait que d'apothéose céleste. Il avait voulu la sauver contre son gré, comme un imbécile, tout cela pour l'ensevelir ici, sur cette boue qu'elle avait tant haïe, à portée de la Dévoreuse. De la Bête qui s'en viendrait, dans quelques heures, s'emparer de sa dépouille.

Il eut un sursaut de fièvre. Non ! Non ! Cela n'arriverait pas. La Chose ne la prendrait, elle ne volerait pas le corps de Sigris pour l'emporter au cœur de la planète... Non ! Il y veillerait ! Il n'avait pas été assez intelligent pour lui accorder le droit de mourir à sa guise, mais il ne la laisserait pas finir entre les crocs d'un léviathan dont personne ne connaissait la forme.

Chargeant le cadavre de la jeune fille sur ses épaules, il se mit à courir en zigzag. Il ne tenait plus debout mais il courait quand même, jetant autour de lui des regards fous pour s'assurer que les tentacules de la Bête ne sortaient pas sournoisement des crevasses du sol. Il marcha longtemps en évitant les failles, les fissures, persuadé que la Dévoreuse se déplaçait sous ses pieds, espérant le faire trébucher pour lui dérober Sigris.

Il courut deux jours durant. Ce furent des mineurs qui le découvrirent, à demi mort de soif, en plein délire, repoussant à l'aide d'un bâton les assauts d'une créature invisible qui n'existait que dans son imagination. Quand on voulut le séparer de la jeune fille, il devint véhément, à tel point qu'il fallut les charger tous les deux sur la même civière, la morte et le vif, unis dans une étreinte convulsive.

— Donnez-lui une couverture, bégayait-il en s'accrochant aux brancardiers. Il faut qu'elle ait chaud, qu'elle ait bien chaud.

CHAPITRE XIV

Il eut longtemps la fièvre. Parfois il se croyait sur le ballon, parfois il se débattait dans ses draps, persuadé qu'un tentacule l'enserrait... On lui faisait avaler de force des drogues qu'il recrachait, on couvrait de pommade les engelures qui marbraient son visage. On le traitait rudement, avec une certaine impatience, et souvent même on l'injurait. Quand il ouvrit enfin les yeux, il réalisa qu'il était allongé sur un lit, dans un hôpital vétuste aux fenêtres grillagées. Des infirmières qui ne souriaient jamais allaient et venaient, ne répondant à aucune de ses questions. Elles étaient laides, avec d'énormes culs et des faces revêches de geôlières. Elles avaient des paumes d'homme, épaisses, calleuses, et lorsqu'elles vous touchaient on ne pouvait retenir une grimace.

Il arrivait à David de se dresser sur sa couche en gesticulant ; il exigeait alors de savoir où se trouvait le corps de Sigris. Pourquoi n'avait-on pas installé la jeune fille dans le lit voisin ? Ainsi il aurait pu lui tenir la main, elle se serait sentie moins seule. Mais personne ne s'occupait de lui. Les filles de salle lui ordonnaient chaque fois de se taire, et s'il s'agitait trop, lui faisaient une piqûre.

Où avait-on caché Sigris ? L'interrogation puisait dans sa chair comme une douleur, lui causant d'affreuses migraines.

— Vous ne l'avez pas enterrée au moins ? vociférait-il. Hein ? Bande d'imbéciles, j'espère que vous ne l'avez pas enterrée, elle détestait ça... Toute cette boue... Toute cette merde...

Puis il s'affaissait, épuisé, ruisselant de sueur, la fièvre lui martelant les tempes.

Un jour il découvrit quelqu'un à son chevet. C'était Suzie Boomayer. Elle souriait, elle avait maigri. Son visage lavé de toute fatigue avait rajeuni de dix ans. Elle était presque jolie.

— J'ai eu beaucoup de mal à vous retrouver, murmura-t-elle en remuant à peine les lèvres. La police voulait vous interner dans un hôpital pénitentiaire : ils vous prenaient pour un rebelle. Par bonheur je descendais du charter quand l'information m'a été transmise. J'ai eu toutes les peines du monde à leur faire comprendre que vous étiez en voyage d'étude pour notre compagnie. Ils ont fini par céder mais vous n'êtes pas en odeur de sainteté auprès des autorités, on ne vous pardonne pas d'avoir flirté avec les partisans de la néo-sépulture. Je vous avais prévenu.

— Où est Sigris ? bredouilla David en se redressant. Personne ne veut me dire ce qu'on a fait d'elle.

— Allons, coupa Suzie. C'est de l'histoire ancienne. Ne vous agitez pas, je suppose qu'on l'a incinérée. Vous savez que la milice a pris d'assaut les immeubles-cimetières ? Cela s'est passé pendant notre absence. Tous les cercueils entreposés dans les appartements ont été confisqués et passés au crématoire. Désormais l'incinération est la seule forme de sépulture autorisée sur Almoha. On a également démantelé la compagnie des charters du sommeil. Il va falloir se débarrasser de tous les sarcophages inutiles qui encombrant nos entrepôts et reconstituer le stock d'urnes funéraires...

— La Dévoreuse, haleta David. Vous aviez raison... *Je l'ai vue*. Sa main... Enfin, l'une de ses mains a capturé le ballon... J'ai aperçu le tentacule à travers les nuages. Il faut évacuer cette planète au plus vite, la coquille ne va plus tarder à éclater. Elle va naître, la Bête va naître...

Suzie Boomayer fit la grimace et jeta un bref coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre. Elle avait brusquement perdu toute assurance.

— Il ne faut plus parler de ça, souffla-t-elle. Il n'y a jamais eu de Dévoreuse, ce n'est qu'une légende. Les compagnies minières sont formelles là-dessus, toute propagande obscurantiste sera sévèrement réprimée. Ne prononcez plus un mot à ce sujet si vous voulez pouvoir quitter librement Almoha.

— Mais vous-même..., gémit David. C'est vous qui m'avez parlé de la Bête, vous en aviez peur, vous passiez votre temps à guetter les bruits dans les murs. Je me rappelle très bien, vous...

Suzie lui posa la main en travers de la bouche pour le faire taire.

— C'était *avant* ma cure de sommeil, bégaya-t-elle. J'étais à bout de nerfs, je buvais beaucoup, je racontais n'importe quoi. Maintenant que j'ai dormi je me rends compte que j'ai bien failli perdre la tête. Je regrette sincèrement de vous avoir bourré le crâne avec ces idioties. Il ne faut plus y penser.

David voulut protester, mais la paume de Suzie se fit impérieuse, lui meurtrissant les lèvres.

— Il n'y a jamais eu de bête au cœur de la planète, fit-elle avec une énergie désespérée. Réfléchissez un peu, c'est absurde. Almoha n'est pas un œuf, c'est une planète, une vraie planète dont le sous-sol est gorgé de richesses... Nous étions déprimés, nous nous sommes laissé impressionner par des contes à dormir debout. La propagande obscurantiste des mineurs nous avait peu à peu intoxiqués.

Elle parlait très vite, sans reprendre respiration. Elle avait pâli sous son maquillage, et une fine pellicule de transpiration luisait au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Il faut que vous vous sortiez de l'esprit tout ce que vous avez pu imaginer au cours des derniers jours, insista-t-elle. Vous avez respiré trop de gaz empoisonné. Votre cerveau a perdu les pédales. Ce que vous avez cru voir là-haut n'a jamais existé. Vous avez succombé à la fièvre des hauteurs. Des hallucinations, c'étaient seulement des hallucinations. Quand on vous a amené ici vous parliez de « fantômes » et « d'ombres-corbeaux ». Les toubibs se demandaient si vos cellules cérébrales n'avaient pas été irrémédiablement rongées par le gaz. Maintenant vous avez récupéré, David. Vous revenez de loin, et il ne faut plus évoquer ces choses. On pourrait croire que vous êtes fou et vous enfermer dans un asile.

Le jeune homme se laissa retomber sur le lit. Suzie se mit à lui caresser le front. Elle souriait à nouveau.

— Finalement je vous ai fait venir pour rien, dit-elle avec une grimace d'excuse. Vous avez traversé l'espace pour pas grand-chose, les trusts miniers ont résolu le problème à leur manière. Nous nous sommes laissés un peu aller. Une sorte de psychose collective en quelque sorte... Il aurait suffi d'y réfléchir une

minute pour s'apercevoir que cette histoire de Dévoreuse était absurde, n'est-ce pas ?

Comme David ne répondait pas, elle détourna les yeux et sortit un dossier de son sac. D'une voix rafferme, elle expliqua que la nouvelle politique d'incinération décrétée par le gouvernement allait entraîner de grosses importations d'urnes funéraires ainsi que l'installation rapide d'un grand complexe de crémation. Cela allait nécessiter des crédits importants, David devrait plaider le cas d'Almoha devant les dirigeants de la compagnie et justifier cette brusque volte-face des rites religieux.

— Et les mineurs ? interrogea le jeune homme. Comment prennent-ils la chose ? Je croyais qu'ils ne voulaient pas être réduits en cendre ?

— Ils s'y feront, ils n'ont pas le choix, éluda Suzie avec un haussement d'épaules. Il suffira de leur fournir de jolies urnes qu'ils pourront stocker à leur guise chez eux, sur une belle étagère de marbre. Il faudra bien sûr beaucoup travailler le style des récipients en tenant compte du goût populaire, vous n'oubliez pas de le spécifier aux gens de la compagnie ? On pourrait également imaginer une sorte de « bibliothèque » où il serait possible d'aligner toutes les urnes d'une même famille ? On appellerait ça une « nécrothèque », qu'en pensez-vous ?

David ferma les yeux. Suzie Boomayer s'excusa de l'avoir fatigué et s'éclipsa avec un petit rire gêné.

Elle revint le lendemain et les jours suivants, les bras pleins de devis, de projets, d'études « marketing ». Elle empilait les dossiers sur la table de chevet, en une architecture de plus en plus instable. Selon elle, il convenait de faire vite si l'on ne voulait pas se faire voler le marché par une autre compagnie. Il fallait que David se secoue – elle insista beaucoup sur ce point –, qu'il reparte pour la Terre le plus rapidement possible.

— Il s'agit d'un changement radical d'orientation, martelait-elle. Il me faut ce crématorium dans les deux mois, sinon toute la clientèle des mines va me passer sous le nez ! Il faut jouer sur le décorum, rassurer les acheteurs, leur prouver que la crémation n'a rien à voir avec l'incinération des ordures ménagères.

Elle devenait véhémence, et lorsque David faisait mine de fermer les yeux, elle le secouait sans ménagement.

— Allons ! grognait-elle, vous êtes tout à fait remis maintenant. Vous n'avez plus de raison de traîner au lit. Je vous ai apporté votre valise ainsi qu'une réservation sur le prochain vol pour la Terre. Vous partez dans trois jours. Nous avons tout juste le temps d'arrêter notre stratégie...

Il faisait semblant de l'écouter mais ne retenait pas un mot de tous ses discours. Il ne pensait qu'à Sigris. Où était-elle ? Il aurait tellement voulu le savoir.

Une nuit il quitta sa chambre pour se glisser dans la morgue. Là, il ouvrit tous les tiroirs réfrigérés. Il avait besoin de la revoir, un besoin irrationnel qu'il ne cherchait même pas à s'expliquer. Un infirmier le surprit alors qu'il manœuvrait un casier mal huilé. Cette fois c'en était trop. Le lendemain on le pria de vider les lieux au plus vite. Il quitta l'hôpital, sa pile de dossiers sous le bras, poursuivi par les regards réprobateurs du personnel médical. Il se rendit à l'aérogare sans prendre la peine de passer saluer Suzie Boomayer. Il ne voulait plus affronter son sourire trop confiant, son visage reposé, et surtout cette insupportable lueur de dynamisme qui brillait désormais dans ses yeux.

La ville était calme, silencieuse et triste. Des véhicules de patrouille allaient et venaient dans les rues. Des chars stationnaient sur chaque place, leurs canons braqués sur les façades de la cité-dortoir. On avait nettoyé les avenues, les parkings. Il n'y avait plus trace nulle part du grand campement à travers lequel l'avait jadis promené Sigris. Il y avait longtemps, si longtemps...

Pendant qu'il marchait vers les bâtiments du spatioport, il remarqua les lézardes sillonnant les trottoirs. Elles lui semblèrent plus nombreuses qu'auparavant. Plus larges aussi. Chaque fois qu'il enjambait une crevasse, il ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil dans l'entrebâillement des lèvres d'asphalte, dans cette obscurité insondable d'où montait une puissante odeur de terre remuée.

Une comptine de son enfance, idiote, agaçante, lui trottait dans la tête : « Loup y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ? ». Il se mit à marcher plus vite, les yeux rivés au sol. Le bitume étendait

son réseau de craquelures à travers toute la cité, découpant le goudron en cases hexagonales presque régulières.

Quand il entra dans le hall de départ, il vit, par la baie vitrée, que la piste d'envol était elle-même très endommagée. Il s'assit pour attendre la navette. Sur les panneaux d'affichage on avait lacéré les affiches des charters du sommeil. Un employé du service d'entretien s'affairait. Du bout de son balai il poussait les détritiques dans les crevasses du sol, c'était somme toute beaucoup plus pratique que d'utiliser la pelle et le seau.

David l'observa un bon moment, écoutant le bruit des bouteilles vides et des boîtes de bière qui dégringolaient à l'intérieur des fêlures du béton. La petite chanson continuait à tourner dans sa tête : *Loup y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ?...*

Au moment où il se levait, enjambant une nouvelle crevasse pour gagner la piste, il crut voir briller quelque chose dans les ténèbres de la lézarde. Un œil perdu à des kilomètres sous ses pieds, un œil énorme et luisant. Une braise vivante braquée sur lui, et pleine d'une affreuse malice. Il décida de ne pas s'arrêter, car tout cela n'était qu'une illusion, il le savait. Des séquelles d'intoxication, rien de plus. Suzie le lui avait expliqué...

Lorsqu'il s'engagea sur la passerelle conduisant à la navette, la comptine retentit une dernière fois dans sa tête : *Loup y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ?*

Il lui sembla alors qu'une voix monstrueuse résonnait sous ses pieds, faisant vibrer le ciment de la piste d'envol, et cette voix disait : *J'y suis, je t'entends, je vais naître !*

FIN